

L'AUMONIER

DU RÉGIMENT

OU

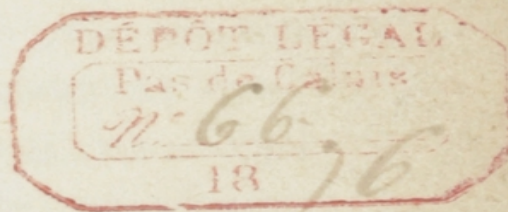
LA CONQUÊTE D'ALGER

PAR

M^{me} LA COMTESSE DE LA ROCHÈRE



2^e ÉDITION



PARIS

F. WATTELLIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, RUE DU CHERCHE-MIDI, 5

—
1876

L'AUMONIER
DU RÉGIMENT
OU
LA CONQUÊTE D'ALGER

M^{me} LA COMTESSE DE LA ROCHÈRE

2^e ÉDITION

PARIS

F. WATTELLIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
5, RUE DU CHERCHE-MIDI, 5

—
1876

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE AVANT 1830

APERÇU HISTORIQUE

Sur les côtes septentrionales de l'Afrique s'étend un immense plateau qui, baigné par la Méditerranée sur une longueur de près de six cents lieues, s'élève, par l'exhaussement successif des vallées et des monts, jusqu'aux cimes du grand Atlas, et redescend ensuite, en s'inclinant également par degrés inégaux, jusqu'au désert de Sahara.

Le lentisque, l'olivier, le dattier, le jujubier, l'arbousier, le chêne vert, le grenadier, le laurier-rose poussent sans culture dans ce pays coupé de ravins, parsemé de rochers et de collines ; le myrte, l'oranger et le citronnier y répandent leurs parfums ; la lavande, le garou, l'épine-vinette et mille autres plantes aromatiques y croissent en abondance ; l'absinthe, le cactus, la vigne sauvage s'y mêlent aux haies et aux broussailles.

Les genêts épineux envahissent les montagnes, dont les gorges profondes, souvent ébranlées par les rugissements du lion, servent encore de retraite à d'autres bêtes féroces ; le tigre et la panthère guettent leur proie dans les halliers et dévorent les voyageurs imprudents ; la hyène et le chacal disputent les cadavres aux vautours ; l'aigle plane majestueusement à la hauteur des nuages ; le tseban, le zarygh, le leffah, trois espèces de serpents spéciaux à la contrée, rampent au milieu des longues herbes ; les scorpions au dard empoisonné, les araignées venimeuses, se glissent jusque dans les habitations de l'homme ; des myriades de moustiques le poursuivent de leurs piqûres, et des nuées de sauterelles s'abattent souvent sur les campagnes verdoyantes dévorent les récoltes et jusqu'au moindre brin d'herbe, ne laissant après elles qu'une terre nue et desséchée. En revanche, de nombreux troupeaux de vaches et de brebis offrent aux habitants les trésors de leur lait et de leur toison ; l'abeille industrielle leur donne un miel parfumé ; les chevaux indigènes, si renommés jadis pour la beauté de leurs formes, leur vigueur et leur légèreté, n'ont rien perdu de leurs qualités

primitives ; le lézard paresseux, l'inoffensif caméléon, la tortue d'eau douce, se promènent au bord des ruisseaux, et la gracieuse gazelle bondit en se jouant sur les sables du désert, entre les tiges des palmiers.

Quels furent les premiers occupants de cette contrée sauvage et pittoresque, sur laquelle le simoun dévastateur souffle si fréquemment. Ce seraient, suivant Procope ¹, les restes malheureux des Chananéens, chassés par Josué de la terre promise ; suivant Salluste, qui écrivait longtemps auparavant, les Lybiens et les Gétules, peuplades barbares auxquelles se seraient jointes des colonies de Mèdes, de Perses et d'Arméniens. Celles-ci, mêlées aux Lybiens, auraient donné naissance aux races Maures et Numides, tandis que les Gétules, fixés dans les vallées du grand Atlas et descendus probablement des tribus Sabéennes, passées d'Arabie en Afrique, sous le commandement de leur roi Meleck-Iphirick, seraient la tige principale de ces redoutables Berbers, ² qui, ne s'alliant jamais qu'entre eux, ont continuellement repoussé toute civilisation étrangère.

Quoi qu'il en soit de ces diverses origines, toujours est-il certain que deux races bien distinctes, appelées par les Romains Berbers et Numides, et, de nos jours, Kabyles et Arabes, existent depuis plus de deux mille ans dans cette partie de l'Afrique connue sous le nom d'Algérie. Les Kabyles sont grands, robustes, industriels, attachés au sol natal, qu'ils cultivent avec soin ; ils aiment le gain et respectent la propriété. Les Arabes sont maigres, basanés, nerveux, cavaliers intrépides et infatigables ; ils vivent par tribus sous la tente et changent de lieu toutes les fois que leurs cheiks le jugent à propos.

Tels étaient déjà les habitants du nord de l'Afrique, lorsque Didon vint y fonder Carthage (860 av. J.-C.), et les Lacédémoniens, sous la conduite de Battus de Théra, la ville de Cyrène (630 av. J.-C.) ; tels ils étaient encore, lorsque les Romains, vainqueurs, après des guerres de plusieurs siècles, des Carthaginois et ensuite des indigènes, dont ils avaient eu l'adresse de se faire d'abord des alliés, réduisirent enfin la Numidie et la Mauritanie en provinces de l'empire ; tels aussi nous les avons trouvés en 1830, lorsque notre armée triomphante vint planter ses étendards sur le sol africain.

Cependant le flambeau de la foi avait illuminéadis de ses clartés divines cette terre si complètement retombée depuis dans les ténèbres de la superstition et de la barbarie ; le sang des martyrs l'avait rendue féconde en fruits de salut ; de grands évêques, des hommes aussi remarquables par leur savoir et leurs talents que par la sainteté de leur vie, l'avaient illustrée. Dès

le v^e iècle de l'ère chrétienne on y comptait déjà six ent soixante-douze sièges épiscopaux, et plusieurs conciles y avaient défendu l'orthodoxie e la foi, lorsque les Vandales furent appelés Espagne (428) par le comte Boniface, gouverneur des provinces numides et mauritaniennes. e général, après avoir servi longtemps sa patie avec fidélité, était malheureusement sorti de cette bonne voie, poussé à bout par les perfides artifices d'Aétius, son rival, qui l'avait indignement calomnié auprès de Placidie, régente de l'empire romain.

Les Vandales étaient ariens fanatiques, ils persécutèrent avec acharnement l'Eglise catholique (538) jusqu'à l'époque où les conquêtes de Bélisaire les firent presque disparaître de ce territoire, où ils avaient dominé pendant plus d'un siècle. Mais les exarques (c'était le titre que portaient les représentants des empereurs grégoromains) eurent alors à combattre les révoltes incessantes des indigènes nomades, dont la soumission ne dure jamais que jusqu'au moment qui leur semble propice pour secouer le joug étranger. Les nomades surtout, devenus plus forts et plus hardis à l'époque de la décadence de la domination des Vandales, n'avaient vu qu'avec chagrin les succès de Bélisaire, aussi ne tardèrent-ils pas à s'insurger contre les nouveaux vainqueurs.

Cette période de l'histoire d'Afrique n'offre qu'une longue suite de divisions intestines, de luttes acharnées, pendant lesquelles le commerce et l'agriculture furent négligés entièrement et la population diminuée de plus des deux tiers. Tel était l'état de la contrée, lorsque les Arabes mahométans, partis de cette portion de l'Asie dont ils tirent leur nom, tournèrent leurs regards, de l'Égypte qu'ils avaient soumise, sur les côtes de l'Afrique septentrionale, et en entreprirent la conquête (647).

Cent vingt mille Grecs, sous les ordres du patrice Grégoire, s'avancèrent contre les quarante mille guerriers arabes que leur chef Abdallah avait conduits sous les murs de Tripoli, par une marche pénible dans le désert, et après une lutte sanglante la victoire demeura aux musulmans. Deux autres invasions, aussi heureuses que la première, rendirent les Arabes maîtres de cette vaste contrée, où ils introduisirent violemment leur religion et leurs mœurs, et qui devint le principal repaire de ces barbares que le mahométisme vomit pendant tant d'années sur les côtes de l'Europe. Charles Martel les refoula en les poursuivant sans relâche, après le gain de la célèbre bataille de Tours (732), et Ferdinand et Isabelle les expulsèrent en

1492 de la péninsule hispanique, où ils s'étaient maintenus durant plusieurs siècles consécutifs.

C'est de cette époque que commence l'histoire de l'Algérie proprement dite. Les Maures-chassés d'Espagne, mal accueillis par leurs coreligionnaires d'Afrique, vinrent accroître le nombre et l'audace des pirates barbaresques, qui, alléchés par les riches cargaisons apportées fréquemment d'Amérique, infestaient alors les côtes de l'Océan et de la Méditerranée.

Pour arrêter le cours de ces déprédations, les Espagnols firent d'abord quelques descentes sur les bords africains ; mais comme les bons résultats qu'ils en obtenaient n'étaient pas de longue durée, ils résolurent de s'emparer définitivement de plusieurs points du littoral (1505). Le cardinal Ximènes vint en personne mettre le siège devant Oran ; ses lieutenants s'emparèrent de Mers-el-Kebir et de Bougie (1510), et ces différentes conquêtes jetèrent une si grande consternation parmi les Maures, que les habitants de Tunis, de Tenez, de Mostaganem et d'Arzew se hâtèrent de faire leur soumission, s'engageant à payer le tribut et à ne plus armer en course.

Six ans auparavant, deux corsaires originaires de Sicile, fervents mahométans et ennemis jurés des chrétiens, Aroudj et Khaïr-el-Din, plus connus sous le nom de frères Barberousse, étaient venus avec quatre petits navires demander asile au bey de Tunis, qui avait mis son port à leur disposition. La capture de deux galères du pape fut leur premier triomphe, et bientôt, le bruit de leurs exploits se répandant sur tout le littoral, les habitants de Bougie vinrent implorer leur secours contre les Espagnols, leurs vainqueurs, dont ils supportaient le joug avec impatience. Les premières tentatives des deux frères contre Bougie n'ayant pas réussi, ils allèrent s'établir à Gigelli, petite ville alors indépendante, dont les habitants leur offrirent la souveraineté, et qui devint bientôt le repaire de ces hardis écumeurs de mer accourus en grand nombre pour se ranger sous les lois des deux célèbres pirates, dont la réputation et les richesses s'accroissaient de jour en jour.

Cependant Salem-ebn-Temi, cheik de la plaine de la Mitidja ; que les Algériens avaient nommé leur chef, appela aussi Aroudj à son aide (1516) pour chasser les Espagnols de la forteresse du Penon, grosse tour que ceux-ci avaient élevée sur les îles de Beni-Mezegrenna, en avant du port d'Alger, qu'ils tenaient ainsi en respect. L'aîné des Barberousse se hâta d'envoyer

dix-huit galères, avec plusieurs barques chargées de canons et de munitions, et il marcha lui-même sur la ville, à la tête d'une armée composée de Turcs et de Maures. Reçu avec enthousiasme par les Algériens, comme un allié dont ils espéraient leur délivrance, il ne tarda pas à se conduire à leur égard en vainqueur arrogant ; et bientôt l'assassinat du vieil Ebn-Temi, que Barberousse fit étouffer dans son bain, et la mort des principaux habitants, qu'il fit massacrer par ses satellites, aplanirent tous les obstacles à une usurpation préméditée depuis longtemps.

En apprenant que le coup avait réussi, Khaïr-ed-Din s'était empressé de mettre à la disposition de son frère toutes les ressources dont il pouvait disposer, et avec ce secours le nouveau souverain défit les Espagnols et les Arabes de la Mitidja, qui avaient pris les armes pour venger la mort d'Ebn-Temi. Il saccagea Tenez et força Tlemcen à se soumettre ; mais attaqué dans cette ville par les forces réunies de Bou-Hamoud, le chef dépossédé de Tlemcen, et du marquis de Comarès, gouverneur d'Oran pour le roi d'Espagne, il fut percé au coeur d'un coup de pique par don Garcia de Tineo, pendant que, ne conservant plus aucun espoir de défendre Tlemcen, il franchissait hardiment les lignes ennemies pour faire sa retraite sur Alger.

Khaïr-ed-Din, le second des Barberousse, qui par son caractère souple et adroit s'était attiré l'amour de la multitude, s'empara aussitôt du pouvoir suprême ; mais comprenant que ses forces étaient impuissantes pour se défendre contre tous ses ennemis, il envoya un messenger à l'empereur ottoman Sélim I, pour lui faire hommage de l'odjéah d'Alger et se reconnaître son tributaire. Le Grand Seigneur, ravi d'une offre aussi avantageuse, envoya de suite à Khaïr-ed-Din des troupes, de l'argent, des munitions de guerre et le titre de pacha ; et c'est de cette époque (1518) que date dans l'Afrique septentrionale la domination turque qui, s'étendant avec rapidité par des victoires successives, se maintint redoutable pendant trois siècles entiers, malgré les expéditions dirigées par les puissances européennes contre ce nid de corsaires, malgré les fréquentes révoltes des indigènes, et malgré les meurtres, les usurpations, les atrocités de tout genre de rivaux ambitieux qui ne reculaient devant aucun moyen pour s'emparer du pouvoir.

Tel est l'exposé des principaux événements qui précédèrent sur les côtes septentrionales d'Afrique cette brillante conquête de 1830 que nous allons raconter avec détails, et qui mit fin si glorieusement pour la France aux brigandages de ce peuple de pirates, à la honteuse condescendance des

nations chrétiennes qui lui payaient un tribut, ainsi qu'aux horribles souffrances des malheureuses victimes retenues captives dans les bagnes de l'Algérie.

I

M^{me} de Saint-Fabien.

Le printemps succédait à un hiver rigoureux, la neige fondait de toutes parts, de petites feuilles d'un vert tendre perçaient les bourgeons développés, et les enfants de Blénod ³ avaient déjà cueilli dans les bois de gros bouquets de violettes, qu'ils jetaient aux voyageurs pour obtenir en échange quelques pièces de monnaie. Le soir, cependant, une brise plus froide rassemblait encore chaque famille autour du large foyer de ces pièces sans nom où les instruments aratoires, le lit de la ménagère et la batterie de cuisine trouvent également leur place. Cette salle, où maîtres et valets mangent de compagnie, sert d'antichambre aux autres appartements ; d'énormes morceaux de lard y pendent en guise de lustre au plafond jauni, et quelques jambons accrochés çà et là dans la vaste cheminée, en complètent l'ameublement. Presque toujours le riche cultivateur possède dans l'intérieur de sa maison une jolie chambre, un salon proprement décoré ; mais il ne s'en sert que dans les grandes circonstances, et c'est au coin du foyer de la salle, à portée de la crémaillère, que se place la maîtresse du logis.

Il était nuit depuis longtemps, les feux étaient éteints, les villageois plongés dans le sommeil ; cependant, un peu à l'écart de la grand'route, une colonne de fumée, s'élevant d'une humble maisonnette pour se dissiper aussitôt, annonçait que, contre la coutume du pays, là du moins on veillait encore. Ce n'était pas non plus, comme d'habitude, de la cheminée de la cuisine que s'échappait la légère vapeur ; cette première pièce, dont un petit nombre d'ustensiles et quatre chaises grossières cachaient seules les murs délabrés, était alors déserte ; un lit entouré d'épais rideaux de serge, quelques meubles bien simples, mais reluisants de propreté, décoraient la chambre voisine ; une lampe, posée sur une table, l'éclairait seule de sa lumière vacillante, qui dessinait sur le mur l'ombre d'une femme assise au coin de la cheminée. La taille de cette femme était majestueuse ; l'ovale parfait de son visage, la pureté des lignes, la régularité des traits lui prêtaient quelque chose de la sévère beauté des statues grecques et

romaines ; une robe d'une étoffe grossière, mainte fois réparée, se drapait autour de son corps, et ses cheveux d'un blanc de neige étaient cachés sous un bonnet de la forme la plus simple ; l'ensemble de sa personne avait quelque chose de noble et d'imposant ; la femme de bon ton perçait à travers la pauvreté de ses habits. Un bel officier à tournure élégante était assis tout près d'elle ; il tenait dans ses mains la petite main de M^{me} de Saint-Fabien, qu'il portait souvent à ses lèvres ; une enfant de treize ans frêle et délicate posait sa tête blonde sur les genoux de sa mère, les boucles de ses longs cheveux flottaient éparses jusque sur la redingote du jeune homme, qui s'amusait à les rouler dans ses doigts. Les yeux de la mère se reportaient avec amour de cette jolie créature paisiblement endormie à la mâle figure de l'officier ; un maternel orgueil perçait dans le sourire qui errait alors sur ses lèvres, et cependant la physionomie de cette femme portait l'empreinte d'une mélancolie profonde.

L'horloge de la paroisse vint à sonner minuit ; M^{me} de Saint-Fabien tressaillit, comme rappelée subitement à une pensée douloureuse.

— Il faut te coucher, Eugène, dit-elle, car tu vas passer la nuit prochaine en voiture.

— Je n'ai pas sommeil, maman ; mais vous, vous avez besoin de repos.

Il se leva, alluma une chandelle et s'approcha pour recevoir le baiser maternel ; deux larmes brûlantes coulèrent jusque sur son front.

— Pauvre mère ! dit Eugène en la serrant sur son cœur, ne pleurez pas ainsi.

— Oh ! mon enfant, mon cher enfant ! s'écria M^{me} de Saint-Fabien, dont la douleur longtemps contenue éclatait enfin en sanglots, voici la dernière soirée que nous passons ensemble, demain je te chercherai vainement dans cette pauvre demeure, dont tu fais toute la joie.

— Du courage, chère maman, disait Eugène, ne nous sommes-nous pas séparés d'autres fois déjà ?

— Oui, mais ta vie ne courait aucun danger, dit-elle.

— Et ce sont ces dangers, que vous vous exagérez beaucoup, qui adoucissent pour moi le chagrin du départ ; enfin je ne languirai plus dans cette vie de garnison qui ne convient pas à mon humeur, je vais faire l'apprentissage de ce noble métier des armes qui illustra mon père. Oh ! les rêves de mon enfance, le champ de bataille, le tumulte des combats, le tonnerre de l'artillerie, les chants de victoire, une blessure même s'il le faut, puis la croix brillante sur ma poitrine !...

Et l'exaltation colorait le front du jeune homme, et ses yeux d'un bleu foncé étincelaient de nobles désirs.

— Et ta pauvre mère mourant de douleur et de crainte ! reprit M^{me} de Saint-Fabien, qui venait de contempler avec orgueil ce fils si beau dans son ardeur chevaleresque.

Non, elle n'en mourra pas, se dit Eugène, car son âme est forte et courageuse.

— Chère maman, continua-t-il en l'embrassant et en reprenant sa place auprès d'elle, je me rappelle que tout petit, assis sur vos genoux, je me plaisais à vous entendre raconter les exploits de nos guerriers ou les campagnes de mon père, et que vous me disiez alors : Imite-les, mon fils, sois brave et généreux, fidèle à ton pays ; tu seras militaire un jour, car c'est le plus noble, le plus beau des états lorsqu'on en remplit les devoirs. Eh bien ! ne dois-je pas suivre vos leçons ?

— Écris-moi souvent, dit la mère sans répondre aux paroles d'Eugène ; mais surtout, mon fils, jure-moi de me donner de tes nouvelles dès que la dernière heure du 19 du mois de juin sera écoulée ; ce terrible jour passé, je serai plus tranquille sur ton compte.

— Hélas ! dit Eugène, c'est le jour de la mort de mon père.

— Et le jour où, un an auparavant, il reçut cette malheureuse blessure dont les suites l'ont conduit lentement au tombeau. Oh ! ce jour est marqué pour nous du sceau de la colère divine, c'est un jour néfaste que je ne vois arriver qu'en tremblant.

— Bonne mère, dit l'officier d'une voix caressante, vous devriez être au-dessus de pareilles superstitions ; vous que j'ai toujours vue si forte dans les revers, pourriez-vous croire sérieusement qu'il est des jours marqués pour le bonheur ou le malheur !

— Oh ! tais-toi, tais-toi, enfant, interrompit vivement M^{me} de Saint-Fabien, car tu ignores l'histoire de ma triste vie, tu ne sais pas... je n'ai pas dû te dire que, bien malheureuse à la vérité, j'ai été aussi bien coupable en abandonnant celui... C'était le 19 juin, et depuis lors cette terrible date m'a presque toujours ramené quelque nouveau malheur. Arthur, mon premier-né, c'est à pareil jour que tu me fus ravi, enlevé à jamais, dit-elle en pleurant amèrement.

— Ma mère, reprit Eugène, qui avez-vous abandonné, et de quel enfant parlez-vous ? je croyais avoir toujours été votre fils unique ?

M^{me} de Saint-Fabien rougit comme une jeune fille qui vient de laisser échapper son secret.

— Qu'ai-je donc dit ?... Ah ! mon esprit s'égaré, s'écria-t-elle en cachant sa tête sur l'épaule du jeune homme.

Celui-ci n'osa point insister davantage.

— Petite mère, ajouta-t-il seulement, je promets de vous écrire le 19 du mois de juin.

Il embrassa M^{me} de Saint-Fabien, baisa au front sa jeune sœur endormie, et se retira triste et pensif dans le cabinet qui lui servait de chambre. Eugène songea quelque temps aux paroles qu'il venait d'entendre ; mais, fils trop respectueux pour vouloir pénétrer le secret de sa mère, il s'interdit bientôt toute réflexion à ce sujet, et fit avec piété sa prière du soir ; car, élevé dans son enfance au petit-séminaire de Nancy, il y avait puisé des sentiments religieux qui ne s'étaient jamais effacés de son cœur. Ce devoir rempli, il se coucha et s'endormit de ce sommeil paisible que donne une bonne santé et le calme d'une conscience pure.

M^{me} de Saint-Fabien, trop douloureusement émue pour chercher aussi le repos, réveilla sa fille Hortense, l'engagea à se coucher, se rassit près du foyer solitaire, et, la tête appuyée dans ses mains, s'abandonna à de tristes rêveries. Les vicissitudes de sa vie agitée se retraçaient à son imagination ; par intervalle, un soupir à demi contenu, quelques mots mal articulés s'échappaient de sa poitrine. Tout à coup elle tomba à genoux, les mains étendues vers le ciel, les yeux noyés de larmes :

— Dieu puissant, s'écria-t-elle, conservez-moi ce fils chéri, et la brebis si longtemps égarée rentrera au bercail, et la piété de ma jeunesse renaîtra dans mon cœur. Oui, malgré mes efforts impies, la foi ne sortit jamais de mon âme ; mais rendez-moi l'espérance et l'amour ; vingt ans de souffrance ne suffisent-ils point pour apaiser votre justice ! Et ! si tant de malheurs n'ont pas expié ma faute, frappez moi seule, ô mon Dieu ! mais épargnez mon Eugène, ce modèle accompli d'amour filial ; pourquoi le fils innocent acquitterait-il la dette de la mère coupable ?... Hélas ! reprit-elle avec un accent plus douloureux encore, une mort prématurée ne serait-elle pas quelquefois la récompense de la vertu !... O mon Dieu ! mon Dieu ! conservez-moi mes enfants !...

La tête de la pauvre mère retomba sur sa poitrine ; elle resta longtemps immobile, toujours prosternée contre terre. Lorsqu'elle se releva, la lueur blafarde de l'âtre éclairait seule son pâle visage ; on l'eût prise pour un

fantôme errant à l'ombre de la nuit. Elle reprit son fauteuil de paille, ralluma sa lampe éteinte, et ouvrit au hasard le premier livre qui tomba sous sa main. C'était une Bible que son fils lisait la veille ; elle en parcourut quelques pages d'un air distrait, puis son attention se fixa davantage ; il y eut un moment où son âme entière parut absorbée dans sa lecture, mais tout à coup repoussant brusquement le livre :

— Ainsi donc les larmes et la pénitence de David ne purent désarmer la colère céleste, dit-elle ; il était condamné à mourir, cet enfant né dans le crime, et tout le repentir du roi prophète ne put arracher son fils au trépas !

Le sourire d'une ironie amère crispa les lèvres de cette femme ; ses membres tremblèrent convulsivement ; ses yeux, ternis par la douleur, s'animèrent d'un feu sombre ; elle était effrayante à voir !... Les larmes soulagèrent enfin son cœur oppressé, mais les premières lueurs de l'aurore perçaient déjà les ténèbres, lorsque M^{me} de Saint-Fabien se jeta enfin toute vêtue sur sa modeste couche.

II

La séparation.

De doux songes avaient bercé le sommeil du sous-lieutenant qui, réveillé de bonne heure, s'habilla à la hâte, ouvrit sans bruit l'étroite fenêtre de sa cellule, et sauta dans le jardin.

L'air était doux et pur, l'étoile du matin pâlisait dans le ciel, et l'aube naissante dorait les coteaux d'alentour. Le chant de mille petits oiseaux saluait à la fois le retour de la lumière et celui du printemps, et l'abeille bourdonnante cherchait déjà sur les fleurs nouvellement écloses les sucres de son doux nectar. Une sensation de bien-être s'empara des sens du jeune homme à la vue de cette fraîche nature, une douce mélancolie se glissa dans son âme :

— Hélas ! pourquoi faut-il que je quitte ces lieux qui renferment tout ce que j'ai de plus cher au monde ! s'écria-t-il.

Puis parcourant en tous sens le petit enclos, il caressa du regard l'arbre, l'arbrisseau, la pelouse, tout ce qui rappelait à son âme naïve encore quelque frais souvenir d'enfance. Voilà le buisson sur lequel il avait découvert jadis un nid d'oiseau. Ce cerisier qui bourgeonne à peine, combien de fois a-t-il réjoui la vue de la famille ! combien de fois Eugène a-t-il grimpé sur cet arbre, tandis que sa sœur, restée au bas, tendait son petit tablier pour y recevoir les fruits vermeils ! Et ce berceau de verdure ! où il trouva sa mère à son retour de Saint-Cyr, lorsque, délirant de bonheur, il se jeta dans ses bras en s'écriant : « C'est à mon tour maintenant à travailler pour vous ! » Voilà le sentier où la veille encore il avait soutenu les pas de cette mère chérie, et le banc sur lequel elle s'assied le soir, et les colombes qu'elle soigne, et le lilas qu'elle préfère aux autres fleurs. Ici, le petit jardin d'Hortense ; Eugène y a planté deux rosiers ; ils fleuriront bientôt, mais il ne sera plus là pour en placer les boutons dans les blonds cheveux de sa jeune sœur. Le bruit d'un cornet se fit entendre, les troupeaux du village s'acheminaient vers la prairie ; le fier taureau marchait le premier ; sa tête, que le joug n'avait jamais courbée, se relevait majestueuse ; sa démarche était calme et assurée ; mais qu'un léger affront, qu'un objet déplaisant eût

excité son courroux, vous eussiez vu son œil étinceler, son cou robuste se gonfler, ses larges naseaux aspirer fortement le nuage de poussière soulevé par ses pieds impatients ; malheur alors à l'objet de sa haine, s'il ne parvient à se soustraire par la fuite ou la ruse à la vengeance du terrible animal ! Les génisses suivaient d'un pas tranquille et lent leur sultan redoutable ; de nombreux troupeaux de brebis sortaient à l'envi des fermes voisines, et leurs gardiens parcouraient en chantant le chemin de la prairie. Eugène examinait en silence les faces colorées des jeunes pâtres, leurs vêtements grossiers, leurs tournure commune.

Certainement, se dit-il, la renommée de ces pauvres gens ne s'étendra pas hors du hameau ; semblables aux fleurs des champs qu'aucun parfum ne décèle, et qui meurent sous le buisson ou l'épi qui les cache, leur nom ne grossira pas les fastes de l'histoire ; mais chaque soir, près du large foyer, les Caresses d'une mère, les tendres soins d'une sœur leur feront oublier les fatigues du jour ; et moi, sans famille, sans amis, poursuivant ma brillante carrière, je courrai après la gloire, peut-être, hélas ! aussi vainement que cette petite fille que je vois traverser la haie pour saisir le papillon qui lui échappe. Oh ! que ne suis-je né paysan ! Quelle gloire peut valoir la tendresse d'une mère, les douces causeries autour du foyer !... Mais Dieu le veut ainsi, je dois me soumettre et accomplir sans murmure les devoirs de mon état ; adieu donc pour longtemps, mère, sœur, patrie ! adieu tout ce que j'aime !

Le jeune homme promena autour de lui ses yeux humides de tendresse : les ruines du vieux château de Mousson se détachaient en masse sombre sur l'horizon pourpré des premiers rayons du jour ; c'était encore un ancien ami auquel il adressait un adieu tacite, lui qui tant de fois en avait gravi les murs lézardés ; et au loin, ce château dont les fenêtres en ogive scintillaient comme des pierreries sous les rayons dorés du soleil levant, c'était le château de ses pères ; là le colonel de Saint-Fabien avait terminé courageusement une vie glorieuse, mais sa pauvre veuve, ruinée par des créanciers inexorables, s'était vue obligée de chercher un abri sous le chaume. Oh ! si la fortune souriait à Eugène ! si quelque jour il pouvait rétablir sa mère dans le domaine de ses ancêtres !...

Et les yeux du jeune homme étincelaient d'une noble ardeur, et l'amour filial rallumait dans son âme ce désir de gloire qui bannit les molles pensées. Il s'avança vers l'église, placée, comme dans tous les villages de Lorraine, au milieu du cimetière. Quelques pierres blanches, éparses çà et

là, désignent les sépultures des riches de la paroisse. Eugène s'arrêta devant un de ces tombeaux champêtres : c'était celui de son père. Il découvrit son front et pria en silence ; ce devoir accompli, il retourna vers sa rustique demeure et pénétra dans la chambre de sa mère, qu'il trouva plus pâle encore que de coutume.

Mme de Saint-Fabien s'occupait à arranger dans une petite malle de cuir le léger trousseau du sous-lieutenant.

— Je vais t'éviter cette peine, bonne mère, dit Eugène en s'emparant de l'habit qu'elle tenait à la main.

Une petite bourse placée dans un coin de la malle frappa les regards du jeune homme, il la retira brusquement ; elle contenait quinze pièces d'or, tout ce que possédait la pauvre veuve !

— Cher enfant, dit M^{me} de Saint-Fabien, qui devina la pensée de son fils, j'ai du blé pour vivre jusqu'à la récolte ; la robe que tu as apportée à ta sœur lui fera toute l'année ; les fruits et les légumes de l'enclos suffisent à nos besoins.

Ces paroles si simples firent rouler des larmes dans les yeux d'Eugène ; il repoussa la bourse sans prononcer aucune parole, de peur de trahir son émotion.

— Reprends-là, je t'en prie ; elle ne contient qu'une partie de l'argent que tu m'as apporté, continua la mère d'une voix émue. Que de privations il t'a fallu subir pour économiser trois cents francs sur tes appointements si modiques.

— Non, non, répondit Eugène ; en allant habituellement au café, je dépenserais davantage, et vous savez que je préfère la lecture à tout autre délassement.

Il ne disait pas que c'était en obtenant de son colonel la permission de tirer sa nourriture de la pension des sous-officiers, qu'il avait trouvé moyen de venir au secours de sa famille.

— Sans moi, tu aimerais aussi le plaisir, Eugène ; et c'est pour ta mère que tu t'en privas !

— Chère maman, dit-il en se jetant dans les bras de M^{me} de Saint-Fabien, n'avez-vous pas sacrifié pour mon éducation le peu de ressources qui vous restaient encore ? Vos bijoux, ne les avez-vous pas vendus l'un après l'autre, et l'argent que je gagne ne vous appartient-il pas plus qu'à moi-même ? Laissez faire, chère petite maman, continua-t-il du ton calin d'un enfant qui cherche à obtenir par ses caresses le jouet qu'on lui refuse, quand

je serai capitaine, et cela ne peut pas tarder, puisque enfin nous avons la guerre, alors je pourrai m'amuser, si toutefois le goût m'en vient, et vous aurez une servante pour faire la cuisine et soigner le ménage... Et puis, quand je deviendrai général, voyez-vous, bonne mère, dit-il en étendant le doigt vers un point éloigné de l'horizon que la croisée entr'ouverte laissait à découvert... un jour ce château vous sera rendu.

M^{me} de Saint-Fabien serrait son fils contre son cœur.

— Dieu juste, disait-elle toute en larmes, pourrais-tu ne pas bénir un tel enfant !

Hortense venait de servir le café, qu'elle avait fait elle-même. La famille prit place autour de la table ; Eugène seul fit honneur au repas ; un nuage de tristesse voilait le front de la jeune fille, ordinairement si rieuse, et la pauvre mère retenait avec peine les soupirs qui suffoquaient sa poitrine ; ses yeux étaient attachés sur une montre accrochée contre le mur ; elle suivait avec anxiété la marche lente mais continue de l'aiguille : on eût dit qu'elle voulait arrêter du regard la course du temps ; cependant l'heure qui lui restait encore était une heure de cruelle agonie, et le mouvement de chaque voiture qui roulait sur la grand'route lui causait une commotion électrique ; tout à coup une voix forte prononça ces mots :

— Monsieur Eugène, l'on vous attend.

La pauvre mère tressaillit, et lorsque son fils la pressa une dernière fois sur son cœur, elle avait presque perdu connaissance.....

Dix jours après, une lettre datée de Toulon vint rendre un peu de courage à M^{me} de Saint-Fabien : le sous-lieutenant avait rejoint en bonne santé le régiment dont il faisait partie.

III.

Le départ de la flotte.

C'était le 25 mai 1830, la mer, légèrement agitée par une fraîche brise, reflétait un ciel sans nuages, et ses flots d'azur scintillaient comme des myriades de brillants sous les rayons du soleil. Cent trois bâtiments de l'État et trois cent cinquante navires de commerce, rassemblés dans la rade de Toulon, offraient le spectacle imposant d'une forêt de mâts. Leurs blanches voiles étaient gonflées par le zéphir, et leurs flammes aux vives couleurs semblaient pavoiser les airs. D'innombrables embarcations sillonnaient la mer en tous sens, emportant à terre ceux qui allaient dire un dernier adieu, ou les ramenant à leur bord. Les fenêtres des maisons ayant vue sur la rade, les édifices de la ville, les collines de la côte étaient couverts d'une foule immense accourue pour jouir de ce magnifique spectacle, et la musique des régiments saluait de ses plus éclatantes fanfares le départ de l'escadre française.

Le vaisseau-amiral donne le signal : les soldats, debout sur le pont des bâtiments, font retentir les airs de chants guerriers ; des milliers de matelots se suspendent aux cordages ; les ancres se lèvent, toute la flotte s'ébranle au milieu des acclamations joyeuses, des cris de vive le roi, des vœux de toute espèce que l'on adresse au Ciel.

Poussée par une brise favorable, cette multitude de bâtiments s'éloigne avec une merveilleuse régularité ; l'armée navale vogue sur deux colonnes parallèles : à droite l'escadre de réserve, à gauche celle de débarquement. La Provence, qui porte l'amiral Duperré et le général de Bourmont, commandant en chef de l'expédition, dirige la première colonne. Le Trident, monté par le contre-amiral Rosamel, tient la tête de la seconde. Grand nombre de bâtiments de guerre viennent à leur suite, et les bateaux à vapeur, circulant dans tous les sens, portent les ordres des chefs.

A la chute du jour, lorsque déjà une partie de la flotte s'était éloignée du port, plusieurs officiers d'infanterie et de marine se promenaient bras dessus bras dessous sur la dunette d'une gracieuse frégate qui avait nom L'Herminie, devisant avec une gaieté franche et expansive sur les difficultés

de l'entreprise, sur les chances probables de la guerre, sur les résultats du succès ; dressant les plans d'attaque, discutant les moyens de défense, formant des projets de colonisation.

— Ma foi, disait l'un d'eux, il est temps d'en finir avec cette horde de barbares qui nous harcèlent depuis tant de siècles ; et, dans l'intérêt de l'humanité comme dans celui de la civilisation et de la sécurité du commerce, il est indispensable de détruire de fond en comble ce repaire de brigands ou de s'emparer d'Alger à notre profit.

— Pour y rétablir l'ordre de Malte, sous le nom de chevaliers de la Méditerranée, comme on assure qu'il en a déjà été question, répondit d'un air de mauvaise humeur un capitaine de grenadiers, vieux soldat de l'empire.

— Et pourquoi pas ? reprit vivement un jeune homme aux cheveux blonds, à la tournure élégante, qui n'était autre qu'Eugène de Saint-Fabien. Tout cœur généreux peut se complaire à cette pensée : les chevaliers de Malte ont rendu de si grands services à l'Europe entière !

— Il serait bien plus humain, bien plus rationnel reprit le capitaine, de faire de l'Algérie un champ d'asile pour les réfugiés politiques de toutes les nations, ce qui formerait bientôt une colonie florissante, plus utile et plus glorieuse à la France que les Indes rie le sont à l'Angleterre.

— Quoi qu'il arrive, Messieurs, reprit Eugène, la guerre que nous entreprenons ne sera ni sans dangers ni sans gloire, et nous pourrions mériter de l'avancement dans cette Afrique où je voudrais être déjà, ajouta-t-il avec un léger sourire ; car le balancement des flots, quelque poétique qu'il soit d'ailleurs, ne laisse pas d'agir sur mon estomac d'une manière désagréable.

— Là-dessus, je suis tout à fait de votre avis, mon cher, dit le capitaine ; et ce diable de navire, dont la proue s'enfonce lentement dans la mer pour se relever plus lentement encore, me force à regagner mon hamac.

— C'est ce qu'on appelle le tangage, Monsieur, dit un vieil officier de marine, et il n'est pas fort dans ce moment, je vous assure.

— Fort ou non, il me tarde déjà de me sentir sur la terre ferme, répondit l'autre en se retirant.

Pendant que le capitaine battait en retraite, tourmenté par le mal de mer, un homme de haute taille, portant le costume ecclésiastique, montait l'échelle de la dunette. Il salua l'officier avec une politesse digne, fit quelques tours de promenade d'une démarche leste et assurée, et s'assit enfin sur un banc qui se trouvait là par hasard.

— D'où sort cette robe noire que je n'avais pas encore aperçue ? dit d'un ton goguenard un lieutenant au teint brun, aux petits yeux vifs et perçants, aux lèvres minces et relevées sur les coins par un sourire sardonique.

— C'est le nouvel aumônier du régiment, sans doute, répondit Eugène ; le père Marcan était trop vieux et trop infirme pour faire partie de cette expédition, on lui aura donné un remplaçant.

— Tudieu ! celui-ci paraît de force à soutenir les fatigues de la guerre, dit le lieutenant Bursac en considérant l'ecclésiastique, qui se tenait immobile les yeux tournés vers le point de l'horizon où le disque du soleil, se plongeant dans la mer, semblait l'embraser de ses feux.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, à la taille élancée et majestueuse, au maintien plein de dignité et de noblesse. Le vent du nord-est, qui relevait son chapeau à bords retroussés, laissait apercevoir son visage d'une beauté sévère, de grands yeux noirs légèrement cernés, un front large, qui semblait révéler une capacité puissante, des traits réguliers, une physionomie mélancolique, mais pleine de franchise et de bienveillance. Il paraissait plongé dans une méditation profonde, dont la magnificence du spectacle qu'il avait sous les yeux était sans doute le sujet.

— Cet homme a manqué sa vocation, dit le lieutenant à demi-voix, il ferait assurément un robuste grenadier.

— Son extérieur prévient en sa faveur, répondit Saint-Fabien sans cesser de regarder l'ecclésiastique.

Dans ce moment, le soleil venait de disparaître en entier sous les flots d'azur ; le prêtre leva vers le ciel ses yeux longtemps attachés à l'horizon, une pensée pieuse prêtait à ses traits mobiles une expression sublime de contemplation et d'amour ; il éleva son âme vers l'auteur de toutes les merveilles qu'il venait d'admirer, puis ramenant ses regards sur ceux qui l'entouraient, il aperçut la multitude des soldats entassés pêle-mêle sur le gaillard d'arrière, et traversant le tillac de cette démarche rapide et presque martiale qui contrastait avec l'habit dont il était revêtu, il se dirigea vers eux.

IV

L'abbé de Granville.

Un grand nombre de militaires souffraient déjà du mal de mer ; l'abbé s'approcha d'eux, et, leur parlant avec beaucoup de bonté et de douceur, il les assura d'une prompte guérison et leur remontra la nécessité d'avoir du courage pour supporter même les petits maux de la vie ; puis il leur conseilla de se coucher et de se tenir en repos pour éviter de plus grandes souffrances.

Non loin de ces pauvres gens, quelques militaires qui se débattaient avec succès contre l'influence du tangage et du roulis, étaient assis en rond près du mât de perroquet, causant bruyamment entre eux des événements du jour et de ceux qui les avaient précédés.

— Tu nous contais donc, Cornouillard, disait Dupré, grand garçon de dix-huit à vingt ans, que c'est pour venger un pékin d'un coup de chasse-mouche qu'il a reçu du dey, que nous venons attaquer celui-ci.

— Ce bourgeois était le consul de France, le représentant de notre grande nation, dit d'un ton un peu emphatique un jeune sergent-fourrier d'une physionomie intelligente.

— De sorte que nous avons tous été insultés dans sa personne, ajouta Moreau.

— Morbleu ! le dey me le paiera cher, s'écria le sergent Roc, qui portait trois chevrons sur les manches de son habit ; je ne me suis jamais laissé insulter impunément, moi.

— Insulté ou non, je n'en mangeais pas moins de bon appétit, reprit Cornouillard, qui était fils d'un petit bourgeois de village ; et si le coup d'éventail n'a pas fait plus de mal au consul qu'à moi-même, ça ne l'aura pas empêché de dormir tout son soûl.

— Il a ma foi raison ! dirent quelques jeunes gens en éclatant de rire.

— J'ai entendu raconter à un camarade de la troisième compagnie que son père, qui était matelot, a été fait prisonnier par les Algériens, il y a longtemps de cela, et depuis lors on n'a plus eu de ses nouvelles.

— Corbleu ! avec quelle ardeur il doit combattre pour le venger ! s'écria le fourrier, que ses camarades avaient surnommé le Hardi, à cause de sa .témérité.

— Bah ! cette histoire me paraît un conte bleu et tout à fait invraisemblable, objecta Dupré.

— Non, mes amis, cela est fort possible, dit l'aumônier en s'approchant des militaires et en se mêlant familièrement à leur conversation. De malheureux chrétiens gémissent encore dans les fers des barbares ; ils peuvent nous devoir leur délivrance, et cet espoir si doux pour des cœurs bienfaisants doit exciter notre ardeur guerrière.

— Mais comment les Algériens peuvent-ils faire des Français prisonniers, eux qui sont si loin de nous ? dit un conscrit sorti de sa chaumière.

— Vous ne savez donc pas, mon enfant, répondit l'aumônier avec bonté, que depuis bien longtemps les corsaires barbaresques infestaient les mers, capturant les bâtiments trop faibles pour leur résister, s'en adjugeant la propriété, ainsi que celle des marchandises qu'ils contenaient, retenant prisonniers tous les hommes de l'équipage et les passagers qui se trouvaient à bord. Souvent même on les a vus faire des descentes sur les côtes de France et d'Italie, saccageant sur leur passage les villages et les campagnes, et emmenant en captivité les malheureux chrétiens qui tombaient entre leurs mains, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe.

— Et que devenaient ces pauvres gens ? demanda Cornouillard.

— Ils étaient conduits au marché des esclaves et vendus comme des bêtes de somme, pour être employés par des maîtres inhumains aux travaux les plus durs et les plus humiliants. Saint Vincent de Paul, ce grand apôtre de l'humanité, raconte dans une de ses lettres que, se rendant de Marseille à Narbonne, le navire qui le portait fut pris dans le golfe de Lyon par des corsaires barbaresques, qui, après lui avoir fait subir, ainsi qu'à ses compagnons, mille mauvais traitements, les chargèrent de chaînes et les conduisirent à Tunis, où ils les exposèrent en vente. On leur fit faire d'abord cinq ou six tours dans la ville, la corde au cou ; puis, ramenés sur la place, ils subirent la visite des marchands. Ceux-ci sondaient leurs plaies afin de s'assurer si elles n'étaient point mortelles, palpaient leurs côtes et leur faisaient ouvrir la bouche pour examiner leurs dents, les forçant à marcher au pas, à trotter, à courir, à lever des fardeaux pour juger leurs forces, et agissant envers eux comme s'il eût été question de l'achat d'un bœuf ou

d'un cheval. Le saint homme fut vendu à un pêcheur, qui, le trouvant peu propre aux fatigues de la mer, le revendit bientôt après à un vieux médecin, lequel fit de vains efforts pour lui faire embrasser le mahométisme. A la mort du vieillard, Vincent, considéré comme faisant partie de son héritage, devint la possession d'un neveu du médecin. Celui-ci, ayant ouï dire qu'un ambassadeur de France devait bientôt arriver pour réclamer les esclaves de sa nation, s'empressa de revendre les siens à un renégat de Nice. Le renégat emmena Vincent dans un pays montagneux extrêmement chaud et désert. Le saint homme y était occupé à cultiver la terre, et le Ciel permit qu'une des femmes du renégat, qui venait souvent le voir travailler, prit plaisir à l'entendre parler de Dieu et chanter ses louanges. Cette femme reprocha à son mari d'avoir quitté une religion qui lui paraissait si parfaite, et elle fit tant par ses discours que cet homme, touché de la grâce, fit part à Vincent de la résolution qu'il avait prise de retourner au christianisme. Au bout de quelque temps, en effet, le maître et l'esclave se sauvèrent sur un petit esquif et abordèrent à Aiguesmortes, d'où ils se rendirent ensuite à Avignon, où le légat du pape reçut l'abjuration du renégat repentant, dans l'église de Saint-Pierre, à l'édification de tous les fidèles.

D'autres illustres personnages ont aussi gémi dans les fers, mais tous n'ont pas eu le bonheur de revoir leur patrie, et un grand nombre d'Européens sont morts dans l'esclavage.

— Et comment les nations chrétiennes pouvaient-elles souffrir ces horribles violences ? s'écria le fourrier.

— La Religion, reprit l'aumônier, cette mère des infortunés, qui vient en aide à tous les maux, travailla de tout son pouvoir à adoucir les souffrances des captifs. Les aumônes des fidèles fournirent des sommes immenses, consacrées au rachat des esclaves. Deux ordres religieux, ceux des pères de la Trinité et des pères de la Merci, se vouèrent exclusivement au soulagement de ces infortunés ; ils prodiguaient à tous les secours spirituels et temporels qui étaient en leur pouvoir, n'épargnant ni peines ni fatigues pour parvenir à leurs fins charitables ; ils rendaient à la liberté tous ceux dont ils pouvaient payer la rançon. On les a vus supporter avec une constance héroïque les plus mauvais traitements et la mort même, heureux de sacrifier leur vie à une aussi belle cause.

— Mais c'était avec le fer et la flamme qu'il fallait mettre un terme à tant d'horreurs ! dit encore le fourrier, et je ne conçois pas comment les

puissances européennes sont restées jusqu'à présent froides spectatrices de tous ces crimes !

— Elles ont souvent cherché à y porter remède, reprit le prêtre, et cette plaie de l'époque était tellement sentie de toutes les nations chrétiennes, qu'il n'y eut aucune négociation avec les Algériens, où elles ne demandassent l'abolition de l'esclavage. Plusieurs fois elles cherchèrent à l'obtenir les armes à la main ; l'expédition de Charles-Quint, celle de Duquesne, qui, sous le règne de Louis XIV, bombarda la ville d'Alger et la réduisit en cendres, n'eurent guère d'autres motifs. Depuis ce temps, la flotte des Danois, celle des Espagnols sous les ordres du général O'Reilly, échouèrent complètement, mais l'expédition anglaise, commandée par lord Exmouth, eut au moins pour résultat la délivrance d'un grand nombre d'esclaves.

— Et à nous Français est réservée la gloire de mettre un terme à toutes ces cruautés ! s'écria le sergent-fourrier avec exaltation ; nous attaquerons dans leur tanière cette horde de bêtes féroces ; nous vengerons nos frères infortunés ; nous détruirons le nid de ces vautours ! Voilà, je le conçois, un grand et noble but à atteindre, outre la vengeance du coup d'éventail dont on parlait tout à l'heure...

— Jeune homme ! interrompit le prêtre d'un ton triste et solennel, cette chaleur guerrière est convenable à votre âge et à votre profession, mais qu'elle ne vous fasse pas oublier que tous les hommes, quel que soit le pays qu'ils habitent ou la religion qu'ils professent, sont nos frères devant Dieu, et que si le bon soldat doit se montrer ardent et intrépide pendant la bataille, il redevient doux et humain après la victoire ; car, dans cet état comme dans tous les autres, la charité est la première des vertus.

— Voilà une morale sublime, Monsieur, dit Saint-Fabien, qui, poussé par un instinct secret de sympathie, ou de curiosité peut-être, avait suivi le prêtre sur le pont, et écoutait à quelques pas de distance sa conversation avec le Hardi.

— Sublime en effet, répondit l'abbé en rendant le salut qu'il venait de recevoir, car elle émane de Dieu même.

— Et vous pensez donc, Monsieur, que nous allons tirer de l'esclavage une grande quantité de Français ? demanda Bursac, qui accompagnait son camarade.

— Non pas une grande quantité, répondit l'aumônier, car, depuis le traité de paix conclu par Napoléon avec le dey Mustapha, ce n'est que rarement et

à la dérobée, pour ainsi dire, que les Algériens ont pu faire des Français prisonniers, et le nombre de ceux que nous pourrions délivrer sera sans doute bien petit.

— Vous l'avouerez-je, Monsieur ? dit Eugène en proposant à l'abbé un tour de promenade, je suis d'une ignorance extrême sur tout ce qui concerne nos rapports avec la régence d'Alger, et je ne connais encore qu'imparfaitement les motifs de la guerre que nous entreprenons.

— Je vais tâcher de vous les expliquer, si cela peut vous être agréable, dit le prêtre avec politesse.

— Je vous écoute, Monsieur l'abbé, répondit Eugène, quoique pour nous autres militaires l'amour de la gloire et le service de la patrie soient toujours des motifs suffisants pour nous faire braver la mort.

— Sans doute, ajouta le lieutenant, il est tout naturel que nous autres subalternes nous nous battions sans savoir pourquoi, ce qui nous réduit à peu près au rôle de machines de guerre.

Et ne vous en plaignez point, Monsieur, répondit le prêtre gravement, car la responsabilité d'une déclaration de guerre qui décide de la vie ou de la mort d'un si grand nombre d'hommes, doit être un terrible fardeau à porter devant le Grand Juge : l'obéissance, au contraire, est une vertu facile et méritoire aux yeux de Dieu ; et d'ailleurs, supérieurs et subalternes, sommes-nous autre chose que des instruments entre ses mains puissantes ?

— Pas mal pour le début d'un sermon, murmura Bursac.

Mais le prêtre ne fit pas semblant d'entendre cette plaisanterie, et relevant son noble front qu'il avait baissé vers la terre par un humble sentiment de conviction profonde, il dit simplement :

Voici en peu de mots, Messieurs, ce que vous désirez savoir :

Depuis plusieurs années déjà, le gouvernement français avait à se plaindre du dey d'Alger qui, non content d'augmenter dans des proportions exorbitantes la redevance annuelle que lui payait notre compagnie d'Afrique, et de violer le droit de la pêche du corail en l'imposant outre mesure, encourageait la piraterie et autorisait ses sujets à piller et à capturer les vaisseaux naviguant sous la protection du pavillon de la France ; mais une insulte faite à notre consul fut la goutte d'eau qui fit enfin déborder le vase.

Il faut que vous sachiez d'abord qu'Hussein-dey nous réclamait depuis longtemps vingt-quatre millions, prix de fournitures de blé faites à la République française pour l'approvisionnement de l'armée d'Italie, par

deux négociants juifs, Bacri et Burnach, auxquels le gouvernement algérien avait fait des avances considérables.

La liquidation de cette affaire souffrait de grandes difficultés, parce que plusieurs négociants de Marseille demandaient qu'il fût retenu ; sur ces vingt-quatre millions, de fortes sommes qui leur étaient dues par les deux juifs et par quelques autres sujets de la régence. Cependant, Hussein-dey écrivait lettre sur lettre pour presser le remboursement ; mais, de nouveaux créanciers se présentant sans cesse, le ministre des affaires étrangères était fort embarrassé pour lui répondre, et le mécontentement du dey allait toujours croissant, lorsque, le 27 avril 1826, apercevant M. Duval, consul de France, au nombre des personnages qui venaient le complimenter, suivant la coutume, à l'occasion des fêtes du beïram, il lui demanda avec colère s'il lui apportait des lettres de son gouvernement. M. Duval ayant répondu qu'il n'en avait point encore, Hussein l'injuria de paroles et le frappa au visage avec le chasse-mouche en plume de paon qu'il tenait à la main.

Insulté dans la personne de son consul, le gouvernement français donna à celui-ci l'ordre de quitter Alger, et peu de temps après notre escadre vint croiser devant le port de cette ville. Hussein, de son côté, fit détruire par le bey de Constantine tous nos établissements en Afrique, et surtout le poste de la Galle, où nous exploitions la pêche du corail, qui fut incendié et ruiné de fond en comble. Alors commença un blocus dispendieux qui, pendant trois années, nous coûta plus d'argent qu'il ne nuisit aux Algériens. On résolut donc d'essayer encore une fois les voies de conciliation, et au mois d'août 1829 le vaisseau la Provence parut en parlementaire dans le port d'Alger. M. de La Bretonnière, qui le commandait, fut introduit auprès d'Hussein, et lui fit connaître les dispositions pacifiques de la France, et les réparations qu'elle lui demandait ; mais celui-ci répondit avec tant de hauteur et par un refus si formel de faire droit à nos réclamations, que M. de La Bretonnière, jugeant toute négociation impossible, prit le parti de se retirer. A peine avait-il mis le pied à bord, que les batteries du môle firent feu sur la Provence, et ce nouvel outrage déterminait la guerre.

— Merci de votre complaisance, dit Eugène, et permettez-nous d'y avoir recours quelquefois.

— Sans doute, ajouta Bursac de son ton goguenard ; à bord, on passe son temps comme on peut ; vous nous direz des histoires et nous vous en raconterons à notre tour.

— Je serai toujours charmé de pouvoir vous être utile à quelque chose, Messieurs, dit le prêtre avec un salut poli et un sourire plein de finesse.

Dans ce moment, la lune, qui venait de paraître à l'horizon, se dégagait radieuse du nuage qui l'avait voilée quelques instants ; sa douce lumière éclaira tout à coup la figure expressive de l'aumônier et laissa apercevoir son port majestueux. Eugène tressaillit involontairement ; ce regard fier et doux à la fois, cette taille imposante, le contour de cette bouche, dont le sourire spirituel et légèrement malicieux portait un cachet de beauté féminine, jusqu'à cette chevelure abondante et soyeuse mêlée de blanc et de noir, rien de tout cela ne lui était étranger, et c'était cependant pour la première fois qu'il voyait cet homme, il le croyait du moins. Pourquoi en était-il donc ému comme à la vue d'un ami qu'on retrouve après une longue absence ? Des pensées diverses, mais assez douces, se présentèrent à son esprit pendant qu'il regagnait son hamac. Bursac, au contraire, se retirait mécontent de lui et des autres : il n'était parvenu à inspirer ni crainte ni admiration, et personne n'avait ri ce jour-là des plaisanteries plus ou moins spirituelles qui lui servaient habituellement d'armes offensives et défensives.

Quant à l'abbé, après avoir souhaité aux jeunes officiers une nuit paisible, il retourna près des soldats, les engagea à élever leur cœur à Dieu avant de se livrer au repos, et, joignant l'exemple au précepte, il s'agenouilla sur le pont et pria longtemps, absorbé dans une muette contemplation ; puis, s'enveloppant de son manteau, il s'étendit sur une planche, sans regretter la cabine qui lui avait été destinée, et qu'il avait cédée le matin même à un sous-officier malade, et il s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

V

Bursac.

Lorsque les premières lueurs de l'aurore éclairèrent l'horizon, le fourrier Roger, réveillé le premier entre ses camarades, aperçut l'abbé debout sur le tillac, les yeux fixés sur la flotte qui se déployait majestueusement, divisée en trois grands corps. Au centre, se trouvait l'escadre de guerre, dont L'Herminie faisait partie ; sur la droite, à quatre milles de distance, celle de réserve, disposée comme la première sur deux lignes parallèles ; enfin, sur la gauche, les bâtiments du convoi portant le matériel, les subsistances, et tout ce qui était nécessaire à une entreprise si importante.

Roger le Hardi salua l'aumônier avec respect, car la douce familiarité que celui-ci avait montrée la veille et sa bienveillance pour les soldats lui avaient gagné tous les cœurs.

— Déjà sur pied, Monsieur l'abbé ! dit le jeune homme en s'approchant de l'ecclésiastique ; vous n'avez donc pas reposé cette nuit, car je me rappelle fort bien vous avoir vu debout, à la clarté de la lune, lorsque l'on a appelé pour le dernier quart ?

— Quelques heures de sommeil suffisent à mon âge et à mes habitudes, répondit le prêtre.

— Et vous ne vous ennuyez point de veiller ainsi tout seul, Monsieur ?

— Comment m'ennuierais-je en vue de ce magnifique spectacle répondit-il en montrant du doigt la mer calme et transparente, et les mille navires qui glissaient à sa surface, comme des oiseaux de proie aux ailes déployées.

— Oh ! jamais, j'en suis sûr, la gloire de la France n'avait été portée au delà des mers par un armement aussi considérable, dit le fourrier en regardant avec enthousiasme l'escadre immense qui voguait en si bel ordre. Et de son regard audacieux et fier jaillissaient comme des éclairs, annonçant l'ardeur de son âme.

Roger le Hardi avait alors dix-neuf ans ; sa taille, de hauteur moyenne, mais de forme parfaite, indiquait une juste proportion de force et d'activité

; toute sa physionomie dénotait une intelligence développée par un commencement d'instruction qu'il désirait vivement accroître.

— Et pourtant, lui dit le prêtre avec gravité, voyez-comme ces grands vaisseaux, que nous savons renfermer des milliers d'hommes forts et vigoureux, nous semblent petits en comparaison de la mer immense qui les porte et de l'espace éthéré qui les enveloppe. Fixez vos regards sur ces voiles lointaines, qui nous paraissent semblables à des points noirs à l'horizon, tournez-les sur les côtes de notre belle France, qui ne se montrent plus que comme une ligne d'azur argenté, et dites-moi ce que c'est qu'un homme dans ce vaste univers, dont nous ne découvrons point la millième partie ? Cependant, c'est à ce vermisseau, si grand d'orgueil et si petit en réalité, à ce grain de sable, si facilement balayé par le moindre vent, que Dieu promet une éternité d'un bonheur immense comme ses œuvres, à la seule condition d'accomplir des devoirs faciles, de mettre en pratique une morale sublime qui doit le rendre heureux même dans cette vie, autant qu'on peut l'être ici-bas, ajouta-t-il en soupirant.

— Monsieur l'abbé, répondit le fourrier qui écoutait avec d'autant plus de plaisir les réflexions de l'aumônier que cette manière chaleureuse de les exprimer frappait davantage son imagination vive et ardente, ces devoirs dont vous parlez ne me paraissent pas aussi faciles que vous voulez bien le dire, surtout dans la carrière militaire.

— Le Dieu des chrétiens est aussi le Dieu des combats, répondit l'aumônier ; et puisque la guerre, quelque déplorable qu'elle soit aux yeux de l'humanité, paraît une nécessité de l'organisation sociale, tellement que l'Église elle-même consacre par ses prières les drapeaux et les étendards, et rend grâces à Dieu des victoires que lui seul donne ou enlève à son gré, il est certain qu'une profession si honorable qu'elle a occupé le premier rang presque chez tous les peuples, n'est pas incompatible avec le salut ?

— Aussi n'ai-je point parlé d'une incompatibilité absolue, Monsieur, mais d'une difficulté dont il est impossible de nier l'évidence.

— Il n'est que trop vrai, reprit tristement l'aumônier, l'excès de l'ambition, qui fait qu'on ne s'occupe que de sa fortune terrestre et des moyens d'avancement ; la légèreté coupable d'un grand nombre de jeunes gens, qui se font une gloire de l'impiété même, et s'imaginent se montrer esprits forts en niant les mystères d'une religion divine ; l'exemple de compagnons débauchés, tout occupés de leurs vains plaisirs ; la licence des camps, en un mot, n'est que trop souvent un écueil contre lequel viennent se

briser les dons les plus heureux de la nature et de la grâce, et les plus belles espérances de l'éducation ; et cependant, jeune homme, Celui qui mesure le vent à la toison de la brebis, n'exige pas de l'homme plus que ses forces ne peuvent le permettre. Si les dangers sont plus grands, soyez-en persuadé, mon ami, les grâces sont aussi plus abondantes et les obligations moins rigoureuses. Dieu ne demande point au soldat la même exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, la même douceur de caractère, la même délicatesse de mœurs qu'il exige d'une vierge chrétienne ; ce qu'il vous demande, c'est la foi et l'espérance en lui, l'amour pour tous vos frères, l'obéissance à vos chefs, la valeur dans les combats, l'humanité dans la victoire, le courage et la résignation dans les privations de toute espèce auxquelles vous êtes sujets, toutes les vertus de votre état, enfin, pratiquées en vue de lui plaire.

— Bravo ! vous prêchez on ne peut mieux, Monsieur l'abbé, dit une voix criarde qui fit retourner à la fois l'ecclésiastique et le militaire.

Et le petit visage de fouine du lieutenant Bursac leur apparut avec son sourire grimaçant.

— C'est dommage en vérité, continua-t-il, que les conférences ne soient plus à la mode, vous eussiez réussi à merveille ; mais, s'il vous plaisait d'en donner une représentation gratis à ces Messieurs, je suis votre homme, voyez-vous, et je vous servirai de second ; car, tel que vous me voyez, j'ai su mon catéchisme sur le bout du doigt, et ce qu'il y a de singulier, c'est que dans ce temps-là je croyais fermement tout ce qu'il contenait, et que quand j'avais prié Dieu comme on me l'avait appris, j'étais heureux et tranquille, tant l'imagination a d'empire sur l'esprit de l'homme. Maintenant que je suis plus éclairé, je me ris de ma simplicité d'enfant, mais tout cela est bon pour le peuple.

— Monsieur, dit le prêtre, hier au soir, sur ce même vaisseau, j'ai vu le soleil se plonger peu à peu dans la mer, et l'obscurité la plus profonde succéder à sa brillante lumière ; si je vous avais dit alors que cet astre n'avait jamais existé que dans votre imagination, trop faible encore pour ne se point laisser abuser par les apparences, qu'auriez-vous pensé de mon assertion ? Et tenez, ajouta-t-il en étendant le bras vers l'orient par un geste plein de noblesse, le voilà qui sort du sein des ondes aussi resplendissant que jamais ; puissent ainsi les saintes croyances de votre jeunesse, obscurcies momentanément dans votre âme, y briller de nouveau pour faire la consolation et le bonheur du reste de votre vie !

— Amen, répondit Bursac. Peste soit de cet abbé ! ajouta-t-il à demi-voix en se tournant vers le capitaine Verder, que ce bon mot n'avait pas déridé, il n'y a pas moyen de s'amuser un instant avec lui.

Bursac était un de ces hommes comme il y en a tant, qui, désireux de jouer un rôle et incapables de se distinguer par leurs talents ou par leurs vertus, prennent le parti de faire de l'esprit aux dépens des autres, et de tourner en ridicule tout ce qui peut prêter le flanc à leurs mauvaises plaisanteries. Son accent gascon, fortement prononcé, sa voix grêle et criarde, ses gestes burlesques, mais expressifs, son front étroit et presque entièrement couvert de cheveux noirs et crépus, ses yeux gris et perçants, ses épaules larges et carrées, son ventre fortement arrondi, supporté par des jambes minces et courtes, formaient un ensemble grotesque, qui, joint à une grande disposition naturelle à la mimique, secondait merveilleusement ce désir continuel de provoquer le rire, qu'il excitait par les saillies d'un esprit vif et malin, pour lequel rien n'était sacré, ni âge, ni sexe, ni supérieur, ni camarade. Son bienfaiteur, son meilleur ami, s'il eût pu en avoir, sa mère même, si elle eût encore existé, il les eût sacrifiés sans balancer à la satisfaction de placer un bon mot. Bursac n'était cependant pas un méchant homme ; il traitait ses subordonnés avec douceur, ou, pour mieux dire, avec indifférence ; désintéressé, et susceptible de rendre service à un camarade dans le besoin, on citait de lui quelques traits qui faisaient honneur à ce qu'il appelait son bon cœur ; mais il était fier de sa réputation de mauvais plaisant, comme un autre pourrait l'être de la supériorité de son esprit ; il y tenait comme une petite-maîtresse à sa beauté ou un virtuose à la pureté de sa voix ; c'était son talent distinctif, le trait caractéristique qui seul pouvait colorer d'une teinte un peu chaude son ensemble pâle et insignifiant. Du reste, quoique cette habitude dangereuse lui eût déjà valu deux ou trois coups d'épée, sans compter ceux d'un instrument beaucoup moins noble qu'il avait reçus un certain soir dans les rues de Paris, et dont il n'avait garde de se vanter, elle était cependant pour lui une arme dont il se servait avec avantage. Elle le rendait redoutable, et beaucoup de gens avaient la faiblesse de le ménager, de le flatter même, dans l'espoir mal fondé d'échapper aux blessures de sa langue de vipère. Le père Marcan, l'ancien aumônier du 28e, vieillard vénérable sous tous les rapports, avait été souvent en butte aux piquantes saillies du malicieux lieutenant, et en apercevant son successeur, Bursac s'était bercé de l'espoir de trouver en lui un sujet neuf à exploiter, un nouveau piédestal sur lequel il pourrait jucher

la médiocrité de son esprit ; mais la tournure et les manières pleines de dignité de l'abbé de Granville prêtaient si peu à la raillerie, que le facétieux lieutenant s'en trouva d'abord déconcerté. Cependant il s'était promis trop de plaisir pour renoncer aisément à ce qu'il avait regardé comme une bonne fortune ; il se piqua au jeu, plus les difficultés étaient grandes, plus le succès lui paraissait digne d'envie. Il tournait autour de l'aumônier pour trouver l'endroit vulnérable, comme l'assiégeant étudie une place forte pour découvrir le côté qu'il pourra le mieux battre en brèche.

— Vous paraissez mal à votre aise ! dit le prêtre à Verder d'un ton affectueux.

— La mer me secoue étrangement, répondit celui-ci, et vingt-quatre heures de combat me fatigueraient beaucoup moins qu'une demi-journée de ce mal diabolique.

— Vous vous y ferez, je l'espère ; et puis la traversée ne saurait être longue, si la brise continue.

Dans ce moment, le sous-lieutenant de grenadiers rejoignit ses deux chefs immédiats ; il était pâle et souffrant ; un cauchemar épouvantable, qui lui avait montré sa mère expirant d'une immense douleur, avait chassé le sommeil de ses sens et fait naître dans son âme une crainte superstitieuse que les rayons du jour n'avaient point entièrement dissipée. Eugène avait une de ces âmes tendres qui se nourrissent d'une pensée, qui vivent d'un sentiment : son amour filial était presque un culte. Cet amour l'avait soutenu au commencement de sa carrière et lui en avait fait surmonter les premières difficultés ; c'était pour sa mère qu'il aimait son état, la gloire et les avantages qu'il en attendait ; pour elle et avec elle seulement il formait des projets d'avenir, des rêves de bonheur, et le malheur de la perdre ou de lui causer du chagrin était la seule crainte que connût le brave officier. Par un de ces jeux fantastiques de l'imagination en délire, l'abbé de Granville s'était trouvé mêlé très-directement au songe affreux qui avait tourmenté le jeune homme ; sa seule vue lui rappela tous les détails de ce rêve terrible, mais elle en dissipa en même temps les angoisses ; par une suite de cette sympathie, dont Eugène avait déjà éprouvé les effets sans s'en expliquer la cause, la sérénité répandue sur le visage du prêtre passa dans son âme, et ce fut le sourire sur les lèvres qu'il lui serra la main d'une étreinte cordiale.

Cependant la mer était devenue houleuse, le mistral ⁴, qui n'avait cessé de souffler depuis le matin, augmenta tout à coup avec tant de violence que les agrès craquèrent de toutes parts ; la frégate, fortement soulevée par les

flots, sembla plonger jusqu'au fond de l'abîme pour se relever et s'abaisser encore, filant dix nœuds à l'heure, et laissant au loin sur son passage de longues traces d'écume. Tous ceux qui n'avaient pas le pied marin perdirent l'équilibre et se trouvèrent si horriblement secoués qu'officiers et soldats cherchèrent dans la position horizontale un soulagement à leurs souffrances. L'abbé seul semblait conserver toutes ses facultés physiques et morales ; toujours debout sur le pont, il secourait les militaires malades, leur distribuait quelques aliments légers dont il avait apporté une petite provision ; ou bien, les yeux fixés sur la mer, il regardait la rafale et les vagues irritées, tombant de temps à autre dans une espèce de contemplation méditative qui paraissait l'absorber tout entier.

Toute la journée s'écoula de la sorte ; le lendemain, les flots étaient calmes et transparents, l'immense nappe d'eau qui supportait la flotte était unie comme une glace. Pour la première fois, le déjeuner rassembla autour de la table tous les officiers embarqués sur L'Herminie ; une gaieté vive et soutenue animait les convives, heureux de se retrouver capables de prendre un peu de nourriture. Le capitaine Verder lui-même commençait à se réconcilier avec les voyages sur mer, le lieutenant entassait saillies sur saillies avec une verve qui le réconciliait avec lui-même : c'était un feu roulant d'épigrammes et de bons mots qui, mêlés à des toasts prolongés, excitaient les éclats de rire de tous les assistants. L'aumônier seul conservait une gravité douce, demeurant comme insensible aux traits malins que Bursac ne manquait pas de lui décocher de temps en temps. Au dessert, un jeune officier de marine entonna une chanson à boire ; quelques-uns de ses camarades imitèrent son exemple. L'abbé de Granville, assis à côté d'Eugène, causait avec lui, lorsque tout à coup une voix aigre et stridente domina toutes les autres et retentit jusque sur le pont, malgré les explications, les chuchotements et les rires mal contenus que les paroles trop libres de ces couplets italiens provoquaient parmi les jeunes gens ; tous les yeux étaient fixés sur le prêtre avec une curiosité maligne ; mais celui-ci demeurait impassible, soutenant sans effronterie comme sans embarras ces regards scrutateurs, tandis qu'Eugène, rouge de colère, faisait au lieutenant Bursac des signes d'improbation.

— Que pensez-vous de la chanson du lieutenant, M. l'abbé ? dit un jeune officier qui avait bu un peu plus qu'à l'ordinaire.

— Que Monsieur a une belle voix, mais qu'il devrait en faire un meilleur usage, répondit le prêtre sans s'émouvoir. La voix, comme ses autres

facultés, est donnée à l'homme pour glorifier le Seigneur, ajouta-t-il en si bon italien qu'il fut impossible de douter qu'il n'eût compris les couplets d'un bout à l'autre.

— Chantez-nous donc un psaume ou un cantique, si bon vous semble, dit Bursac, très-vexé de ne pouvoir exciter ni crainte ni impatience dans l'esprit de cet étrange ecclésiastique.

— Je le veux bien, Messieurs, si cela peut vous être agréable, répondit-il aussitôt.

Et d'une voix de basse taille, pleine de force et d'harmonie, il entonna sur un air mélodieux ce beau cantique d'un de nos plus célèbres poètes ⁵ :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur ;
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit :
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Un tonnerre d'applaudissements couvrit la fin de cette strophe, car la voix de l'abbé était vraiment admirable de puissance et de méthode.

Il écouta tous ces bravos sans aucune manifestation de triomphe ni de fausse modestie, mais avec une indifférence presque complète, puis, se levant de table, il salua l'assemblée avec l'aisance qui lui était naturelle et se retira dans sa cabine, laissant tous les convives, excepté Bursac, sous le charme d'un véritable enchantement.

VI

Courage et Charité.

Le 30, dans la matinée, on signala la côte de l'Algérie, qui n'était plus qu'à quinze lieues de distance. Une émotion indéfinissable s'empara de l'aumônier en apercevant cette plage qu'il appelait de tous ses vœux ; son cœur battit avec force, ses genoux fléchirent, et de ses yeux élevés vers le ciel s'échappèrent quelques larmes de reconnaissance et d'amour.

— O terre d'aveuglement et d'esclavage, mais jadis éclairée du soleil de l'Évangile et arrosée du sang des martyrs ! s'écria-t-il du fond de son âme, puisses-tu de nouveau devenir féconde et porter des fruits de salut ! Puissent tes enfants ignorants et malheureux ouvrir enfin les yeux aux lumières du catholicisme et de la civilisation, et augmenter le nombre des brebis du bercail ! Oh ! s'il m'était donné, mon Dieu ! de seconder les desseins de votre providence ; si je pouvais un jour, tout vil et tout misérable que je suis, devenir un instrument utile entre vos mains puissantes et servir en quelque chose à l'amélioration de cette race barbare ou au salut d'un seul de mes frères ! avec quelle joie je répandrais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour atteindre un si noble but ! avec quel bonheur je le verrais s'échapper de mes veines, si, comme celui des premiers martyrs, il devait être pour cette terre une semence féconde qui engendrât de nouveaux chrétiens ! Mais un tel honneur pourrait-il m'être réservé, à moi pauvre misérable si longtemps éloigné de vous ; à moi l'esclave des passions tumultueuses, jusqu'au jour à jamais béni où il plut à votre infinie miséricorde de briser les chaînes pesantes que je m'étais forgées !

Et les yeux du prêtre demeuraient baissés vers la terre par un sentiment d'humilité profonde, et de sa poitrine haletante d'émotions s'échappaient des soupirs de regret, mêlés de prières inarticulées.

Tout à coup une détonation d'arme à feu se fit entendre, et l'abbé, arraché par ce bruit à sa profonde rêverie, aperçut Bursac et quelques autres officiers faisant assaut de dextérité et de justesse en tirant sur les oiseaux de mer qui voltigeaient en grand nombre autour de la frégate. Par un

mouvement instinctif de curiosité et d'intérêt, le prêtre se rapprocha des jeunes gens, et, les bras croisés sur la poitrine, il suivit d'un œil attentif la direction du pistolet, applaudissant d'un signe de tête à ceux qui atteignaient le but.

— Plus bas, plus bas, si vous voulez toucher l'oiseau, dit-il à Saint-Fabien, au moment où le jeune officier visait un goëland qui planait à plusieurs brasses de distance.

— Tiens ! est-ce que vous auriez la prétention d'y connaître quelque chose, l'abbé ? dit Bursac d'un ton familier ; et la même main qui distribue des bénédictions serait-elle capable de manier un pistolet ? Croyez-moi, chacun son métier : aux militaires les armes, les actions d'éclat ; aux femmes et aux prêtres les oremus et les discours.

Pour la première fois une rougeur subite colora le front de l'ecclésiastique, une flamme étincelante jaillit de son regard ; par un geste rapide il s'empara du pistolet que le sous-lieutenant tenait encore tout chargé entre ses mains, et visant un point presque imperceptible dans l'espace :

— A ce goëland ! s'écria-t-il.

Mais avant que son doigt eût lâché la détente, une réflexion subite le fit renoncer à son projet, et déposant le pistolet sur un banc voisin :

— Vous avez raison, dit-il froidement à Bursac, aux militaires les armes et les actions d'éclat, à nous autres pauvres prêtres la charité et la prière.

Et d'une démarche assurée, qui contrastait avec l'humilité de ses paroles, il se retira dans l'entrepont.

Un éclat de rire homérique accompagna et suivit la retraite de l'aumônier ; c'était le lieutenant qui s'applaudissait de ce premier triomphe.

— L'abbé a-t-il fait long feu ? demanda le capitaine Verder, qui arrivait sur le tillac.

— Dites plutôt qu'il n'a pas fait feu du tout, riposta Bursac en se tenant les côtes et s'efforçant de rire encore ; il craint l'odeur de la poudre comme le diable l'eau bénite.

— Vous êtes dans l'erreur, Bursac, dit Eugène ; j'ignore quel motif secret a empêché l'abbé de lâcher la détente, mais à coup sûr cet homme est aussi brave que vous et moi.

— Il y a des bravoures de toute espèce, reprit le lieutenant en roulant d'un air de malice la prunelle de ses petits yeux, la sienne me paraît d'une nature passablement féminine.

— Que se passe-t-il donc à bord du vaisseau amiral ? demanda Verder en faisant de sa main droite un abri à ses yeux fixés sur la Provence.

Tous les regards suivirent la même direction, ce qui détourna la discussion prête à s'échauffer.

— En vérité, le voilà qui vire de bord et qui prend le large ! répondit un jeune officier de marine.

— Mais pourquoi donc ? reprit le capitaine ; par le vent qu'il fait, quelques heures encore et nous pourrions être à terre, ce qui m'accommoderait infiniment mieux.

— La mer est houleuse, répondit le jeune marin, et je crois qu'il serait bien difficile d'aborder la côte par un temps pareil.

Le signal donné, tous les bâtiments qui composaient l'escadre imitèrent le mouvement rétrograde du vaisseau amiral ; deux frégates seulement continuèrent à faire voile vers le sud pour rallier tous les navires et leur intimer l'ordre de retourner aux Baléares.

Cependant les officiers de L'Herminie formaient entre eux mille conjectures sur les motifs de ces manœuvres contradictoires.

— Vous verrez que ces coquins d'Anglais sont encore là pour nous barrer le passage, s'écriait le capitaine Verder en frappant sur le rebord de la frégate, comme s'il eût voulu la briser d'un coup de poing. Ne les a-t-on pas vus toujours empressés à contrarier nos opérations !

— Tant mieux s'il en est ainsi, car nous débiterions par un combat naval, répondit le marin.

— Peut-être que la paix est conclue et que l'amiral en a reçu l'avis ? dit un vieil officier.

— Alors, adieu la gloire, adieu les chances d'avancement, répondit Eugène avec un soupir.

— Sandis ! Messieurs, aucun de vous n'a mis le doigt dessus, dit Bursac avec son accent gascon ; ne voyez-vous point que c'est une finesse de notre rusé amiral, qui veut ainsi donner le change pour surprendre plus favorablement les Algériens.

L'assurance avec laquelle ces paroles venaient d'être prononcées firent prévaloir l'avis de Bursac dans le petit cercle des officiers passagers sur L'Herminie ; mais le lendemain, au point du jour, la flotte continuait sa marche rétrograde, et le 2 juin au matin elle mouillait dans la baie de Palma.

Une frayeur soudaine s'empara des habitants de l'île à la vue de ces nombreux navires ; ils crurent un instant que l'expédition d'Alger n'avait

été qu'un prétexte, et que le véritable but du gouvernement français était de s'emparer des îles Baléares ; mais l'amiral envoya rassurer le gouverneur, et plusieurs passagers obtinrent la permission de descendre à terre.

Le premier à la demander fut le capitaine Verder, qui avouait hautement son antipathie pour l'élément liquide ; Bursac et Saint-Fabien imitèrent son exemple. Un léger bateau, conduit par deux marins de l'île, vint prendre à bord les trois officiers. Roger le Hardi, demeuré sur le pont, suivait d'un œil attentif la gracieuse gondole qui glissait rapidement vers le rivage. A côté de ce jeune homme, et le dépassant de toute la tête, paraissait l'aumônier du 28^e, calme et bienveillant comme à son ordinaire.

— Le plaisir d'aller passer quelques instants à terre n'est pas aussi vif que vous le croyez, mon ami, disait-il au fourrier, qui venait d'exprimer son dépit de ne pouvoir quitter le vaisseau ; l'épine est souvent cachée sous la fleur, et d'ailleurs nous devons supporter avec résignation les petites contrariétés de la vie.

Cependant du port de Palma sortait un bateau à vapeur dont les roues puissantes fendaient les flots avec une grande vélocité ; la fumée noire et épaisse qui s'échappait du tuyau de la cheminée en sillonnant les airs d'une longue trace diaphane annonçait que sa chaudière était fortement chauffée, et ses voiles, gonflées par un vent favorable, ajoutaient encore à la rapidité de sa marche. La gondole qui portait les trois militaires n'était qu'une coquille de noix auprès de ce bâtiment. Par une imprudence inconcevable, ceux qui la conduisaient continuaient à voguer dans la direction opposée à celle du bateau à vapeur, de sorte qu'en quelques minutes seulement, et avant que les deux matelots espagnols eussent songé à détourner leur barque, elle se trouva presque en face du bateau. Un cri se fit entendre, la gondole avait disparu et le navire continuait sa marche rapide, sans plus de commotion que n'en éprouve un cheval fougueux en écrasant le vermisseau que le hasard a fait rencontrer sous ses pieds.

— Ils sont perdus ? s'écria-t-on avec angoisse sur le pont de L'Herminie.

Le prêtre garda le silence, mais, se débarrassant à la hâte de la longue soutane noire qui eût pu gêner ses mouvements, il se précipita dans la mer. Quelques secondes plus tard, un autre bruit de corps tombant à l'eau se fit entendre, c'était le fourrier Roger qui suivait l'exemple de l'ecclésiastique.

Une vive agitation se manifestait à bord de la frégate, surtout parmi les soldats de la compagnie de grenadiers ; une seule tête avait reparu après le passage du formidable bateau, et tous les militaires suivaient d'un œil

inquiet les mouvements des deux nageurs qui, fendant les flots d'un bras vigoureux, avançaient avec rapidité vers le lieu du désastre, tandis que les marins de L'Herminie se hâtaient de mettre en mer la seule chaloupe qui leur restât ; mais avant qu'elle fût à flot et garnie de rameurs, l'ecclésiastique avait atteint le but. On le vit alors plonger intrépidement et disparaître en entier ; ce fut l'affaire de quelques minutes, puis il revint à la surface, sans doute pour reprendre haleine, et, avançant de quelques brasses, il disparut de nouveau. Pendant ce temps, le sergent-fourrier, resté d'abord fort en arrière, avait eu le temps de rejoindre et de plonger à son tour. Les ondes se refermèrent sur eux ; l'écume légère formée par le mouvement de leur corps s'évanouit aussitôt, et l'on ne vit plus que la barque chavirée qui, revenue à la surface, flottait au hasard. Ce fut un moment d'indicible angoisse ; tous les regards étaient fixes, toutes les respirations suspendues, mais cette anxiété ne fut pas longue ; bientôt une tête d'homme surmonta la vague, et l'on vit le prêtre nageant du bras droit vers la plage, tandis que de la main gauche il tenait une chevelure noire et épaisse. Un instant après, Roger se montra à fleur d'eau ; lui aussi venait de sauver son homme. La chaloupe qui s'approchait reçut heureusement le capitaine Verder meurtri et ensanglanté, et le fourrier haletant, épuisé de fatigue, mais transporté du bonheur que l'on éprouve à faire une bonne action.

Deux personnes encore restaient submergées : Eugène, ce fils unique d'une pauvre veuve, et l'un des rameurs de la gondole ; l'autre avait pu nager et venait d'être recueilli. Les matelots de L'Herminie ne perdirent pas une minute ; l'un d'eux se jeta à l'eau, mais avant que ses recherches eussent amené aucun résultat, l'intrépide abbé de Granville, après avoir déposé sur le rivage le lieutenant Bursac, recommença sa course périlleuse. Cependant, malgré toute l'énergie de son bon vouloir, ses forces épuisées ne lui permettaient plus d'avancer que lentement, et de chaque seconde pouvait dépendre la vie d'un homme ; bientôt même le généreux abbé se sentit défaillir. Alors, élevant son cœur à Dieu par une prière brûlante, il le supplia de lui venir en aide, puis on le vit de nouveau disparaître sous les ondes. Quelques minutes plus tard, l'intrépide plongeur amenait sur la grève le corps inanimé du pauvre sous-lieutenant et tombait évanoui près de lui.

VII

Le Noyé

Lorsque l'abbé de Granville reprit connaissance, il se trouva couché sur un lit dans un appartement qui lui était tout à fait inconnu ; une vieille femme lui faisait respirer des sels tandis qu'un jeune homme, debout devant une cheminée où pétillait la flamme, tenait les yeux attachés sur lui avec une expression non équivoque d'inquiétude et d'intérêt. Il resta quelques minutes silencieux et étonné, puis, l'intelligence revenant par degrés, il se rappela tout ce qui s'était passé et reconnut Roger, qui s'avança vers lui en le félicitant.

— Que sont devenus vos camarades ? demanda le prêtre.

— Le capitaine et le lieutenant sont tout à fait hors de danger, répondit aussitôt le fourrier ; mais M. de Saint-Fabien a été moins heureux, ajouta-t-il tristement.

— Craint-on pour ses jours ? demanda l'abbé de Granville avec vivacité.

— Il est mort, répondit le fourrier.

— Mort ! c'est impossible ! s'écria le prêtre en se jetant en bas du lit ; mort à dix-neuf ans et sans confession ! oh ! ce serait affreux !

— Il n'est pourtant que trop vrai, reprit Roger ; il a été retiré de l'eau le dernier, et tous les soins qu'on lui a prodigués ont été inutiles.

— Je veux le voir, reprit l'abbé après un moment de réflexion. Mon ami, conduisez-moi vers lui.

— Vous êtes encore tout mouillé et bien faible vous-même, objecta le fourrier.

— Qu'importe ! répondit l'aumônier de ce ton bref qui dénotait quelquefois chez lui l'habitude du commandement, marchons !

La vieille femme, qui jusque alors avait gardé le silence, ouvrit une petite porte et lui fit signe de la suivre.

Ils descendirent tous trois un escalier dérobé, traversèrent une cour et plusieurs corridors, et arrivèrent enfin dans une chambre basse et obscure, où l'on avait déposé à la hâte le corps inanimé du pauvre sous-lieutenant.

Ses yeux étaient éteints et demi fermés, son pouls ne battait plus ; ses cheveux blonds, souillés par les eaux, avaient perdu leur éclat, et une pâleur bleuâtre répandue sur son visage semblait annoncer que l'âme avait cessé d'animer ce jeune corps.

— Vous voyez, Signor, dit l'Espagnole.

— Qu'a-t-on essayé pour le rappeler à la vie ? demanda brièvement l'ecclésiastique.

— Rien, Signor, car il était bien mort quand on l'a apporté dans cette auberge, qui est la meilleure de l'endroit, et le docteur Raphaëlo a jugé que ses soins étaient inutiles.

— Apportez un coussin et une couverture de laine, dit l'abbé de Granville. Et aussitôt il commença à débarrasser le corps des vêtements humides, le coucha sur le côté droit, la tête plus haute que les pieds, et, l'enveloppant soigneusement dans la couverture, il désobstrua d'abord les narines et la bouche de la vase et de l'écume qui y étaient amoncelées ; puis, prenant à pleines mains la paroi antérieure de l'abdomen, il la laissa retomber tout en pressant les côtés de la poitrine et en soufflant fortement dans la bouche de manière à ramener de force la respiration ; mais en vain s'épuisa-t-il en efforts, le naufragé ne donna aucun signe de vie.

Une larme de compassion et de regret s'échappa des yeux de l'ecclésiastique.

— Il est trop tard sans doute ! s'écria-t-il douloureusement ; n'importe, essayons encore.

Il se mit alors à frictionner le tronc et les membres ; Roger l'aidait de tout son pouvoir, mais rien ne bougea.

Le prêtre demanda un peu de tabac en poudre à la vieille femme, et au moyen d'un tuyau de pipe l'insuffla dans le nez pour exciter l'éternuement ; puis avec les barbes d'une plume, il chatouilla les narines du noyé, mais tout cela n'eut aucun succès. Le fourrier, découragé, s'assit tristement auprès du cadavre, et la vieille matrone, levant les épaules, marmotta entre ses dents des paroles inintelligibles ; l'abbé seul semblait conserver quelque espoir, il gardait un morne silence, mais dans ses yeux, qui de temps en temps se levaient vers le ciel avec une ardente expression de désir et de charité, on eût pu lire la prière fervente qui s'échappait de son cœur, tandis que de tout son pouvoir il continuait les secours jusque alors si inutilement prodigués.

Plusieurs heures s'écoulèrent de la sorte sans amener aucun indice favorable.

— Appelons de nouveau le médecin, dit l'aumônier.

Roger courut chercher le docteur ; mais le signor Raphaëlo, le plus savant praticien de l'endroit, refusa de venir visiter un cadavre dont il avait déjà constaté le décès.

— La volonté de Dieu soit faite ! dit l'abbé de Granville avec un soupir, lorsqu'on lui porta cette réponse.

Et perdant enfin tout espoir, il s'agenouilla près du corps du jeune homme, et commença à réciter l'office des morts.....

Il pria avec ferveur pour le repos de l'âme de celui qu'il n'avait pu arracher au trépas, lorsqu'une espèce de mouvement, si léger que l'amour maternel ou la charité chrétienne pouvait seul l'apercevoir, le fit soudain tressaillir. Il saisit aussitôt la main du naufragé, il lui sembla qu'une chaleur moite venait de remplacer le froid cadavérique de cette main. Alors une vive rougeur colora son front, son cœur battit avec force, ses grands yeux noirs étincelèrent, et sentant le pouls du malade battre sous son doigt, il s'écria :

— Il vit !

VIII

Alger la blanche.

Après dix jours d'ennui dans la baie de Palma, la flotte reçut l'ordre d'appareiller. Ce fut une joie universelle parmi tous ceux qui faisaient partie de l'escadre, des acclamations bruyantes accueillirent le signal du départ, et la musique des régiments fit nouveau retentir les airs de ses fanfares d'allégresse.

L'abbé de Granville avait repris sa cabine à bord de L'Herminie, mais sa position y était bien changée ; tous les officiers de l'équipage, ayant conçu une haute estime pour son caractère énergique et dévoué, le comblaient de prévenances, et le lieutenant Bursac, qui lui devait la vie, avait cessé toute hostilité. Mais lui, simple et modeste comme auparavant, vivait éloigné de la société bruyante des officiers, autant qu'il pouvait le faire sans blesser les convenances, employant son temps à contempler les merveilles de la nature, à instruire les militaires, et surtout le fourrier Roger, qui s'était attaché à lui par un sentiment mêlé d'admiration et de reconnaissance, et dont l'imagination ardente, le caractère franc et loyal sympathisaient fortement avec celui de l'ecclésiastique.

Pauvre enfant abandonné de ses parents dès sa plus tendre jeunesse, Roger avait à peine connu son père et sa mère, morts en pays étranger lorsqu'il était encore tout petit. Une de ses tantes avait pourvu aux frais de son éducation jusqu'à l'époque de son engagement au 28^e. Doué d'un caractère aimable, d'une valeur incontestable, d'une intelligence naturelle, Roger avait mérité l'estime de ses camarades et la bienveillance de ses chefs, et l'abbé de Granville trouvait un grand plaisir à développer les heureuses facultés de ce jeune homme. Quant à Eugène de Saint-Fabien, il éprouvait pour l'aumônier une affection étrange et presque romanesque, qui semblait se rattacher à un souvenir ou à une ressemblance vague, plus encore qu'à tout autre sentiment.

Après quelques jours d'une traversée pleine d'émotion, car les marins s'étaient cru plusieurs fois sur le point d'atteindre le but dont les éloignaient les vents contraires, les longues-vues signalèrent de nouveau les côtes

d'Afrique, et Alger la blanche apparut aux regards curieux des Français. Ce jour était celui de la Fête-Dieu ; l'abbé de Granville, agenouillé dans sa cabine, récitait dévotement les prières consacrées par l'Eglise, lorsque les cris de joie de l'équipage l'arrachèrent tout à coup à son pieux recueillement, et presque aussitôt le fourrier vint l'engager à monter sur le pont pour jouir de la beauté du spectacle qui excitait de si vifs transports. L'aumônier se rendit aux désirs de son jeune ami, et vint saluer cette ville, assise sur le flanc d'une colline escarpée, qui avec ses blanches maisons, étroitement serrées les unes contre les autres, couronnées de plates-formes et percées de petites ouvertures, apparaît au voyageur surpris comme une brillante décoration de théâtre. A mesure que les bâtiments approchèrent, on put aisément reconnaître les préparatifs de défense des Algériens ; la Casbah, qui domine la ville, était entièrement garnie de canons ; des batteries, protégées par des forts, se montraient sur toute la côte, et le môle de la marine paraissait hérissé de pièces d'artillerie. Cet appareil formidable ne servit qu'à enflammer l'ardeur de nos guerriers ; ils eussent voulu attaquer à l'instant même ; mais tel n'était point le dessein du commandant en chef, et la flotte, défilant à quelque distance d'Alger, se dirigea vers le cap Caxine et arriva bientôt à Sidi-Ferruch, qui était le lieu désigné pour le débarquement.

Le silence le plus profond régnait dans la presqu'île, et rien ne trahissait l'intention de défendre ce point important, quoique un petit nombre de soldats et quelques canons cachés par les sinuosités du terrain ou établis dans la tour du marabout ⁶ qui domine le plateau de Sidi-Ferruch, eussent suffi pour mettre obstacle au débarquement des troupes françaises.

IX

L'Alerte.

Le disque du soleil se plongeait dans la mer, déjà les premières étoiles scintillaient sur le ciel d'azur, et les feux des bivacs illuminaient le pays dans une immense étendue. Le bruit des tambours battant le rappel, se mêlait aux cris des soldats ; la plage, si longtemps silencieuse, s'était vivement animée.

Sur le col de la presqu'île, groupés en cercle autour d'un vaste foyer, plusieurs soldats du 28^e devisaient bruyamment entre eux des événements du jour, dont ils ne se rendaient néanmoins qu'un compte bien imparfait.

— Ma foi, disait Dupré, a beau mentir qui vient de loin ; à en croire Gerbois, qui raconte deux fois par semaine sa campagne de Russie, où il battait la charge en qualité de tambour, il faudrait avoir un corps de fer et un cœur de lion pour soutenir les fatigues et les périls de la guerre ; mais je commence à voir par expérience que ce n'est pas une chose si terrible qu'on se l'imagine chez nous.

— Pour ceux qui n'ont pas eu le mal de mer et qui étaient habitués à manger du pain noir et à coucher sur la dure, répondit Cornouillard d'un air maussade ; mais moi, qui me nourrissais de bonne volaille, de bon gibier, qui dormais toujours dans un bon lit !... Ah ! lorsque ma grand'mère saura tout ce que j'ai souffert ?...

— Bah ! ce ne sont encore là que les roses du métier, dit le sergent Roc ; que sera-ce lorsque vous n'aurez pour tout régal que des galettes de paille hachée, et que les balles tomberont sur vous dru comme grêle pendant l'orage ? Je connais cela, moi !

— Quand les balles pleuvront sur nous, nous ne resterons pas oisifs, je pense, répondit Roger ; l'ennemi apprendra ce que nous savons faire. Vous pouvez m'en croire, sergent, je voudrais y être tout à l'heure.

— Patience, patience, cela ne tardera guère, mon gaillard ; déjà ce matin nous avons fait un petit bout de connaissance avec MM. les Bédouins.

— Vous êtes bien heureux, vous autres, dit un jeune cousin de Dupré, qui, faisant partie de la troisième division, n'avait pris qu'une faible part

aux événements du jour ; pour moi, je n'ai rien vu de ce qui s'est passé ; du reste, s'il faut en croire ce qu'on raconte, nous avons affaire à de vigoureux lapins.

— Oui, à des hommes qui vous coupent la tête aussi proprement que nous tordrions le cou à un poulet, ajouta Cornouillard.

— Sottises que tout cela ! répondit Dupré d'un ton présomptueux ; si nos chefs savent leur métier, les Arabes fuiront devant nous comme un troupeau de moutons : voyez plutôt ce qui est arrivé ce matin.

— Mais, de par tous les diables ! qu'est-il donc arrivé ? demanda son cousin ; j'ai entendu des coups de fusil et voilà tout ! Avouez qu'il n'y a pas de plaisir à faire campagne les bras croisés ?

— Eh bien ! nous avons débarqué, nous nous sommes battus ; ma foi, je serais bien en peine de t'expliquer tout cela.

— Je vais vous le dire, moi, interrompit Roger le Hardi, d'autant mieux que j'étais avec notre aumônier lorsqu'un officier d'état-major lui a raconté tous les détails de l'affaire.

— Parle, parle, mon garçon, dit le sergent en avalant quelques gorgées d'un vin soi-disant de la Malgue qu'il portait dans son bidon ; j'y étais aussi, mais n'importe ! je suis comme Dupré, je n'ai pas de facilité pour expliquer les choses.

— Vous savez tous, reprit le sergent-fourrier, que cette nuit, dès que le signal a été donné, nous nous sommes embarqués dans les chalands, sans prononcer un seul mot, parce que nos officiers nous avaient recommandé le silence, et qu'il n'y a pas à plaisanter avec le capitaine Verder. A trois heures et demie les brigades d'avant-garde, commandées par les généraux Achard et Poret de Morvan, abordaient la côte ; impatients de gagner le rivage, nous nous jetons à la mer aussitôt qu'il est possible de le faire sans mouiller nos gibernes. La plage est en un instant couverte de soldats français, et dès le point du jour deux braves marins, escaladant le sommet de la Torre-Chica ⁷, arboraient le drapeau blanc que vous y voyez flotter.

Aussitôt à terre, la première division, ayant en avant son artillerie de campagne, forme ses colonnes et se met en marche ; alors l'ennemi posté en dehors de la presqu'île, dans une position défendue par trois batteries échelonnées, commence le feu. Mais deux bateaux à vapeur, le Nageur et le Sphinx, placés dans la baie de l'Ouest, prennent ces batteries en écharpe ; trois autres bricks, mouillés dans la baie Orientale, tirent en même temps, et ce feu croisé jette l'épouvante parmi les Bédouins. Le général en chef se

porte en avant pour reconnaître la force et les mouvements des Algériens. Il donne l'ordre de tourner l'ennemi et de l'attaquer par la redoute de l'Ouest, qui paraissait la plus faible. Nous nous élançons avec impétuosité ; en vain une troupe de Bédouins armés de longs fusils et montés sur de bons chevaux inquiète notre marche en tirant sur nous à travers les broussailles, l'ardeur française triomphe de cet obstacle. Chaque brigade de la deuxième division vient, à mesure qu'elle débarque, se placer successivement en arrière de la précédente ; les redoutes sont attaquées et enlevées en un instant, les Arabes fuient en désordre, et nous restons maîtres de la position.

— De sorte que tout était fini quand nous sommes arrivés à terre ? dit le cousin de Dupré.

— Comme vous le dites, mon garçon, répondit le vieux sergent.

— Eh bien ! avouez que c'est vexant tout de même, n'avoir pas la chance de tirer un seul petit coup de fusil !

— Cela viendra, vous dis-je, répéta le bon Roc, ne faut-il pas que tout le monde vive !

— C'est-à-dire que chacun s'expose à être tué à son tour, reprit Cornouillard ; enfin, combien avons-nous perdu d'hommes ?

— A peu près une centaine, répondit Roger.

— Merci de votre complaisance, sergent, dit Dupré ; mais pourriez-vous nous expliquer quelles sont les lumières que j'aperçois là-haut ?

— Les feux du quartier de l'état-major, établi depuis quelques heures dans les bâtiments du grand marabout d'Esseïd-Elpoudj, répondit Roger ; on dit que ce tombeau est en grande vénération parmi les musulmans, et l'officier d'état-major a vu dans une grande salle, où l'on ne pénètre qu'à travers beaucoup d'autres, la châsse qui renferme les restes du santón qui y repose. Elle est très-bien travaillée et ornée d'une infinité d'amulettes d'argent et de corail. Le général en chef a donné l'ordre exprès de respecter toutes ces choses.

Comme ils conversaient de la sorte, le tambour battit la retraite, et le cousin de Dupré se hâta de rejoindre son régiment. Les militaires répondirent à l'appel ; puis, arrangeant leur sac sous leur tête en guise d'oreiller, ils ne tardèrent point à s'endormir d'un sommeil réparateur, que leur rendaient bien nécessaire les fatigues de ce jour. Roger le Hardi, resté seul éveillé, s'agenouilla dévotement sous la grande voûte des cieux, fit une courte et fervente prière, comme l'aumônier le lui avait appris ; puis, se relevant, il choisit sa place, et il se disposait à s'étendre à son tour sur la

terre nue, lorsqu'il aperçut à quelques pas de lui l'abbé de Granville qui se tenait debout, appuyé contre un quartier de roc, les yeux fixés sur lui avec un sentiment de douce émotion ; il lui fit de la main un geste amical, et, lui souhaitant une bonne nuit, il se coucha près du sergent Roc.

A peine le jeune fourrier commençait-il à s'endormir, qu'un cri aigu, assez semblable aux vagissements d'un enfant en bas âge, se fit entendre à quelques pas ; il s'assit sur son séant, écoutant et regardant avec une grande attention ; le même bruit ne tarda pas à se renouveler plus fort, plus distinct, mais non pas plus effrayant sans doute, car, quoiqu'il eût entendu remuer dans les broussailles, le jeune homme se recouchait paisiblement, lorsque le lieutenant Bursac, réveillé en sursaut, sortit de sa tente en criant :

— Aux armes ! aux armes ! voici l'ennemi.

Tous les militaires qui l'entouraient se levèrent et saisirent leurs fusils, se disposant à faire feu, car ils se croyaient attaqués par les Bédouins.

— Prenez garde à ce que vous allez faire ! s'écria Roger ; le bruit que vous avez entendu est le cri du chacal.

— Pas un mot de plus, poltron que vous êtes ! répliqua le lieutenant dans un accès de vivacité.

Le visage du jeune homme devint pâle de colère, et quelques larmes d'indignation jaillirent de ses yeux.

— C'est en effet le cri du chacal, dit une voix sonore qui semblait partir de derrière un rocher voisin.

Tous les assistants tournèrent la tête et reconnurent l'aumônier, qui n'avait pas changé de place.

— Recouchez-vous et dormez jusqu'à nouvel ordre, cria le capitaine en s'élançant hors de sa tente, ceci n'est qu'une fausse alerte.

— Dont nous nous serions bien passés, grommela Cornouillard en reprenant aussitôt la position horizontale.

Tous ses camarades se disposèrent à l'imiter.

— Un instant, mes amis, dit le fourrier d'un ton décidé ; puis, s'adressant à Bursac ; Lieutenant, vous venez de m'insulter en public, je vous conjure de rétracter des paroles auxquelles j'espère pouvoir donner bientôt un éclatant démenti.

— Insolent blanc-bec ! répondit Bursac irrité, j'attendrai, pour te faire des excuses, que tu aies gagné les épaulettes sur le champ de bataille, ce qui arrivera quand les poules auront des dents.

— Vous n’attendrez pas une minute ! cria l’abbé de Granville d’une voix vibrante en s’élançant d’un bond vers le lieu de la scène.

Tous les regards se fixèrent sur lui ; ce n’était plus le même homme, sa taille majestueuse paraissait plus élevée encore, son visage enflammé rayonnait dans les ténèbres, ses yeux noirs lançaient des éclairs ; Bursac, tout intrépide qu’il était du reste, ne put soutenir longtemps ce regard impérieux.

— Que désirez-vous donc, l’abbé ? répondit-il en détournant la tête et avec un sourire forcé.

— Que vous donniez contentement à ce jeune homme, que je tiens pour un brave militaire, répondit-il d’un ton plus humble.

— Je n’ai pas voulu l’insulter, balbutia le lieutenant. Que diable ! ne peut-on pas rire une minute, et faut-il être susceptible à ce point ! Sergent Roger, si ma plaisanterie vous a offensé, je la rétracte de bon cœur.

— Cela suffit, répondit fièrement le jeune homme.

Et se retournant vers l’ecclésiastique :

Merci, Monsieur l’abbé, lui dit-il à demi-voix.

Mais avant que Roger ni aucun de ceux qui étaient présents pussent s’apercevoir de son départ, l’aumônier avait disparu à la faveur des ténèbres.

Bursac se retira dans sa tente, sentant renaître dans son âme toute son antipathie pour celui dont l’ascendant irrésistible venait de le subjuguier aux yeux de tous, antipathie qui s’accroissait encore du service même qu’il en avait reçu, car la reconnaissance est un lourd fardeau pour les mauvais naturels.

Tous les militaires se recouchèrent silencieusement ; le sergent Roc serra la main de Roger et reprit sa place près de Cornouillard, qui ronflait déjà de toutes ses forces, et le fourrier ne tarda pas à s’endormir comme ses camarades. Seul, l’abbé de Granville ne chercha point le repos, mais agenouillé et se frappant la poitrine, comme si le remords eût agité son cœur :

— O nature rebelle ! orgueil humain ! passions indomptables ! jusques à quand exercerez-vous sur moi votre empire ? s’écria-t-il. O mon Dieu ! l’homme que vous avez appelé à exercer les fonctions de votre sacerdoce devrait-il être autre chose qu’un ministre de paix et d’indulgence ? Les colères insensées et les sentiments d’un vain point d’honneur, trop longtemps son idole, devraient-ils encore dominer son esprit ?

Et, le front dans la poussière, il pria longtemps avec des soupirs et des larmes.

Lorsque l'aumônier se releva, la lune, parvenue au plus haut point de l'horizon, éclairait tout le pays dans une immense étendue ; le silence profond qui succédait au tumulte de ce jour n'était troublé que par le bruit monotone des vagues expirant sur le sable. Ce calme de la nature, ces soldats chrétiens si paisiblement endormis sur la plage africaine, lui causèrent une sorte d'admiration qui vint remuer dans son esprit de poétiques souvenirs ; les ombres des Scipion, des Charles-Quint, des Duquesne, qui tous avaient conquis sur cette rive une gloire durable, passaient et repassaient dans son imagination ; la grande figure de saint Louis, avec sa triple couronne de roi, de conquérant et de martyr, s'y montrait dans sa splendeur ; et toute cette partie de la vie de l'illustre saint, dans laquelle il déploya un courage si héroïque et une résignation si sublime, se retraçait en détail dans sa mémoire.

Ainsi s'écoula pour l'abbé de Granville la première nuit passée sur cette terre d'Afrique si féconde en souvenirs.

X

Le Volontaire.

Vers le point du jour, quand le tambour matinal battit la diane, on aperçut les tentes des Bédouins qui se dessinaient sur le plateau de Staouéli, à six kilomètres environ de la presqu'île de Sidi-Ferruch. Dans l'espace intermédiaire, des groupes de cavaliers armés de longs fusils galopèrent irrégulièrement sur des chevaux vifs et nerveux. L'abbé de Granville fit remarquer ces dispositions au sergent Roger, qui tressaillit de joie dans l'espérance du combat ; mais il n'y eut ce jour-là que quelques escarmouches de tirailleurs et des fusillades d'avant-postes, et le temps fut employé à avancer les retranchements de la presqu'île et à régulariser l'assiette du camp. Les deux premières divisions furent placées sur les terrains accidentés qui vont en s'abaissant jusqu'aux dunes de Sidi-Ferruch, la troisième occupa un ancien cimetière appelé Fontaine des tombeaux. Deux routes tracées par le génie établirent des communications faciles ; on dressa les tentes, on construisit des fours, on établit les ambulances ; des magasins et des restaurants s'élevèrent rapidement par l'industrie des petits marchands qui suivaient l'armée ; le soldat reçut du pain frais et put même se procurer du superflu.

L'abbé de Granville parcourait le camp dans tous les sens, examinant avec intérêt les travaux de défense, comme un homme versé dans le métier de la guerre ; quelquefois il communiquait aux officiers des réflexions pleines de sens et de justesse, mais le plus souvent, mêlé aux soldats et aux sous-officiers du 28^e, il conversait familièrement avec eux, semant ses récits d'anecdotes curieuses, dont la morale indirecte manquait rarement d'atteindre son but.

Comme il se promenait, accompagné de Roger le Hardi, aux avant-postes du côté opposé au rivage, déroulant à l'esprit du jeune homme attentif les pages du passé, la domination des rois numides, la conquête des Romains, l'invasion des Vandales, celle des Arabes, il s'arrêta tout à coup au milieu de son récit, mettant un doigt sur sa bouche pour faire signe à son compagnon d'imiter son silence.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le fourrier à voix basse.

Le prêtre ne répondit point, mais, collant son oreille contre terre, il parut écouter avec une extrême attention.

— Il y a quelqu'un de caché dans les broussailles, dit-il en se relevant, et, cette fois, ce n'est pas un chacal.

— Je n'entends rien, dit Roger.

— Vous verrez mieux peut-être, répondit l'aumônier, en désignant du bout du doigt une masse blanchâtre qui se mouvait à pas de loup au milieu des hautes herbes et des buissons desséchés.

Dans ce moment, l'objet désigné se releva avec précaution, jeta sur le camp un coup d'œil rapide, et s'abattit de nouveau, un peu plus près des deux interlocuteurs.

— C'est une embuscade ! s'écria Roger, qui apercevait alors distinctement.

— Halte-là ! mon jeune ami, dit l'aumônier en arrêtant le bras du sergent ; un homme seul une fois découvert n'est pas dangereux, et peut-être fournirait-il de précieux renseignements.

Sans hésiter davantage, il marcha droit vers l'Arabe pendant que le fourrier, son fusil à la main, continuait à observer tous les mouvements du Bédouin.

Celui-ci, voyant venir un homme sans armes, se laissa accoster et le suivit sans résistance.

C'était un vieillard d'une soixantaine d'années, drapé dans un burnous d'un blanc douteux, la tête ceinte de plusieurs tours de corde de chameau, les pieds et les jambes entièrement nus. Il était épuisé de faim et de fatigue, et tremblait de peur. L'abbé de Granville le rassura du geste et de la voix et le conduisit au quartier général, où les officiers l'entourèrent aussitôt. Il s'assit à terre d'un air impassible, les jambes croisées, fumant sa pipe et prenant sans appréhension les rafraîchissements qu'on s'empressa de lui offrir. On l'interrogea alors sur le but de son voyage, mais il ne répondit que par des exclamations ou des phrases insignifiantes aux différentes questions que lui adressaient les interprètes. Déjà le cercle des curieux commençait à s'éclaircir, lorsqu'on vit sortir de l'intérieur du marabout un homme de taille gigantesque, aux traits prononcés, à l'air froid et dédaigneux. Cet étranger ne portait point d'uniforme, mais il était vêtu d'un large pantalon à la mameluk, d'une tunique de drap bleu boutonnée sur la poitrine ; il portait autour du cou une écharpe de couleurs vives, sur la tête une casquette assez

semblable à celles des officiers de marine, et autour des reins une large ceinture qui soutenait un yatagan et une paire de pistolets richement ciselés. Il jeta sur les interprètes un regard de pitié, et, s'avançant vers le vieillard, il le salua en portant la main sur son cœur, puis il s'accroupit comme lui, chargea sa pipe, et lui adressa la parole avec une aisance qui prouvait que les usages et le langage du Bédouin lui étaient très-familiers. Bientôt une conversation animée s'établit entre ces deux hommes. L'inconnu montrait au vieillard la foule des soldats qui les entouraient, nos faisceaux d'armes, nos canons, et il lui demandait s'il ne croyait point qu'avec toutes ces ressources il nous serait facile de vaincre les Turcs. Pour toute réponse, l'Arabe, ramassant quelques menues branches qui se trouvaient à sa portée, les brisa l'une après l'autre, et les jetant loin de lui, il s'écria :

— Si Allah ! si Allah !

Il voulait dire : Si Dieu le veut, il en sera comme de ce bois.

Cependant l'étranger gagna peu à peu la confiance du Bédouin ; celui-ci devint plus communicatif, et, s'ouvrant enfin entièrement, il déclara que chef d'une tribu arabe, il avait voulu voir par lui-même, malgré les fatigues et les périls de l'entreprise, ces Roumis ⁸ audacieux qui envahissaient sa patrie, et savoir quels étaient leurs desseins envers les tribus arabes tyrannisées par les Turcs.

Dès que l'inconnu eut expliqué aux officiers qui l'entouraient les discours du vieillard, on s'empessa de rassurer celui-ci, en lui exposant les intentions bienveillantes du gouvernement français envers les Arabes opprimés.

L'aumônier et le fourrier Roger étaient demeurés spectateurs de cette scène intéressante. L'abbé de Granville surtout semblait ne pouvoir détacher ses regards du singulier personnage qui venait d'apprivoiser le farouche Bédouin.

— Savez-vous quel est cet homme qui porte un costume si étrange et qui semble parler l'arabe comme s'il n'eût jamais fait autre chose ? demanda Roger le Hardi.

— Que sais-je ! un interprète, sans doute, répondit l'abbé en tressaillant comme si cette simple question lui eût causé une sensation douloureuse.

Dans ce moment, l'homme à l'écharpe se retourna soudain, ses yeux se fixèrent sur l'ecclésiastique avec une expression singulière de surprise, de doute et d'effroi, mais alors un officier général, s'approchant de cet

étranger, lui dit quelques mots à voix basse, et tous deux conduisirent le vieux Bédouin dans les appartements intérieurs.

L'abbé de Granville retourna dans sa tente, rêveur et préoccupé. Le lendemain seulement, il apprit à Roger le Hardi, curieux de savoir la fin de l'aventure, que l'Arabe, satisfait du résultat de sa démarche, avait demandé à retourner parmi les siens pour leur répéter tout ce qu'il avait vu et entendu dans le camp des Roumis. En prenant congé de ceux qui l'accompagnaient, il avait exprimé le désir d'emporter en souvenir quelque chose qui eût appartenu aux Français. On lui montra plusieurs pièces d'or, il en prit une qu'il porta sur son front et sur son cœur, et la serra ensuite précieusement ; puis, s'éloignant à grands pas, il regagna ses montagnes, heureux, sans doute, de se retrouver en liberté.

XI

Première Victoire.

Peu de temps après, trois Arabes, venant de la part du vieux Bédouin, se présentèrent aux avant-postes et apprirent au général en chef que les Turcs se préparaient à attaquer le lendemain. Un nègre déguisé en femme confirma bientôt cet avis, et répondant sincèrement aux questions qui lui furent adressées, il donna des détails précieux sur les forces et les dispositions de l'armée musulmane, campée en avant de la presque île, sur le plateau de Staouéli. Les beys de Constantine et de Tittéri, le calife de la province d'Oran, et Ben-Zamoun, chef de plusieurs tribus kabyles, y étaient en personne à la tête de leurs contingents ; leurs troupes réunies montaient à trente mille hommes, et l'aga, gendre de Hussein, conduisant trois mille janissaires, avait pris le commandement.

— Enfin nous allons combattre, disait Eugène qui recueillait avec avidité les bruits divers répandus dans le camp.

— C'est probable, répondit l'aumônier avec un sourire triste.

— Est-ce que vous en seriez effrayé, l'abbé ? dit Bursac en clignant de l'œil ; rassurez-vous, mon cher, les balles ne sont guère à craindre à l'ambulance, où vous resterez sans doute.

L'abbé de Granville fixa un instant sur l'officier son regard d'aigle, puis il baissa la tête sans répondre.

— Monsieur l'abbé ne craint pas plus le feu que l'eau, lieutenant, dit Eugène avec vivacité.

— Je ne suis qu'un pauvre prêtre, dit humblement l'aumônier, et ma vie n'étant nécessaire à personne ici-bas, peu m'importe de la perdre demain ou plus tard ; mais quand je pense à la mort de tant d'êtres innocents, aux larmes des épouses et des mères, à la dévastation des villes et des campagnes, à tous les maux que la guerre entraîne nécessairement après elle, je ne puis me réjouir de la voir commencer.

— Tout cela est fort juste, reprit Eugène, mais sans la guerre, cependant, adieu les chances d'avancement, la gloire et la fortune militaire, les grands dévouements au salut public, les actions d'éclat, enfin.

— Que penseriez-vous d'un médecin qui se réjouirait de voir ses compatriotes attaqués d'une maladie épidémique, afin d'avoir l'occasion de se distinguer et de se dévouer pour son pays ?

— Le cas est bien différent, répondit le jeune homme.

— Pas autant que vous le croyez, mon ami, reprit l'aumônier ; aimer et désirer la guerre, n'est-ce pas un peu préférer sa propre satisfaction à l'intérêt général ?... Et cependant, ajouta-t-il après un moment de réflexion, c'est un noble métier que celui des armes, car ce n'est pas seulement son temps et son argent, mais son sang et sa vie que le soldat expose pour le salut de ses concitoyens ; et celui qui remplit exactement tous les devoirs de cet état, doit acquérir de grands mérites devant Dieu.

En achevant ces mots il se retira sous sa tente.

Le lendemain, avant le jour, les Kabyles couronnaient déjà les hauteurs de Staouéli. L'armée musulmane, dont la marche était couverte par un brouillard épais, se divisait en deux corps distincts : les Turcs, les Koulouglis et les Maures, commandés par Ibrahim-Aga ; les Arabes et les Bédouins, sous les ordres du bey de Constantine. A quatre heures du matin l'avant-garde de ce dernier attaquait l'aile droite de l'armée française, tandis que les collines d'alentour se garnissaient de ses soldats, et que l'aga se portait aussi en avant à la tête des janissaires. Bientôt la fusillade s'engage de toutes parts, les Turcs dirigent surtout leurs efforts contre les trois régiments qui composent notre extrême gauche ; en moins d'un quart d'heure la première ligne est ébranlée, les retranchements envahis, et la brigade du général Clouet, rudement maltraitée, obligée d'abandonner ses positions ; en même temps une multitude de cavaliers, débouchant des vallons, attaquent les troupes qui exécutaient leur mouvement rétrograde ; un grand nombre de Français tombent blessés mortellement, beaucoup d'autres s'enfuient en désordre.

— Arrêtez-vous ! face à l'ennemi ! s'écria le colonel Monnier au bataillon du 28^e de ligne, qui formait l'arrière-garde.

— Soldats ! arrêtez-vous ! répéta d'une voix de stentor un homme de taille gigantesque, qui ne combattait qu'en qualité de volontaire.

Les troupes obéirent aussitôt et firent un feu soutenu, malgré l'éclat du soleil levant, qui les empêchait presque de distinguer l'ennemi. Le tiers du bataillon succomba en moins d'un quart d'heure ; les cartouches commençaient à manquer ; les soldats, trop serrés, ne pouvaient se servir de

leurs baïonnettes ; plusieurs compagnies se repliaient sur la deuxième ligne, et un peloton de la milice turque s'avança sur le drapeau pour s'en emparer.

— A moi, mes amis ! cria le volontaire en s'élançant à sa défense et en boisant la baïonnette à défaut de cartouches. Officiers et soldats se pressent autour de leur étendard ; deux jeunes hommes surtout, Eugène de Saint-Fabien et le fourrier Roger, se font remarquer par leur ardeur. Un combat acharné s'engage entre ces braves et la troupe turque, dix fois plus nombreuse. Roger fait des prodiges de valeur ; l'intrépide volontaire étend à ses pieds tous ceux que son arme peut atteindre ; chacun de ses coups est mortel. Roger, calme et ferme, s'empare du drapeau échappé à la main défaillante de l'officier qui le portait, et qu'un coup de feu vient d'étendre roide mort sur la place.

Cependant le colonel Monnier parvient à rallier les fuyards et les ramène au combat ; le général d'Arcine et le colonel Lachau, à la tête du 29^e viennent leur prêter secours ; l'ennemi, vivement refoulé, s'enfuit, et les Français vainqueurs s'élancent à sa poursuite.

Au centre et à l'autre aile nos succès sont encore plus marqués ; l'artillerie balaie la plaine et la jonche de morts ; l'attaque est repoussée sur toute la ligne et l'ennemi se retire en désordre. Alors les Français, entraînés par le feu de l'action, attaquent à leur tour, et après quelques heures d'un combat opiniâtre s'emparent des hauteurs que les Arabes occupaient le matin. Les Algériens essaient de défendre au moins le camp de Staouéli, sur lequel ils s'étaient portés avec précipitation ; mais, pressés sur tous les points par la valeur française, ils cherchent leur salut dans la fuite, abandonnant leurs munitions, leurs chameaux et leurs bagages, et, le soir de ce même jour, les divisions Berthézène et Loverdo s'installaient dans la position qu'on venait de conquérir, où nos troupes s'emparèrent des tentes, du tabac, du café, des eaux de senteur et des autres objets précieux qui s'y trouvaient en abondance.

XII

Le dix-neuf juin.

Les rayons de la lune à demi voilée par des nuages d'or glissaient mollement sur le terrain montueux, prêtant aux rochers mille formes bizarres ; les soldats fatigués se livraient au sommeil ; les lumières étaient éteintes ; le vent du soir n'agitait même plus les pâles rameaux des oliviers, tout était redevenu paisible dans ces lieux retentissant naguère de tant de bruits divers. Quelques flammes rougeâtres s'élevaient encore çà et là, mais leur mourante clarté s'affaiblissait par degrés, comme l'espérance dans le cœur des chefs algériens. Le silence du camp n'était interrompu que par la marche lente et monotone des sentinelles, veillant à la sûreté de leurs frères d'armes.

Tout à coup le trot d'un cheval retentit au milieu de ce profond silence ; celui qui le montait ne portait ni fusil ni épée ; un mouchoir taché de sang enveloppait sa tête endolorie, et sur le devant de sa selle à la hussarde était attaché un petit porte-manteau, à la manière de nos commis-voyageurs. Seul et sans autre défense que son courage et sa confiance en Dieu, il dirigea sa course du camp de Staouéli vers celui de Sidi-Ferruch, où le général de Bourmont avait encore son quartier général, suivant avec une attention scrupuleuse la route conquise la veille et que n'indiquaient que trop facilement les cadavres dont elle était jonchée. Nous avions perdu six cents hommes, et quatre mille Africains avaient mordu la poussière. Ce jour-là, les ennemis, qui mettent ordinairement un grand soin à enlever leurs blessés et leurs morts, attachant ceux-ci par les pieds et les traînant ensuite de toute la vitesse de leurs chevaux loin du champ de bataille, avaient été obligés d'en abandonner un grand nombre à cause de la rapidité de leur fuite, de sorte que c'était un spectacle hideux au cœur et aux sens que ces cadavres défigurés par les broussailles et par les pierres du chemin. Le cheval du cavalier nocturne hennissait d'horreur, et son pied sec et nerveux évitait avec soin de fouler ces restes humains. Toutes les fois qu'à la clarté de la lune l'inconnu apercevait le corps d'un Français, il mettait pied à terre, soulevait le cadavre, le palpa dans tous les sens, épiait un reste de vie.

Que venait faire à pareille heure, au milieu de tant de dangers, cet homme mystérieux ? Voulait-il s'approprier les dépouilles des morts ? mais maintes fois déjà des armes brillantes, des objets de prix se sont rencontrés sous sa main, et il les a dédaignés. Était-ce le corps d'un parent, d'un ami, qu'il cherchait à reconnaître parmi ces victimes des passions humaines ? mais l'angoisse d'une incertitude cruelle ne se manifestait point sur ses traits. A la vérité, il contemplait d'un œil ému cette scène de carnage ; mais le désespoir n'avait point empreint ses ongles de fer sur ce visage noble et résigné ; le vague sentiment de tristesse qu'exprimait sa physionomie ne paraissait prendre sa source que dans la sensibilité de son âme.

En arrivant à l'endroit où le drapeau du 28^e avait été si vaillamment défendu, l'aumônier, car c'était lui, poussa un triste soupir à la vue des cadavres français entassés pêle-mêle sur la terre ensanglantée ; puis, tenant son cheval par la bride, il se mit à parcourir en tous sens le champ de bataille, suivant toutefois une espèce de méthode comme pour ne laisser échapper aucun recoin de cette arène sanglante. De temps en temps il élevait la voix au milieu de ce silence funèbre :

— Mes frères, disait-il, je suis ici pour vous secourir ! Oh ! si j'avais le bonheur de sauver un homme ! si mon ministère pouvait encore être utile à l'un de vous !... Oh ! qui que vous soyez, appelez-moi à votre secours, moi, votre frère !

Mais l'écho seul répondait à sa voix charitable ; la mort planait en souveraine sur cette plage lugubre ; pas un soupir ne soulevait la poitrine de ces jeunes hommes, pas une pensée ne se réveillait dans leur esprit ; une distance immense séparait leur âme de cette terre que le matin encore ils foulaient aux pieds, pleins de vie. Le génie des combats avait soufflé sur eux, et des milliers d'hommes étaient tombés comme des nuages d'insectes abattus par un vent pestilentiel.

— Hélas ! il est trop tard ! répétait douloureusement l'abbé de Granville : que n'ai-je pu arriver plus tôt ! peut-être... Il s'arrêta tout à coup, un faible gémissement venait de frapper son oreille. Il se pencha en tressaillant d'émotion vers l'infortuné dont la voix ne lui était point inconnue. La lune, se dégageant alors de son voile de nuages, éclaira le pâle visage d'un jeune Français agonisant.

— Saint-Fabien ! s'écria l'aumônier, palpitant à la fois d'espoir et de crainte.

Le sous-lieutenant ouvrit les yeux, mais il ne le reconnut pas.

Cependant, sans perdre une minute, l'abbé de Granville avait attaché son cheval au tronc d'un arbre ; un intérêt tout particulier pour ce jeune homme, qu'une fois déjà il avait arraché à la mort, se joignait au sentiment de charité qui seul l'avait d'abord fait agir. Il tira de son porte-manteau une petite pharmacie portative et se mit à examiner le blessé : la lame d'un flissa avait entamé la joue purpurine de l'adolescent, un autre coup avait traversé son bras droit.

— Grâce à Dieu ! ces deux blessures ne sont pas dangereuses, se dit l'abbé de Granville.

Mais, en déboutonnant la tunique, il vit le sang s'échapper en abondance d'une large plaie à la poitrine. Saisi de crainte, il se hâta cependant d'appliquer un premier appareil ; puis, enveloppant Saint-Fabien de son propre manteau, il s'assit auprès de lui, et essaya de le ranimer en lui faisant respirer des sels.

Au bout de quelques minutes le jeune homme reprit connaissance

— Où suis-je ? dit-il d'une voix complètement affaiblie.

— Sur le champ de bataille, dont nous sommes restés les maîtres, répondit l'aumônier ; dès que le jour commencera à poindre, vous serez transporté à l'ambulance ; en attendant, appuyez-vous sur moi.

— Nous sommes donc victorieux ? dit Eugène, ranimé par cette bonne nouvelle.

Puis, épuisé par son émotion, il laissa retomber sa tête sur l'épaule de l'abbé de Granville, qui la posa doucement sur son sein.

— Je souffre, balbutia le blessé après un intervalle de silence ; ma poitrine est en feu... oh ! que n'ai-je un peu d'eau !

L'aumônier tira de sa poche un petit flacon qu'il porta aux lèvres du malade ; celui-ci but avidement, et ce secours parut le ranimer ; il fixa sur son compagnon ses regards languissants, et le reconnaissant alors :

— Encore vous, homme généreux ! s'écria-t-il ; vous toujours, quand il s'agit de me secourir ! quel heureux hasard vous a conduit ici ?

— Mon devoir et mon cœur, répondit l'abbé de Granville ; je cherche des frères à soulager, des enfants de Dieu à réconcilier avec le ciel. Mon fils, donnez-moi la consolation d'accomplir entièrement mon ministère.

— Je vous entends, Monsieur l'abbé, interrompit tristement l'officier ; les douleurs que je ressens m'apprennent aussi qu'il faut mourir ! O ma mère !... ma pauvre mère !

— Dieu seul décide des destinées humaines, répondit le prêtre ; la vie et la mort sont entre ses mains.

— Oh ! mourir ! mourir ! répétait douloureusement le jeune homme.

— Mon frère, Celui qui tira Lazare du tombeau ne peut-il rendre la santé au malade ?

— Non, non, ma mère me l'avait prédit ; ce jour est pour nous un jour néfaste ; dans une heure, dans un instant peut-être j'aurai cessé de vivre.

— Eh bien ! plus les moments sont précieux, plus il faut se hâter d'en profiter.

— Mon Dieu ! que me demandez-vous ? puis-je penser à autre chose qu'à la mort qui s'approche ?

— Lors même qu'elle s'approcherait en effet, que peut-elle avoir de si affreux pour le brave qui l'affronta ce matin avec tant de courage ? La trouviez-vous si horrible, lorsque, volant à sa rencontre, votre cœur français battait au seul espoir de déployer votre valeur ! Eh bien ! regardez, mon enfant, nous sommes sur le même champ de bataille, ces lauriers arrosés de votre sang, les anges du ciel peuvent en tresser votre couronne !

L'abbé de Granville s'arrêta alors pour attendre une réponse, mais Saint-Fabien garda le silence.

— Mon Dieu ! reprit l'aumônier, la vie était donc bien douce pour vous, que vous la regrettez si fort ? vous n'avez donc jamais cueilli que des roses, dans ce sentier hérissé d'épines ? Alors bénissez le Seigneur, jeune homme, la lie doit être restée au fond, vous ne boiriez plus qu'avec dégoût. Mais il est un lieu d'éternelles délices, où l'on est à l'abri des vicissitudes de la fortune, où les souffrances ni la mort ne sauraient pénétrer ; et ce séjour, mon enfant, un mot, un seul mot d'amour et de repentir peut vous l'ouvrir à l'instant même !

L'aumônier déployait en vain toutes les ressources de la charité pour toucher le cœur de celui dont il voulait au moins sauver l'âme immortelle ; l'officier, absorbé par des réflexions douloureuses, paraissait ne prêter aucune attention aux discours de son ami, lui qui l'écoutait jadis avec tant de respect et de plaisir. D'une voix mourante il murmurait par intervalles quelques paroles entrecoupées de soupirs... Ma mère... ma pauvre mère... Hortense... C'est tout ce que put distinguer l'aumônier. Il prit la main du jeune homme, elle était froide et humide ; il lui tâta le pouls, il semblait s'affaiblir ; l'abbé fut saisi de crainte.

— Eugène, mon ami, mon frère, dit-il, je vous en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré, au nom du ciel, au nom de votre mère, pensez à votre salut !

Le jeune homme tressaillit, comme réveillé parla magie de ce nom révééré.

— Ma mère ! avez-vous dit, Monsieur l'abbé, ah ! ma mort est la sienne !

Une larme brûlante roula de ses yeux sur la main du prêtre ; il sembla à celui-ci qu'il la sentait tomber sur son cœur :

— Pauvre enfant ! dit-il d'une voix émue, que ne puis-je donner tout mon sang pour racheter votre vie ! Car, hélas ! je n'ai plus de mère, moi, pour pleurer sur mon sort ; ma perte ne tuerait personne, ajouta-t-il avec une espèce d'amertume.

Puis il reprit aussitôt de sa voix douce et persuasive :

— Mourir en bon chrétien est maintenant la seule consolation que vous puissiez encore donner à votre mère, c'est lui léguer l'espoir de vous retrouver là-haut. Vous prierez Dieu pour elle, et il prendra soin d'adoucir sa douleur. Le chagrin tue rarement.

— Si ce n'est le chagrin, ce sera la misère, répondit l'officier d'une voix sombre.

— Elle est donc bien pauvre ? demanda l'aumônier.

— Le peu qu'elle possédait a été dépensé pour subvenir aux frais de mon éducation ; il ne lui reste plus maintenant que la chaumière qu'elle habite avec ma sœur. Les cent écus que j'économisais sur mes appointements leur auraient suffi à toutes deux jusqu'à ce que je fusse devenu capitaine ; alors j'aurais pu faire davantage, et un jour peut-être... mais tout est fini. Mon Dieu ! faudra-t-il donc que la veuve et la fille du colonel de Saint-Fabien tendent la main aux passants ou meurent de misère ! Qui les nourrira maintenant ?

— Moi ! s'écria le prêtre, saisi de pitié et d'admiration pour cette tendresse filiale.

Saint-Fabien regarda l'abbé de Granville, dont le visage rayonnait de charité, et lui tendit les bras sans pouvoir prononcer une parole. Sa fierté ne rougit point d'accepter un si grand bienfait. Il ne douta pas non plus que l'aumônier ne tînt sa promesse, car il avait lu à découvert dans ce cœur généreux. Ils s'embrassèrent comme de tendres frères qui se retrouvent après une longue absence ; leurs âmes se confondirent dans cette mutuelle étreinte, et nul n'aurait pu dire qui se montrait plus grand dans ce moment

solennel, ou du jeune officier qui, sur le point de perdre la vie, pour lui encore si brillante d'avenir, n'avait songé qu'aux douleurs de sa mère, ou du prêtre vénérable qui venait de prendre à sa charge deux femmes qui lui étaient inconnues.

— Mon enfant, dit l'abbé de Granville, soyez sans inquiétude pour M^{me} votre mère, et donnez-moi son adresse ?

— Elle demeure à Blénod, près de Pont-à-Mousson, répondit Saint-Fabien ; quand j'aurai cessé de vivre, prenez le portefeuille que vous trouverez dans ma poche, il contient le portrait de ma mère et les lettres que j'ai reçues d'elle ; c'est mon seul trésor, je vous le lègue en mourant.

— Je l'accepte, se hâta de dire le prêtre, qui craignait d'épuiser en discours les forces du blessé ; il nous reste à régler maintenant une affaire encore plus importante ; achevez de m'ouvrir votre cœur ; moi, je vous ouvrirai le ciel.

Ah ! vous êtes mon ange tutélaire ! écoutez-moi donc et veuillez aider ma mémoire.

Saint-Fabien se recueillit un instant, puis, se penchant vers l'aumônier, il l'entretint quelque temps à voix basse. Celui-ci prit à son tour la parole ; pendant qu'il parlait, des larmes de repentir et d'amour s'échappaient des yeux du militaire, son front s'inclina sous la main du prêtre, et le pardon divin régénéra son âme.

— Repose-toi maintenant sur mon sein, dit l'aumônier avec tendresse, aime et espère, noble enfant car la miséricorde de Dieu t'environne ; si une longue vie était regardée dans l'ancienne loi comme la récompense de la piété filiale, ta récompense à toi sera plus magnifique, elle durera éternellement.

Et tirant de son sein un crucifix qui ne le quittait jamais, il le présenta au mourant. Celui-ci baisa avec respect l'image révéree, puis il se fit un long silence. Un assoupissement profond, prélude d'un sommeil plus calme, engourdit le blessé, que l'abbé de Granville soutenait dans ses bras, le réchauffant de son haleine, l'enveloppant de son manteau pour le garantir de la rosée, le serrant sur son cœur, comme ferait une tendre mère pour le fruit de son amour. Mais quand les premières clartés de l'aurore commencèrent à dissiper les ténèbres, la respiration du malade devint de plus en plus oppressée ; il serra la main de son ami, prononça le nom de sa mère, colla ses lèvres mourantes sur le crucifix qu'il tenait encore entre les

mains, et pencha sur l'épaule de l'aumônier sa tête languissante, comme un lis brisé sur sa tige.

— Sors de ce monde, âme chrétienne, disait le prêtre, quitte ta prison de chair pour retourner vers ton Dieu ! Ange égaré quelque temps sur la terre d'exil, ta patrie te réclame ; prends ton essor, âme bienheureuse, remonte vers les cieux ! N'entends-tu point les harpes d'or frémir sous les doigts des chérubins qui volent à ta rencontre ? n'entends-tu pas le chœur des anges entonner l'hymne d'allégresse ?... Frère, n'oublie pas ton ami au séjour de la gloire !...

Mais Saint-Fabien ne donnait plus aucun signe de vie, ses yeux mourants demeuraient tournés vers l'aurore naissante, un doux sourire entr'ouvrit ses lèvres, son âme s'était envolée sans effort vers les cieux.

L'abbé de Granville contempla quelque temps le pâle et beau visage de l'adolescent, qui venait d'expirer dans ses bras.

— Pauvre enfant, dit-il, si jeune et si valeureux ! mourir ainsi sur la terre étrangère, loin de sa mère qu'il aimait tant !... Mais, heureux celui qui abandonne la vie sans en avoir perdu les illusions !

Il déposa un baiser pieux sur le front du jeune homme et il se disposait à s'éloigner, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre. C'était un détachement envoyé par le général en chef pour ensevelir les morts. L'abbé de Granville aida lui-même à creuser la fosse de Saint-Fabien ; puis, quand il eut recouvert de terre le corps de son jeune ami, il coupa deux branches d'olivier dont il fit une croix qu'il planta sur la fosse. Il pria quelque temps devant cette croix et retourna triste et pensif vers le camp.

XIII

Coup d'œil rétrospectif.

Le soir de ce même jour, entièrement consacré à secourir les blessés, l'abbé de Granville se retira enfin dans sa tente, dont les pans relevés laissaient pénétrer jusqu'à lui une brise chargée d'émanations balsamiques. Le camp nouvellement conquis offrait un spectacle étrange et pittoresque. Les tentes des janissaires et celles des chefs arabes s'élevaient çà et là, les unes en pyramides, les autres en forme de dôme ; plusieurs étaient d'étoffes précieuses à dessins variés. Mais cet échantillon de la magnificence orientale n'attirait point alors l'attention de l'abbé de Granville. Il parcourait les lettres enfermées dans le portefeuille qu'Eugène de Saint-Fabien lui avait donné en mourant.

— Oh ! dit-il après avoir achevé cette lecture, je conçois qu'on regrette la vie lorsqu'on est aimé de la sorte. Pauvre Eugène ! que ne suis-je mort à ta place ! Que de larmes j'aurais épargnées à ta malheureuse mère !... Oh ! l'amour d'une mère ! de tous les amours terrestres le plus pur, le plus vif, le plus inépuisable ! source qui ne tarit jamais, que n'ai-je pu étancher à tes eaux vivifiantes cette soif de tendresse qui m'a si longtemps consumé !... Sans doute, continua-t-il après un moment de réflexion, vous ne le permîtes pas, mon Dieu, pour m'attirer tout à vous. Bonté divine trop longtemps méconnue, foyer d'amour dont tous les autres ne sont que des étincelles, chauffez mon âme de vos brûlants rayons, et consumez-moi tout entier !

Et comme il remettait à leur place les lettres qu'il venait de lire, un portrait de femme s'échappa du portefeuille : c'était celui de M^{me} de Saint-Fabien. Il était peint depuis bien longtemps, car elle était représentée jeune et belle. Ses cheveux noirs retombaient en grosses boucles sur ses épaules, un doux sourire entr'ouvrait ses lèvres de corail, et sa jolie tête était gracieusement penchée sur un bel enfant qu'elle allaitait. L'abbé de Granville contempla attentivement ce portrait délicieux, qui réveillait dans son esprit un souvenir vague et confus ; il lui semblait qu'il connaissait cette femme, qu'elle l'avait tenu dans ses bras lorsqu'il était encore tout petit, et qu'un jour elle le serrait sur son cœur en le couvrant de baisers et de

larmes ; mais c'était un rêve de son enfance sans doute, car on lui avait toujours dit que sa mère était morte en lui donnant le jour : une chèvre l'avait nourri de son lait, et jamais les caresses d'une femme n'avaient essuyé ses larmes enfantines.

Il appuya sa tête dans ses mains, entraîné malgré lui par ses souvenirs dans une rêverie profonde. Les illusions de sa jeunesse, les déceptions qui en avaient été la suite, tous les chagrins de sa vie se retraçaient vivement dans sa mémoire, triste fantasmagorie de l'âme qui le faisait revivre dans le passé. L'image de l'inconnu, dont la sombre figure l'avait frappé dans le marabout de Sidi-Ferruch, et qu'il avait encore revu la veille combattant avec tant de vaillance, traversa rapidement son esprit. Elle lui rappela ces passions bouillantes si péniblement étouffées, ces combats sanglants de la nature contre la grâce, dont il n'était sorti victorieux qu'en déchirant, qu'en broyant ce cœur qui n'avait pu reprendre une ardeur nouvelle qu'au foyer vivifiant de la charité chrétienne. Jusque-là il avait été bien malheureux sur la terre. Doué d'une âme noble et tendre qui ne demandait qu'à aimer, on eût dit qu'un charme magique lui avait ravi l'affection de tous ceux qu'il chérissait.

Enfant, rien n'était comparable à l'angélique beauté de son visage, à la douceur de sa voix, aux grâces de toute sa personne ; et cependant, lorsque poussé par l'instinct de sa nature caressante il se jetait dans les bras de son père, il s'en voyait aussitôt repoussé avec une espèce d'horreur, comme si ce même visage qui faisait l'admiration des étrangers, eût été pour le comte de Granville une autre tête de Méduse, ou lui eût rappelé un ennemi mortel. Une femme, sa parente, partageait et envenimait constamment cette aversion antinaturelle ; et depuis que M^{me} d'Ormion, veuve et sans fortune, s'était fixée près de son cousin, le sort du pauvre Arthur était devenu bien triste. Ses moindres fautes, la pétulance même, si ordinaire à son âge, étaient châtiées comme des crimes ; jamais un sourire, un baiser, un regard de tendresse, n'avaient tempéré pour lui le visage de cette mégère au cœur dur et égoïste, qui ne reprenait les instincts de son sexe qu'auprès du berceau de son fils ; car elle avait un fils, objet de toutes ses affections, et dont l'avenir l'occupait uniquement.

Arthur se prit à aimer ce petit être, dont les lèvres de rose souriaient doucement, dont les bras potelés l'enlaçaient avec grâce, et il l'aima de toutes les forces de son âme exaltée par des souffrances précoces. Les cris d'Ernest faisaient couler ses larmes, ses joies excitaient sa gaieté ; en vain

le petit tyran abusait-il de la tendresse de son jeune ami, Arthur se pliait avec plaisir à ces naissants caprices, car le nom d'Arthur était celui qu'Ernest bégayait le plus souvent : Arthur avait toutes ses préférences. Aussi que de larmes amères lui coûta le départ de son petit cousin, lorsque M^{me} d'Ormion l'emmena avec elle dans un voyage que nécessitaient ses affaires ! que de transports de joie, que de projets enfantins, lorsqu'il le vit revenir l'année suivante plus grand, plus fort, plus intelligent ! Avec quel empressement il lui offrit ses joujoux, ses livres, tout ce qu'il possédait ! Ernest avait oublié jusqu'au nom de son ami. N'importe, ils renoueront bien vite, ils reprendront leur intimité, ils joueront encore ensemble, ils s'aimeront plus que jamais ! Ainsi pensait Arthur. Mais les défauts de caractère, qui, chez les enfants, croissent plus vite encore que les forces physiques, lorsque l'on n'a pas soin de les réprimer, avaient fait de rapides progrès dans le cœur d'Ernest. Impérieux, méchant et rusé, il avait tous les vices de sa mère. Arthur, quoique naturellement vif, souffrit d'abord avec patience les injustices de son cousin, sa mauvaise humeur, ses coups même, car il était généreux, il ne voulait point user de représailles contre une faible créature, plus jeune que lui de trois années. Un jour cependant, poussé à bout par les taquineries du marmot, il se vengea par un léger soufflet ; Ernest, peu habitué à de semblables corrections, jeta des cris perçants et alla se plaindre à sa mère et à M. de Granville. Celui-ci, à la sollicitation de M^{me} d'Ormion, punit sévèrement son fils. Le pauvre Arthur, le cœur gros de soupirs, supportait le châtement sans mot dire, se reprochant lui-même intérieurement sa vivacité contre son petit ami, lorsque, levant les yeux sur lui, il aperçut sur le visage de l'enfant l'empreinte d'une joie maligne.

Cette joie perça le cœur d'Arthur comme une flèche acérée, car elle lui fit découvrir la méchanceté d'Ernest. Dès ce moment, l'antipathie commença à remplacer l'amitié : une autre querelle succéda bientôt à la première ; Arthur soutint ses droits avec opiniâtreté. Ernest céda à la force, mais la ruse vint à son secours : il se vengea en dénonçant son cousin, heureux des réprimandes qu'il lui faisait subir, de tous les désagréments qu'il lui attirait. M. de Granville ne sut pas tenir la balance égale entre les deux enfants, soit par suite de l'aversion qu'il avait toujours eue pour son fils, soit par l'effet de l'empire que M^{me} d'Ormion avait su prendre sur cet homme à la fois entêté, faible et irascible ; toutes les caresses, toutes les louanges étaient pour Ernest ; le dédain, les paroles sèches et mortifiantes pour le pauvre Arthur, dont l'âme droite et sensible fut horriblement froissée. Les enfants,

mieux quo personne peut-être, s'aperçoivent des préférences dont ils sont l'objet ou la victime : le son de voix, l'expression du regard, la plus légère faveur leur fait soupçonner un sentiment qu'on voudrait quelquefois se cacher à soi-même. Arthur ne pouvait pas douter de l'injustice de son père, son cœur et son amour-propre en souffrirent également ; il devint sombre et taciturne, son riant visage prit une expression de farouche tristesse ; il rendit indifférence pour indifférence, haine pour haine ; la maison paternelle lui devint insupportable, M^{me} d'Ormion et son fils des objets d'horreur.

Un jour qu'un ami de la famille lui avait donné un joli violon, instrument dont il jouait assez bien pour son âge, Ernest, envieux de tout ce qu'il voyait à son cousin, demanda avec instance le violon d'Arthur ; celui-ci le lui refusa obstinément ; l'enfant, furieux, s'empara d'un trousseau de clefs et le lança de toutes ses forces sur l'instrument fragile, dont les débris jonchèrent le sol. Plus la vapeur a été comprimée, plus elle s'échappe avec violence quand elle se fait une issue, aussi la colère d'Arthur ne connut pas de bornes ; d'un coup de poing il renversa à terre celui dont la méchanceté venait de l'irriter, et, le visage pourpre, les yeux enflammés de colère, il appela avec force M. de Granville.

— Mon père, dit-il, lui et moi nous ne pouvons plus vivre ensemble, choisissez entre nous deux.

Trois jours après, Arthur, accompagné d'un domestique, partait pour le collège de Tournon.

— Je savais bien que je serais le banni ! avait-il répondu avec un sourire amer lorsque son père lui déclara ses volontés.

Il salua froidement M^{me} d'Ormion, effleura de ses lèvres la main paternelle sans verser une larme, sans prononcer une parole de regrets ou d'adieu, et la colère, la haine, l'indignation, fermentèrent plus que jamais dans ce cœur ulcéré.

Les progrès d'Arthur furent rapides ; travailleur infatigable, il devança de beaucoup tous les jeunes gens de son âge, mais sans rien perdre de sa tristesse. Il ne partageait jamais les jeux de ses camarades et fuyait leur entretien. Cette conduite incompréhensible lui attira d'abord les railleries des autres enfants ; il méprisa leurs propos, et, quand ils en vinrent aux voies de fait, Arthur se défendit avec tant de vigueur, que ses plus intrépides adversaires perdirent bientôt toute envie de se mesurer avec lui. Sensible à l'excès à l'amour de la gloire, quand il était couronné, après avoir remporté les premiers prix de sa classe, l'ivresse des applaudissements l'exaltait, un

rayon de joie illuminait son beau visage ; mais lorsque promenant ses regards autour de la salle, il apercevait ses camarades dans les bras de leurs mères, qui, les yeux humides de tendresse, payaient de mille baisers leurs plus légers succès ; lorsque les pères, fiers des progrès de leurs fils, semblaient partager leur triomphe, le pauvre Arthur, délaissé de tous, regardait tristement ses couronnes et reprenait son humeur sombre. Puis venaient les vacances, les mille projets de plaisirs et les cris de joie du départ ; alors il se promenait à grands pas à travers les dortoirs, dans les détours des longs corridors, et, renfermant ses chagrins dans un morne silence, il évitait le contact de ces heureux enfants qui retournaient joyeux au foyer paternel, comme s'il eût craint de leur porter malheur par sa seule présence, tel que jadis les lépreux, qui regardaient de loin les danses et les jeux sans oser y prendre part.

Un jour qu'il avait vu partir l'un après l'autre tous ses camarades de classe, il se promenait pensif dans la grande cour du collège, hier encore si bruyante, aujourd'hui étonnée de sa solitude, lorsqu'un soupir, qui semblait répondre au gémissement intérieur de son âme, frappa soudain son oreille. Arthur leva les yeux et aperçut un grand jeune homme assis à terre sous un marronnier, des larmes abondantes sillonnaient ses joues et des sanglots soulevaient sa poitrine.

— Qu'as-tu donc à pleurer ainsi, Beauvallé ! dit Arthur touché de compassion.

— Je suis bien malheureux, répondit Beauvallé, je ne vais pas en vacances.

— Tu pleures pour cela ? Voilà quatre ans que je ne suis sorti, moi ; regarde si je me plains, ajouta Arthur avec un sourire amer.

— Oh ! toi, c'est bien différent ; tu ne penses qu'à travailler, tu es toujours le premier, on t'applaudit, cela console.

Arthur branla la tête.

— Et pourquoi n'es-tu pas sorti ? dit-il en s'asseyant auprès de lui.

— Papa ne l'a pas voulu, parce que je n'ai pas eu de prix ; comme si tout le monde pouvait en avoir ! Maman a bien pleuré, mais inutilement.

— Elle t'aime donc bien, ta mère ?

— Sans doute ! Mais toi, qui as toujours des prix, d'où vient que tu ne vas jamais en vacances ?

— C'est que je n'ai pas de mère, répondit-il avec un soupir.

Et des larmes brûlantes, trop longtemps contenues, s'échappèrent de ses yeux. Beauvallé y mêla les siennes ; il obtint ainsi les confidences d'Arthur, et tous deux se lièrent alors d'une étroite amitié.

A la rentrée des classes, élèves et professeurs furent très surpris du changement qui s'était opéré dans Arthur de Granville : son visage était plus ouvert, ses manières plus polies, son humeur plus sociable ; il avait puisé une vie nouvelle dans cette douce affection qui était à son cœur comme une rosée bienfaisante à la fleur desséchée par le vent du midi.

Cependant le caractère de Beauvallé paraissait peu propre à sympathiser avec celui d'Arthur ; autant ce dernier était ferme et énergique, autant l'autre était faible et irrésolu. Des sentiments exaltés, des passions violentes germaient dans le cœur d'Arthur ; l'âme de Beauvallé recevait facilement toutes les impressions et en changeait de même, comme une cire molle qui prend aisément toutes les formes. L'amour propre, inné dans tous les hommes, était bien aussi le grand mobile des deux jeunes gens, mais c'était chez l'un une noble émulation, chez l'autre une vanité mesquine qui ne pouvait se passer de l'approbation d'autrui. Néanmoins, tous deux trouvaient plaisir et avantage dans leur intimité. C'était avec toute la chaleureuse éloquence de son esprit généreux, qu'Arthur défendait son ami des mauvais plaisants qui avaient l'habitude de le prendre pour plastron ; c'était avec toute la force de son jeune courage qu'il s'établissait son champion sans se mettre en peine du nombre des assaillants, comme une lionne qui défend son lionceau, seule contre une meute acharnée ; puis il le contemplait avec ce regard de protection et de tendresse de la jeune mère près du berceau de son fils, et Beauvallé était fier de cette amitié, car il lui semblait que le mérite de Granville, généralement reconnu, rejaillissait en quelque sorte sur lui-même. L'exemple et les conseils d'Arthur relevèrent son courage, et lui, qui s'était traîné si longtemps le dernier de sa classe, y tint bientôt un rang honorable.

L'année suivante les deux amis se séparèrent les larmes aux yeux en se jurant une amitié éternelle. Granville prit la route du Languedoc, où le comte son père avait acheté depuis une quinzaine d'années le château de Courcy qu'il avait toujours habité depuis lors, quoiqu'il fût Normand d'origine et qu'il eût encore de belles terres dans le pays qu'il habitait jadis. Plus le jeune homme approchait de la maison paternelle, plus il sentait augmenter son trouble. Tantôt son cœur se dilatait de plaisir en reconnaissant les lieux qu'il avait si souvent parcourus dans son enfance,

tantôt il se serrait de tristesse au souvenir de la partialité de son père. Les humiliations qu'il avait eues à subir se retraçaient à sa mémoire, et faisaient monter la rougeur à son front.

L'entrevue du comte et de son fils fut froide et contrainte ; huit jours après, les mots piquants, les reproches indirects s'échangeaient déjà entre Arthur et M^{me} d'Ormion. Ernest, cause permanente de leur mésintelligence, semblait prendre plaisir à l'exciter, et le silence du comte témoignait assez de son indifférence ou de sa faiblesse.

Arthur pensa alors à quitter de nouveau la maison paternelle ; il demanda et obtint sans peine la permission de s'engager dans la cavalerie. Le jour du départ, M. de Granville lui adressa d'un air grave quelques conseils généraux et reçut ses adieux d'un œil sec.

Arthur arriva à son régiment tout aussi triste qu'un conscrit arraché de vive force au foyer paternel, lui dont le noble cœur avait battu tant de fois pour la gloire !

Cependant les distractions de cette vie nouvelle, l'exemple de jeunes camarades vifs et insoucians lui rendirent peu à peu la gaieté de son âge ; il endossa l'uniforme avec joie, se soumettant sans murmure à toutes les corvées comme à tous les exercices de la vie militaire, se conciliant à la fois la bienveillance de ses chefs et l'estime de ses camarades. Quelques mois s'écoulèrent de la sorte, les plus heureux peut-être qu'il eût passés de sa vie. Il fut nommé sous-officier et envoyé à Valence. En recevant l'ordre de s'y rendre, son cœur battit avec force, car c'était dans cette ville qu'habitait Armand de Beauvallé. A peine y fut-il arrivé qu'il s'informa de la demeure de son ami, et courut chez lui tout palpitant de joie. Un grand laquais en livrée se dandinait à la porte de la maison. Il introduisit le visiteur dans un salon élégant, et le sous-officier se précipita dans les bras de Beauvallé.

— Quoi ! vous ici ? s'écria ce dernier ; et depuis quand, s'il vous plaît ?

— Mais depuis deux heures environ ; j'étais si heureux de l'idée de te revoir !

— C'est fort aimable à vous, balbutia le jeune homme : Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter M. de Granville, un de mes camarades de collège, ajouta-t-il avec embarras.

Le sous-officier aperçut alors, assise au piano, une jeune fille d'une quinzaine d'années, près de laquelle se tenait droite et roide une matrone à l'air rébarbatif, et M^{me} de Beauvallé, qu'il reconnut pour l'avoir vue autrefois. Celle-ci lui adressa quelques paroles obligeantes, mais la vieille

dame daigna à peine jeter les yeux sur lui, et sa physionomie, naturellement fort peu gracieuse, prit une expression plus désagréable encore à la vue de l'uniforme du maréchal des logis.

— Je ne me doutais pas que mon neveu eût des camarades parmi les sous-officiers de la garnison, dit-elle d'une voix aigre-douce.

— Ni moi non plus, répondit Beauvallé en rougissant légèrement. Nous nous étions perdu de vue Granville et moi, et je le croyais occupé à faire valoir ses terres.

— La première condition pour cela serait d'en avoir, répondit Arthur avec un sourire triste ; car l'air froid et embarrassé de son ancien camarade oppressait son pauvre cœur ; d'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton fier et résolu, j'aime la carrière que j'ai choisie, et je n'en connais pas de plus honorable.

— Sans doute, répondit la vieille dame, il en était ainsi sous l'ancien régime ; mais depuis que ce Bonaparte...

— Si nous continuions notre petit concert ? interrompit M^{me} de Beauvallé, je suis sûre que M. de Granville aurait autant de plaisir que nous à entendre la charmante voix de notre Euphrosine ?

— Je vous remercie, Madame, répondit Arthur, mais il m'est impossible de rester plus longtemps.

— Cela se comprend, dit Beauvallé, les obligations du service..... Adieu donc, mon cher, et à bientôt, je suis heureux de vous avoir revu en bonne santé !

— Ma tante a eu beaucoup à se plaindre du gouvernement actuel, ajouta-t-il à demi-voix en reconduisant le sous-officier, elle ne peut souffrir aucun de ceux qui le servent ; ce préjugé est injuste sans doute, mais Euphrosine, sa petite-fille, est la plus riche héritière du département, on me la destine pour femme, et je suis obligé de ménager la grand'mère... vous comprenez

— Parfaitement, répondit Granville d'un ton qu'il voulait rendre railleur et qui n'était que douloureux.

Et il sortit avec une illusion de moins dans le cœur.

Cependant dès le lendemain Beauvallé vint rendre sa visite à son ancien camarade, et le jeune maréchal des logis, oubliant bien vite la froide réception de la veille, se livra tout entier au plaisir de retrouver son ami ; car Armand, plus à son aise en tête-à-tête avec Arthur qu'en présence de sa redoutable tante, revint avec joie sur les souvenirs de collège, sur leur amitié d'autrefois ; les heures s'écoulèrent rapidement dans cet entretien plein de charmes, et Beauvallé se retira en promettant de retourner bientôt,

mais sans oser inviter son camarade à venir chez lui. Quinze jours s'écoulèrent et Armand n'avait pas reparu ; Granville alla demander de ses nouvelles, le domestique auquel il s'adressa dit que son maître n'était pas visible ; le surlendemain il fit la même réponse ; huit jours après Armand était parti pour la campagne sans un mot d'adieu, sans un souvenir d'amitié pour son ancien camarade. Alors la triste vérité se fit jour dans l'âme du pauvre Arthur ; il jugea Beauvallé tel qu'il était en effet : vaniteux, froid, égoïste, et rougissant d'un ami dont la position subalterne humiliait son amour-propre. Le désenchantement fut complet ; cette blessure saigna longtemps, et, comme les injustices du comte de Granville et l'inimitié d'Ernest, elle laissa après elle sa trace douloureuse dans le cœur du pauvre Arthur.

Cependant Napoléon était alors parvenu au plus haut degré de son étonnante destinée ; les rois de l'Europe s'inclinaient devant son génie, et l'empereur d'Autriche lui donnait sa fille en mariage. Mais un abîme profond se creusait peu à peu sous tant de prospérité et de gloire : une ligue puissante se forma, l'Angleterre, la Russie, la Suède, l'Espagne et le Portugal se coalisèrent contre lui. Napoléon, que rien ne pouvait effrayer, rassembla ses troupes et entra en campagne à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes. Arthur de Granville était du nombre de ces guerriers ; il se distingua par des exploits qui lui valurent les félicitations de l'empereur lui-même, et un avancement aussi rapide que mérité. A la journée de la Moskowa il fut nommé officier sur le champ de bataille ; après les victoires de Lutzen et de Bautzen, il reçut la croix d'honneur ; à Champ-Aubert les épaulettes de chef d'escadron devinrent la récompense d'un courage qu'il poussait jusqu'à la témérité. Mais, de même que les lauriers du collège, ces succès inespérés, tout en chatouillant agréablement l'orgueil de M. de Granville, ne satisfaisaient pas entièrement son cœur. Il rêvait une félicité plus digne de son âme généreuse. Acquérir, à force de gloire, sinon la tendresse, tout au moins l'estime de son père, obliger le vieux comte à être fier de son fils unique, tel était le but qu'il se promettait d'atteindre ; mais, hélas ! le vieillard continuait à se montrer aussi insensible à la réputation brillante du jeune homme qu'à ses protestations de respect et d'attachement. En vain Granville lui avait-il écrit toutes les fois qu'il avait ajouté un nouveau fleuron à sa couronne de brave, aucune réponse ne venait encourager ses efforts généreux. Le jeune homme s'obstinait dans son dessein avec une persévérance digne d'un plus heureux résultat.

Trois années s'écoulèrent de la sorte, puis vint la chute de l'Empire et le retour des Bourbons. Le commandant de Granville fut mis en demi-solde. Alors, l'âme triste des malheurs de la France et de ses rêves d'ambition presque évanouis, mais libre de son temps et de ses actions, il prit la route de la maison paternelle.

Je veux revoir mon père, se disait-il ; il est vieux et infirme, les soins de son fils doivent lui être nécessaires ; je lui épargnerai les soucis domestiques ; je volerai au-devant de ses moindres désirs, et il me bénira avant sa mort.

Il fit le voyage en poste, tant il avait hâte de réaliser ce nouveau projet. Arrivé au village, à une lieue du château il vit un rassemblement nombreux sur la place publique. La cloche funèbre retentissait dans les airs, le curé sortait de l'église revêtu d'ornements noirs et suivi de quatre hommes portant un cercueil. Arthur mit pied à terre, atteint d'un pressentiment douloureux.

— Qui va-t-on enterrer ? demanda-t-il d'une voix émue à un jeune garçon qui se pressait pour jouir du spectacle.

— Vous ne savez pas ! répondit celui-ci, c'est le vieux comte de Granville, le plus riche propriétaire du pays.

Et il reprit son pas de course.

Arthur fut obligé de s'appuyer contre un arbre, tant cette nouvelle imprévue le frappait rudement. A la vérité, le comte s'était toujours montré injuste à son égard, mais il était son père et Arthur s'était bercé de l'espoir de conquérir son affection.

Dès que cette émotion douloureuse se fut un peu calmée, le commandant remonta dans sa chaise de poste et alla à la ville voisine attendre le résultat des formalités judiciaires qui devaient le mettre en possession de l'héritage paternel ; car il savait que M^{me} d'Ormion et son fils habitaient encore le château, et il lui aurait été trop désagréable de l'habiter avec eux sans y retrouver la seule personne qu'il était venu y chercher. Mais la méchante veuve, que depuis longtemps la cupidité seule retenait auprès du vieillard, avait habilement exploité la mystérieuse antipathie du comte. Aussi adroite que perfide, elle écartait avec soin tout ce qui aurait pu rallumer dans le cœur de M. de Granville quelque étincelle d'affection pour son fils. Les journaux qui avaient publié plusieurs fois les exploits d'Arthur et rendu compte de ses succès n'avaient jamais pénétré dans le château ; aucune lettre du jeune homme n'était parvenue à son adresse ; on ne parlait de lui

que comme d'un ingrat, oubliant dans les plaisirs du jeune âge et la licence des camps les égards dus à son père ; on avait organisé une espèce d'espionnage dans la maison, les complices de M^{me} d'Ormion en avaient seuls l'entrée. Peu à peu on amena le vieillard à dénaturer tous ses biens pour en frustrer son légitime héritier au bénéfice d'une intrigante. Des ventes simulées, de faux contrats, revêtus des formes voulues par la loi, assurèrent à M^{me} d'Ormion la presque totalité de la fortune du comte, et le château même devint sa propriété.

Lorsque le commandant de Granville apprit tous ces détails, la soif de la vengeance pénétra dans son cœur ; il écrivit à Ernest :

« Vous êtes un lâche qui, par des moyens perfides, m'avez privé à la fois de la tendresse et de la fortune de mon père ; je pourrais vous intenter un procès, qui m'offrirait la chance de rentrer au moins dans l'héritage paternel, mais ce moyen serait trop lent au gré de mon indignation ; je serai demain à neuf heures, accompagné d'un témoin, à la grande allée du bois de chênes, et, si vous êtes un homme, je vous y trouverai. »

Pendant qu'il cachetait ce billet, il reçut de son notaire une lettre qui lui annonçait que M^{me} d'Ormion venait d'être frappée d'apoplexie.

Le commandant comprit qu'Ernest ne pouvait pas quitter sa mère dans un pareil moment ; il renferma son billet et sortit pour respirer le grand air. Tout en se promenant dans la campagne, Arthur réfléchissait à la tendresse passionnée de M^{me} d'Ormion pour son fils, à toutes les preuves qu'elle lui en avait données, et il trouvait son cousin bien malheureux d'être sur le point de la perdre. Il pensa aussi qu'Ernest était peut-être innocent des intrigues de sa mère, et ses réflexions le calmant peu à peu, il rentra chez lui, prit le cartel qu'il avait préparé, en fit une cigarette et la fuma paisiblement, plus calme, plus satisfait qu'il ne l'avait été depuis bien longtemps.

Le lendemain il monta à cheval, accompagné de son domestique, et prit la route du village de Courcy, dans l'intention de visiter le tombeau de son père et de s'informer de ce qui se passait au château. Il apprit de l'aubergiste que M^{me} d'Ormion n'allait pas mieux et que les médecins désespéraient de lui conserver la vie.

— A quoi lui servira donc cette fortune, acquise avec tant de peines aux dépens de sa conscience ? se dit le jeune homme.

Et il ne put s'empêcher de plaindre cette femme.

Après avoir passé plus d'une heure au cimetière, il se remit en route. Le temps était doux et pur, le chemin fort uni. Il laissa flotter la bride sur le cou de son cheval et marcha au petit pas, plongé dans ses réflexions. La nuit approchait lorsqu'ils arrivèrent au bois de chênes dans lequel Arthur avait été sur le point de donner rendez-vous à son cousin. La police n'était pas si bien faite que de nos jours, des bandes de voleurs infestaient alors la contrée, et l'on en racontait des histoires effrayantes. Granville, inaccessible à la crainte, ne prenait jamais aucune précaution pour se défendre ; mais son domestique, plus prudent, avait placé le matin des pistolets chargés dans les arçons de la selle de son maître ; et, quand l'obscurité de la nuit, augmentée par l'épais feuillage des arbres, commença à couvrir la terre, il mit son cheval au trot et se rapprocha du commandant. Ils marchèrent quelque temps ainsi, Arthur préoccupé d'un avenir qui lui paraissait triste et décoloré, Baptiste repassant dans son esprit les circonstances d'un vol audacieux qui avait été commis la veille, lorsque la détonation de plusieurs armes à feu fit soudain tressaillir le maître et le valet.

— Nous sommes perdus ! s'écria le domestique.

— Suis-moi ! dit Granville en piquant des deux et en courant à toute bride vers l'endroit d'où partait le bruit.

Après une course de deux minutes, il aperçut une calèche entourée de cinq hommes armés de fusils et de poignards. Plus prompt que l'éclair, Granville se précipite sur les brigands occupés à fouiller la voiture ; il décharge un de ses pistolets sur le chef de la bande, le tue, et, l'épée à la main, fond impétueusement sur les autres voleurs qui, épouvantés de cette brusque attaque et voyant à peu de distance un second cavalier, cherchent leur salut dans la fuite. Le jeune officier eut quelque envie de les poursuivre, mais la vue de deux femmes tremblantes, qui ne savaient ce qu'elles allaient devenir, le retint malgré lui.

— Ne craignez rien, Mesdames, leur dit-il d'un air respectueux.

— Que d'actions de grâce n'avons-nous pas à vous rendre, Monsieur, et comment vous témoigner notre reconnaissance ? répondit la plus âgée des voyageuses, dès qu'elle fut parvenue à surmonter sa frayeur.

Celle qui parlait ainsi était une femme d'une quarantaine d'années, maigre et pâle comme une personne qui relève de maladie. Sa compagne, charmante jeune fille de seize à dix-sept ans, n'osa point adresser la parole à son libérateur, mais ses beaux yeux, doucement attachés sur lui, exprimaient vivement toute sa gratitude.

Après avoir rassuré ces dames, Granville donna l'ordre au cocher de continuer sa route, et, chevauchant à la portière, il savoura le plus grand plaisir qu'on puisse éprouver ici-bas : celui d'avoir fait une bonne action.

Les deux voyageuses qu'il avait secourues étaient la femme et la fille d'un riche bourgeois de Villeneuve-de-Berg. Granville les escorta jusqu'à la porte de leur demeure, et, se dérochant aux remerciements de la famille, il retourna à son hôtel, très-occupé des grâces naïves de la jeune Emma, et n'ayant plus souci de la spoliation dont il était victime. Dès le lendemain il se présenta chez M. Rodier pour s'informer de la santé de ces dames, et il y fut reçu avec tous les témoignages de la plus vive reconnaissance. Il retourna souvent dans cette maison, où il passait des heures délicieuses dans la compagnie de M^{me} Rodier et de sa fille, belle et modeste enfant, bonne, pieuse, dévouée, heureux assemblage de grâces et de vertus, et il conçut bientôt le désir de l'épouser. Sa demande fut accueillie avec joie par toute la famille, et, deux mois après l'aventure du bois de chênes, le commandant de Granville était accueilli sur le pied de gendre futur.

Quelques mois s'écoulèrent de la sorte, jours d'enivrement et d'illusions, où tout fut oublié par le jeune homme, ambition déçue, désirs de vengeance, intérêts pécuniaires. Pendant ce temps, son avoué intentait un procès à M^{me} d'Ormion, et promettait à son client un heureux résultat ; tout lui souriait donc alors, lorsqu'une nouvelle étonnante vint émouvoir la France entière. Napoléon, échappé à la surveillance des croisières ennemies, était débarqué à Cannes, et s'avavançait vers Paris en triomphateur. Mais, en ressaisissant la couronne, l'empereur se trouvait dans une position bien critique : la France était épuisée et divisée d'opinion, et l'Europe entière s'avavançait menaçante contre l'homme extraordinaire dont elle redoutait l'ambition et le génie. Dans cette extrémité, Napoléon fit un appel au patriotisme français, et trois cent mille combattants se rangèrent sous ses drapeaux.

Granville était un soldat de l'Empire ; il crut de son devoir de voler à la défense de son pays, et la voix de l'honneur fut plus forte encore que celle de l'amour. Il partit donc baigné des larmes de sa fiancée, le cœur plein de regrets, mais aussi d'espérance. Au bout de quelques jours une lettre toute bienveillante de M^{me} Rodier vint réconforter son courage, et le bruit des armes, l'enivrement des combats, lui rendirent bientôt toute son ardeur.

Vainqueur à la bataille de Fleurus, Napoléon se porta rapidement au-devant des forces anglaises, et, même sur le champ de bataille de Waterloo, la valeur française parut d'abord devoir l'emporter ; mais l'arrivée

imprévue des Prussiens, ou pour mieux dire la volonté de Celui qui élève et qui renverse à son gré les empires, changea ces premiers succès en un revers immense. Le commandant de Granville, couvert de blessures, fut transporté à l'hôpital, où il demeura six mois entre la vie et la mort. Le chagrin qu'il ressentait de l'humiliation de nos armes ajoutait encore à ses souffrances ; mais une pensée le consolait et le rattachait à la vie. Le souvenir d'Emma était un baume à ses blessures, il se roidissait contre la mort pour lui consacrer le reste de ses jours : l'existence devait être si douce auprès de cette femme aimable et vertueuse !

Cependant d'autres chagrins vinrent encore l'assaillir sur son lit de douleur : son avoué venait de perdre le procès intenté à M^{me} d'Ormion, et le peu qui restait à Granville suffisait à peine pour payer les frais de la procédure. Les lettres de sa future belle-mère, d'abord fréquentes et pleines d'affection, étaient devenues rares et embarrassées, puis elles cessèrent tout à fait, et aucune nouvelle d'Emma ne parvint plus au pauvre Arthur. Il vécut quelque temps d'espérance, écrivant presque tous les jours, mais ne recevant point de réponse. Alors, tout faible qu'il était encore, il voulut retourner à Villeneuve-de-Berg, et, malgré l'avis des médecins, il partit accompagné de son fidèle Baptiste. Les deux voyageurs n'étaient plus qu'à vingt lieues de distance lorsqu'une fièvre ardente obligea le commandant à s'arrêter en route ; mais, impatient d'avoir des nouvelles de la famille qui devait devenir la sienne, il envoya son domestique chargé des présents qu'il apportait à sa fiancée ; Baptiste devait faire diligence. Hélas ! ce qu'il vint lui apprendre remplit son cœur d'une amertume telle qu'il n'en avait jamais connu de semblable. Pendant que le commandant de Granville prodiguait son sang pour la défense de son pays, M^{me} d'Ormion, se sentant mourir, voulut assurer le sort de son fils par un mariage avantageux. Elle avait entendu parler de la beauté et de la fortune d'Emma, elle fit demander sa main pour Ernest, et M. Rodier, naturellement intéressé et peu délicat, séduit par les richesses de M. d'Ormion, qui venait de gagner son procès contre Granville, obligea sa fille à l'accepter pour époux. La pauvre enfant résista d'abord, faisant valoir la sainteté de ses premiers engagements ; sa mère pria et pleura avec elle, mais l'une et l'autre tremblaient à la voix du chef de famille, véritable despote dans sa maison. M. Rodier parvint d'ailleurs à persuader à Emma que le commandant était mort des suites de ses blessures, et la fiancée d'Arthur était devenue depuis quinze jours la femme de son rival.

Trompé dans son plus cher espoir, Granville appela la mort de tous ses vœux ; ses sentiments religieux s'étaient affaiblis dans le tumulte des camps. Bientôt même un désir plus coupable, celui de la vengeance, s'empara de son âme et la remplit tout entière. Les d'Ormion, non contents d'avoir abreuvé sa jeunesse d'amertume, de lui avoir enlevé la tendresse et l'héritage de son père, venaient de lui ravir cette douce Emma qu'il chérissait d'un saint amour. Ils étaient pour lui comme de mauvais génies attachés à sa poursuite. Dans sa colère, Arthur résolut de détruire ou de troubler au moins leur prospérité toujours croissante.

— Plus de pitié, se disait-il à lui-même, pour ces serpents qui ont empoisonné mon existence ! je percerai le cœur du fils et j'atteindrai par là celui de la mère.

Un Corse eût dit à son ennemi : « Garde-toi ! » et l'eût surpris ensuite dans un lieu écarté ; ou, rassemblant ses amis, il l'aurait assiégé dans sa maison. Un Italien aurait payé des bravos pour l'assassiner la nuit au détour d'une rue ; un Français n'a qu'un moyen de vengeance réputé conforme aux lois de l'honneur, sinon à celles du christianisme ; moyen absurde, puisque le sort aveugle des armes peut être fatal à l'offensé comme à l'offenseur, mais qui seul pouvait se présenter à l'esprit du commandant.

A peine eut-il la force de quitter son lit que, soutenu par sa colère, il courut à Villeneuve-de-Berg pour provoquer son rival. D'Ormion ne manquait pas de bravoure ; d'ailleurs sa taille gigantesque et sa force physique le remplissaient de confiance en lui-même. Lorsqu'il eut reçu le cartel de son cousin, il se rendit, suivi d'un témoin, sur le terrain indiqué.

Le premier mouvement d'Arthur en apercevant celui qui lui avait ravi sa part de bonheur dans ce monde, fut de se précipiter sur lui l'épée à la main, et ce ne fut pas sans effort qu'il parvint à surmonter ce mouvement instinctif. D'Ormion, au contraire, affectait une indifférence moqueuse qui était loin de son âme, car il tenait à ces biens mal acquis dont il jouissait à peine, à cette femme jeune et belle que son or avait enlevée à son rival ; et lorsqu'il vit Arthur de Granville le front haut, le regard courroucé, il eut peur intérieurement, car il sentit qu'il n'avait point de ménagement à attendre d'un homme si cruellement offensé.

— A moi le choix des armes, dit-il, puisque Monsieur est l'agresseur, car le diable m'emporte si je sais pourquoi j'ai l'honneur de me battre avec lui !

— Tu mens ! s'écria Granville transporté d'indignation.

Et, l'épée à la main, il marcha droit sur son adversaire en lui criant de se défendre.

— Doucement ! Monsieur le militaire, s'écria d'Ormion en battant en retraite ; vous êtes, dit-on, aussi habile qu'un maître d'armes, et vous tenez à vos avantages ; mais moi, pauvre chasseur campagnard, je préfère l'odeur de la poudre à l'éclat de la plus belle lame d'acier.

— Qu'on nous donne des pistolets, et finissons-en ! reprit Granville en remettant son épée dans le fourreau.

Et le transport de sa colère s'étant un peu calmé, sa générosité naturelle reprit aussitôt le dessus, et il ajouta :

— Vous avez tort, Ernest, car j'abats une poupée à cinquante pas de distance.

— Nous tirerons à bout portant, et le hasard seul décidera entre nous, répondit d'Ormion ; cette fois, comme toujours, je compte sur mon étoile, cher cousin.

— Soit ! dit Granville.

— Mais ce serait un assassinat, et nous ne pouvons y consentir ! s'écrièrent les témoins.

— A cinq pas de distance, reprit d'Ormion.

— Non, à vingt tout au moins.

— A dix, je ne fais pas d'autre concession.

— Finissons-en une fois pour toutes, dit Granville.

Les témoins mesurèrent le terrain, partagèrent le vent et le soleil, placèrent les champions, puis un d'eux jeta en l'air un écu de cinq francs.

— Pile ou face ? demanda-t-il à Ernest.

— Face, répondit celui-ci, non sans pâlir d'effroi.

Granville lui-même, que les périls de vingt batailles n'avaient jamais intimidé, sentit son cœur battre plus fort quand sa vie ou celle de son adversaire fut ainsi à la merci du hasard.

— Face ! s'écria le témoin d'Ernest.

Face ! répéta tristement l'autre témoin après avoir examiné.

— Je savais bien que mon étoile ne m'abandonnerait point, balbutia d'Ormion tout en tremblant d'émotion. Arthur, vous l'avez voulu.

— Tirez sans crainte, Ernest, dit Granville redevenu très-calme, ce coup ne sera pas le plus terrible de ceux que vous m'avez portés, ajouta-t-il en mettant la main sur son cœur et en arrêtant sur son cousin un regard plein de reproche.

— Si cet homme vivait, il ne me laisserait pas un instant de repos, se dit d'Ormion.

Et il ajusta son adversaire.

Le coup partit, un cri perçant se fit entendre dans le lointain, le sang jaillit en abondance sur les vêtements de Granville, mais il demeura debout.

— A mon tour, dit-il d'une voix ferme.

Un second cri retentit de nouveau plus rapproché que le premier, et une femme éperdue, palpitante de douleur et d'effroi, vint tomber à genoux entre les deux adversaires.

— Arrêtez ! au nom du Ciel, arrêtez ! s'écria-telle d'une voix entrecoupée par les sanglots.

— Vous ici, Madame ! dit d'Ormion. Eh ! qu'y venez-vous faire ?

Oh ! pitié pour l'enfant que je porte dans mon sein, continua-t-elle sans oser lever les yeux ; pitié pour moi, qui ne survivrai point à l'un de vous !

Le commandant de Granville jeta un triste regard sur cette femme qui avait dû être la sienne ; il la vit pâle, échevelée, presque méconnaissable, la pitié pénétra dans son âme.

— Vivez, Emma, lui dit-il en jetant loin de lui le pistolet qu'il tenait à la main, vivez et puissiez-vous être heureuse !

Alors, prenant le bras de l'officier qui lui servait de témoin, il rejoignit péniblement sa voiture, laissant après lui une longue trace de sang.

Trois mois suffirent pour guérir sa blessure ; mais la plaie de son âme était toujours saignante. Néanmoins, en réfléchissant profondément, dans le calme de sa longue convalescence, aux remords auxquels il se trouverait en proie s'il avait tué son cousin, Granville ne put s'empêcher de remercier Dieu de l'avoir préservé de ce malheur ; et, les sentiments religieux qui sommeillaient en lui se réveillant peu à peu, il en vint à se demander ce qu'il serait devenu lui-même si la mort l'avait surpris l'arme meurtrière à la main et la haine dans le cœur. Une fois entré dans cette voie de méditation et de prière, et désabusé comme il l'était des joies du monde et des affections terrestres, une révolution complète s'opéra dans son esprit ; comme Saul foudroyé sur le chemin de Damas, il reconnut la voix qui l'appelait à lui et chercha dans la pratique fervente d'une religion qu'il avait toujours aimée un baume salutaire aux blessures de son cœur, un but grand et noble à l'ardeur de son âme. Il servit le Seigneur avec la générosité qui lui était naturelle, combattant ses passions mauvaises avec le même courage qu'il déployait jadis contre l'ennemi. Orgueil, volupté, respect humain,

aucun de ces obstacles ne fut capable de l'arrêter dans la route épineuse tracée par l'Évangile ; l'amour divin l'embrasa tout entier d'une flamme mille fois plus ardente et plus douce à la fois que ne l'avait fait la gloire, qu'il avait tant aimée ! Tout son temps fut consacré à visiter, à consoler les malheureux ; tout ce qu'il pouvait économiser sur ses modiques appointements fut employé à secourir les pauvres. Il vécut ainsi plusieurs années à Paris, sans que rien pût refroidir sa ferveur ou changer son genre de vie. Un oncle qu'il n'avait jamais vu étant mort sans tester, il hérita de sa fortune assez considérable ; elle lui servit à répandre plus d'aumônes, mais il n'augmenta en rien ses dépenses personnelles. Le gouvernement lui offrit de l'activité, il remercia et donna sa démission. Enfin quelques hommes de mérite, qui connaissaient ses vertus, l'engagèrent à embrasser l'état ecclésiastique ; car les prêtres étaient alors rares en France, les ouvriers manquaient pour cultiver la vigne du Seigneur. Le commandant de Granville hésita longtemps, son humilité lui faisant croire qu'il ne méritait pas d'être élevé au sacerdoce ; mais l'espoir de devenir plus utile aux autres hommes, et surtout à ses anciens frères d'armes, pour lesquels il conservait une tendresse toute particulière, triompha enfin de ses scrupules, et après deux ans d'étude et de préparation, il venait d'être nommé aumônier de régiment.

Telle était l'histoire de cet homme qui, prenant encore sa part des dangers de nos braves, n'en désirait plus d'autre récompense que de pouvoir leur faire du bien. Quelquefois les passions humaines se réveillaient dans son âme, et il lui fallait livrer à sa fierté naturelle des combats plus rudes que les fatigues de la guerre ; quelquefois aussi son ancien penchant à la tristesse revenait abattre ce grand courage ; mais toujours le chrétien sortait victorieux de ces luttes intérieures, car il combattait avec les armes de la prière et de la charité.

XIV

L'embuscade.

La diane matinale n'avait pas encore réveillé les soldats, lorsqu'un homme de haute taille et d'une tournure martiale, quoique ne portant pas d'uniforme, s'approcha de la tente de l'aumônier, et, l'entr'ouvrant avec précaution, se glissa dans l'intérieur.

L'abbé de Granville, qui avait passé la plus grande partie de la nuit en prière, dormait tout habillé sur une peau de mouton étendue sur le sol. Sa respiration calme et régulière soulevait à intervalles égaux sa large poitrine ; et son noble visage, dont la clarté de l'aurore naissante permettait de distinguer les contours, conservait dans le sommeil la douce sérénité qui lui était habituelle.

L'étranger le regarda attentivement.

— Je ne m'étais pas trompé, se dit-il, c'est lui, c'est bien lui !

Il avança le bras comme pour secouer le dormeur, mais une pensée soudaine l'arrêta sans doute.

— Je n'oserai pas, dit-il.

Il resta quelque temps indécis, comme combattu par deux désirs contraires ; puis il fouilla dans sa poche, mais n'y trouvant point ce qu'il cherchait et apercevant le portefeuille de Saint-Fabien que l'aumônier avait déposé la veille sur son porte-manteau et le portrait de la mère d'Eugène, il fit un geste d'étonnement, comme si cette gracieuse image réveillait en lui quelque souvenir d'un temps meilleur ; puis il prit un crayon, traça à la hâte quelques lignes sur la première page du portefeuille, le referma, le remit à sa place et se retira sans bruit, comme il était venu.

Un instant plus tard le tambour battit le réveil, l'aumônier quitta sa couche, fit sa prière et sortit de sa tente pour respirer l'air frais du matin.

Roger le Hardi le rejoignit aussitôt.

— Je serais bien désireux de savoir le nom de ce colosse qui vient de vous faire une visite si matinale, dit-il après avoir causé de différentes choses.

— De qui voulez-vous parler, mon ami ? répondit l'aumônier avec surprise.

— Du volontaire qui a si vaillamment défendu notre drapeau.

— Et vous dites qu'il est venu me voir ? dit l'abbé de Granville d'une voix émue ; expliquez-moi cela, je vous prie

— Il est sorti de votre tente un peu avant la diane, répondit Roger, je n'en sais pas davantage.

— Voilà qui est étrange, reprit l'abbé de Granville ; je n'ai vu ni entendu personne, et j'ai dormi tranquillement jusqu'au premier coup de tambour.

— C'est très-étrange, en effet, dit le fourrier ; s'il n'eût pas fait jour déjà je croirais l'avoir rêvé, mais j'étais éveillé et à moitié vêtu lorsque je l'ai vu sortir de chez vous.

Ils se séparèrent à ces mots.

— Que pouvait-il me vouloir et pourquoi tout ce mystère ? se dit l'abbé de Granville très-préoccupé de cette aventure.., Ah ! s'il avait besoin de mes services, vous savez, mon Dieu, que je suis tout disposé à lui être utile.

Il alla visiter les blessés à l'ambulance, il passa plusieurs heures auprès d'eux et se mit ensuite à la recherche de celui qu'il croyait être son cousin ; mais il parcourut tout le camp sans le rencontrer ; et quand il s'informa de M. d'Ormion, personne ne put lui en donner des nouvelles.

Cependant Ibrahim-Aga, gendre du dey d'Alger, qui malgré sa défaite conservait le commandement des troupes algériennes, ralliait les Bédouins dispersés ; et le 24 au matin, son armée, composée d'une trentaine de mille hommes, descendit des collines qui bornent à l'est la plaine de Staouéli, et attaqua nos avant-postes. Le général en chef ordonna alors au général Berthézène de se porter avec ses trois brigades sur la route d'Alger ; il confia l'attaque de la droite au général Damrémont, et chargea le général Loverdo de la garde du camp.

Aussitôt que nos colonnes eurent débouché dans la plaine, l'ennemi prit la fuite, sans cependant perdre nos troupes de vue, et toujours prêt à nous prendre en défaut. Après une heure de marche les soldats français aperçurent quelques huttes de pierre et de terre glaise et deux ou trois maisons en ruine. C'était le marabout de Sidi-Khalet, dont ils approchèrent sans défiance ; mais à peine furent-ils à portée de fusil qu'un feu très-vif partit du massif d'arbres qui ombrageait ces masures et nous fit éprouver quelques pertes. Cependant les Français eurent bientôt délogé les ennemis

embusqués dans cet endroit, et la fuite de ces Arabes fut si rapide qu'il fut impossible de les atteindre.

Vers le soir, l'armée algérienne chercha à se rallier sur un plateau dont l'accès était défendu par le ravin de Backschedéré ; la division Berthézène se porta alors en avant pour empêcher l'ennemi de s'établir dans cette position. Quelques obus bien dirigés suffirent pour dissiper les masses qui cherchaient à se maintenir sur les hauteurs ; mais au moment où l'état-major atteignait le sommet du plateau, un nuage de poussière l'enveloppa tout à coup, une forte détonation se fit entendre ; on eût dit l'explosion d'un volcan ; c'était un magasin à poudre auquel les Arabes venaient de mettre le feu.

Le lendemain de cette journée, dans laquelle les Français n'avaient perdu qu'un petit nombre d'hommes. mais qui coûta la vie au brave Amédée de Bourmont, l'un des quatre fils du général en chef, on signala le convoi qui apportait les vivres, les chevaux et le matériel de siège. Le débarquement commença aussitôt et ne put être terminé que le 28. Pendant ce temps, officiers et soldats se mirent à visiter les lieux voisins du nouveau camp. Ce n'était plus, comme à Sidi-Ferruch ou à Staouéli, des terres incultes et inhabitées ; le sol, au contraire, était couvert de figuiers, de grenadiers, d'orangers en fleur, entre lesquels de jolies maisons se montraient çà et là, à demi cachées sous des arbres au vert feuillage.

— Cette campagne un peu sèche, mais semée par intervalle d'oasis délicieuses, ne vous rappelle-t-elle point le midi de la France, Monsieur l'abbé ? disait un officier supérieur à l'abbé de Granville, en l'entraînant avec lui vers un petit bois d'oliviers qu'il voulait traverser pour retourner au camp.

Comme il prononçait ces mots, la détonation d'une arme à feu se fit entendre et une balle vint en sifflant percer de part en part le chapeau de l'aumônier.

— C'est un guet-apens ! s'écria le colonel en armant ses pistolets et en courant vers l'endroit d'où le coup venait de partir.

Entraîné par son ardeur naturelle, l'abbé de Granville mit aussi son cheval au galop ; mais avant qu'il eût atteint le massif d'arbres, celui qui venait de tirer s'en était échappé, et quoiqu'ils entendissent encore le bruit des broussailles sèches que cet homme brisait en s'enfuyant, il leur fut impossible de l'apercevoir à travers le feuillage des arbres.

— Vous n'êtes pas blessé ? dit le colonel.

— Non, mais il s'en est fallu de bien peu, répondit l'abbé ; je crois qu'il serait plus prudent de se tenir dans des lieux découverts, et peut-être feriez-vous bien de recommander à vos soldats de ne pas s'aventurer hors du camp sans motif, car il est probable que l'ennemi épie tous nos mouvements.

— Vous avez raison, Monsieur, dit l'officier en rebroussant chemin pour prendre une autre route.

L'ordonnance du colonel, qui s'était arrêtée à une cinquantaine de pas environ pour arranger quelque chose au harnachement de son cheval, se hâta de rejoindre son chef, et tous trois se mirent à marcher prudemment, évitant avec soin tous les endroits qui pouvaient favoriser une embuscade. Ils arrivèrent ainsi sur une espèce de monticule sec et aride, dominant une petite vallée verdoyante, ombragée d'oliviers, de grenadiers sauvages, de lauriers-roses et de sycomores.

— Qu'il doit faire bon là-bas ? dit le colonel, que l'ardeur du soleil commençait à fatiguer extrêmement ; je crois que je préfère encore le danger de rencontrer les Bédouins à celui de mourir de chaleur ici ; d'ailleurs, nous sommes trois hommes robustes et déjà suffisamment avertis ; il nous sera facile de nous garder et de nous défendre au besoin.

— Nous serons bien plus nombreux quand nous aurons rejoint ces Messieurs, dit l'abbé en désignant du doigt un groupe d'officiers français à demi couchés sous un olivier centenaire et que le colonel n'avait pas encore aperçu. Pour nous il serait peut-être plus prudent de suivre cette route, mais je crois qu'il vaut mieux pour eux que nous redescendions dans la vallée.

A peine avait-il achevé ces paroles que plusieurs coups de fusil retentirent, répercutés par les échos, et que six hommes, couverts de burnous, fondirent comme des vautours sur les officiers qui se reposaient sous le grand arbre.

Une lutte inégale s'établit alors entre ces Français surpris sans défense et les Arabes armés de fusils et de flissas. Le colonel et l'abbé de Granville avaient mis leurs chevaux au galop, autant que leur permettait la nature inégale du terrain qu'ils avaient à parcourir. L'aumônier arriva le premier sur le lieu du combat, et, quoiqu'il fût sans armes, il s'élança comme un lion sur un Arabe qui, tenant un Français par les cheveux, se disposait à lui trancher la tête. Cette brusque diversion permit à l'officier de se dégager complètement et de prendre l'offensive, et le colonel, arrivant sur ces entrefaites, déchargea sur les ennemis les deux pistolets qu'il tenait entre les mains. Les Arabes, surpris à leur tour, ne sachant point au juste à combien

de gens ils avaient affaire, et frappés d'une terreur panique, cherchèrent leur salut dans la fuite ; en vain essaya-t-on imprudemment de les poursuivre, les uns dévoraient l'espace sur leurs coursiers agiles au pied sec et nerveux, les autres se glissaient comme des serpents entre les buissons et les rochers d'alentour, et deux minutes plus tard il ne restait plus sur le champ de bataille que les vainqueurs et un jeune Bédouin dangereusement blessé.

— Que celui-ci paie pour tous les autres ! s'écria le lieutenant Sergy, transporté de fureur.

— Cet homme est mon prisonnier, dit l'abbé d'un ton ferme en saisissant de sa main de fer le bras levé du jeune homme et en couvrant le blessé de son corps, je m'oppose à ce qu'on lui fasse aucun mal.

— Il a manqué me tuer, reprit Sergy faisant de vains efforts pour dégager son bras.

— Alors c'était un ennemi, maintenant c'est un prisonnier, dit le prêtre.

— C'est un Arabe, et je veux lui passer mon sabre à travers le corps, cria le lieutenant hors de lui.

— Vous n'en ferez rien, dit l'abbé de Granville avec sang-froid tout en contenant toujours le jeune homme, qui écumait de rage.

— Je le ferai ! vous dis-je.

— De par tous les diables ! ne contrariez pas l'abbé, Sergy, ou vous aurez affaire à moi, dit une voix bien accentuée ; il vient de nous sauver la vie, et c'est la seconde fois, pour mon compte.

— Merci de votre bienveillante intervention, répondit l'aumônier à Bursac, qui, debout à côté du prêtre, paraissait prêt à prendre sa défense.

— Sandis ! il faudrait que je fusse un fameux grec din pour ne rien sentir là pour vous ! dit Bursac en mettant la main sur son cœur. Foi d'honnête homme ! il me semble que je sens encore dans mes cheveux les doigts crochus de ce coquin d'Arabe et sur mon cou la lame de son yatagan ! C'était aussi vexant que d'être mangé par les poissons. Tenez, Monsieur l'abbé, pardonnez-moi tous mes méchants propos d'autrefois, car vous êtes un brave, ou je ne m'y connais pas !

— Croyez, Monsieur que j'ai été bien heureux d'arriver à temps, répondit l'aumônier le cœur plein d'une sainte joie, et tendant à Bursac une main que celui-ci serra avec une profonde émotion. Mais, qu'est-ce donc ? ajouta-t-il en voyant Sergy, qu'il venait de lâcher, s'affaïsser sur lui-même et perdre connaissance.

— Ce n'est rien, c'est une colère rentrée, dit Bursac avec la légèreté qui lui était habituelle.

L'abbé de Granville déboutonna l'habit du jeune officier, et voyant couler du sang de son bras gauche, il fendit la manche avec un couteau.

— Heureusement l'entaille n'est pas profonde, dit-il après un instant d'examen.

Il déchira aussitôt son mouchoir et se mit à panser la blessure.

Pendant ce temps, le colonel, qui avait été le plus opiniâtre à la poursuite de l'ennemi, revint découragé, Granville lui emprunta sa gourde, qu'il savait pleine d'eau-de-vie, et il en fit avaler quelques gouttes au jeune officier, qui ne tarda pas à reprendre ses sens. L'aumônier aperçut alors à vingt pas de distance le pantalon rouge d'un autre officier demeuré immobile derrière des broussailles qui le cachaient en partie ; il s'avança dans l'espoir d'être utile, mais un affreux spectacle s'offrit alors à ses regards : le tronc seul, dont s'échappait encore un sang noir et épais, demeurait sur le sol, la tête avait disparu, hideux trophée qu'un Arabe avait emporté sans doute à l'arçon de sa selle !

— Voilà pourtant ce qu'ils voulaient faire de moi ! murmura Bursac en frissonnant malgré lui et en portant la main à son cou, comme pour s'assurer qu'il tenait bien à ses épaules.

Le colonel, Bursac et le soldat se réunirent alors pour creuser une fosse à leur malheureux compagnon, tandis que l'aumônier, auquel il restait encore un devoir à remplir, s'approcha du jeune Arabe pour panser sa blessure comme il avait pansé celle de Sergy.

En reconnaissant celui qui l'avait défendu naguère, le pauvre diable, à moitié mort de souffrance et d'angoisse, eut cependant un mouvement de joie, et, montrant sa jambe fracassée par une balle, il s'abandonna sans résistance aux soins de l'aumônier. Celui-ci, qui n'avait plus de mouchoir, se dépouilla de sa chemise pour faire des bandages avec lesquels il assujettit de son mieux le membre mutilé, qui ne tenait presque plus que par des nerfs et des chairs meurtries. L'opération fut longue et douloureuse, et le Bédouin la supporta sans laisser échapper une plainte.

— Cet homme me paraît brave et intelligent, on en tirerait peut-être plus tard des renseignements utiles, dit l'aumônier au colonel pour l'intéresser au sort de son protégé ; l'humanité et la politique nous conseillent également d'avoir soin de lui et de le transporter à l'ambulance.

— Faites comme vous l'entendrez, mon cher abbé, répondit le colonel avec effusion ; vous nous avez donné tant de preuves de courage et de prudence, que j'ai toute confiance dans vos conseils.

Le prêtre prononça alors une courte prière sur les restes sanglants du cadavre ; il aida à les couvrir de terre ; puis, tandis que sur un ordre du colonel le soldat cédait son cheval à Sergy, l'abbé de Granville, aidé de Bursac, hissa avec peine sur sa propre monture le musulman blessé, et, le soutenant de son mieux, il marcha lentement près de lui.

Une heure après ils aperçurent de loin les blanches tentes des Français et les feux du bivac, et ils en éprouvèrent une grande joie. L'aumônier accompagna les blessés à l'ambulance, et, les recommandant aux soins du chirurgien et des infirmiers de garde, il alla jouir d'un repos que les fatigues de ce jour lui rendaient indispensable. Le lendemain de grand matin, il se hâta de revoir ses malades. Sergy avait passé une bonne nuit, et tout faisait espérer une prompte guérison, mais le pauvre Arabe était en proie à une fièvre ardente. C'était un garçon tout jeune encore, dont un léger duvet couvrait à peine le menton, tandis que sa moustache noire se dessinait mince et luisante sur des lèvres de corail. A l'aspect de son libérateur, les grands yeux d'Achmet, allanguis par la souffrance, se ranimèrent tout à coup et il sourit doucement.

— Pauvre enfant ! dit l'aumônier touché de compassion. Pensez-vous, docteur, qu'il lui reste des chances de guérison ?

— Sans doute, répondit celui-ci, mais il faudra lui couper la jambe.

— Je le crois, répondit l'aumônier, et je veux le préparer à ce sacrifice.

Et tout en rendant au malade les petits services qui lui paraissaient propres à adoucir ses maux, il cherchait à lui faire comprendre la triste nécessité à laquelle il fallait se résoudre. L'Arabe n'entendait pas ce qu'on lui disait, et comme le chirurgien, accablé de besogne, crut pouvoir retarder encore, on remit l'opération au lendemain.

Ce jour-là l'abbé de Granville se rendit à l'ambulance accompagné d'un interprète ; il trouva le pauvre Achmet dans un état aussi alarmant que la veille, et résolut de s'acquitter de la triste mission dont la charité lui faisait un devoir. Prenant la main de l'adolescent, qu'il serrait tendrement entre les siennes, il cherchait dans son esprit les paroles les plus propres à adoucir le coup qu'il allait lui porter, lorsqu'un vieux Bédouin, enveloppé d'un long burnous, la tête ceinte d'une corde en poil de chameau, pénétra tout à coup dans l'ambulance. Achmet jeta un cri de surprise et de joie, et, saisissant la

main du vieillard, il la baisa avec transport, tandis que celui-ci attachait sur l'adolescent des regards pleins d'inquiétude et de tendresse. Les assistants apprirent alors de l'interprète que cet homme était le cheik d'une tribu voisine, qui, sachant son fils tombé au pouvoir des Français, avait affronté le feu de nos sentinelles et dominé l'effroi que nous lui inspirions pour connaître le sort de son enfant. Conduit en présence du général en chef, il s'était prosterné à ses pieds en s'écriant :

— Par la face de ton fils, rends-moi le mien !

M. de Bourmont, touché de cette vive douleur, s'en était fait expliquer la cause, et avait donné des ordres pour qu'il fût conduit auprès du blessé. Après les premières effusions de tendresse, on dit au cheik que le chirurgien jugeait nécessaire de couper la jambe du malade afin de lui conserver la vie.

Le vieillard se couvrit le visage de son burnous en signe d'affliction.

— Par Allah ! dit-il ensuite tristement, qu'il n'en soit pas ainsi ! je m'y oppose. Le corps que nous tenons de Dieu ne nous appartient pas plus que la vie qu'il nous a donnée, et nous ne pouvons disposer de l'un ni de l'autre : mieux vaut mourir que de commettre ce crime.

Quelques heures après Achmet rendait le dernier soupir.

XV

Le Triomphe.

Trois jours venaient de s'écouler en misérables escarmouches, dans lesquelles les Français, toujours victorieux, avaient cependant perdu plusieurs hommes ; mais le débarquement étant enfin terminé, le général en chef résolut d'attaquer vigoureusement l'ennemi sur les hauteurs où il était retranché et d'investir le fort l'Empereur.

Le général Monk-d'Uzer reçut l'ordre d'occuper le camp de Staouéli, la brigade Poret de Morvan garda la position de Fontaine-Chapelle, où le quartier général venait d'être transporté, et le 29, à la pointe du jour, l'armée, disposée sur trois colonnes, franchit le vallon de Backschédéré, gravit la colline couronnée par l'artillerie ennemie, attaqua les troupes algériennes avec une ardeur toute française, et en peu d'instant s'empara de leur position. On chercha alors à se diriger vers le fort l'Empereur, que les arbres et les plis du terrain ne permettaient pas de découvrir. Les Français, obligés de s'avancer sans guides et sans cartes topographiques dans un véritable labyrinthe hérissé de monticules et sillonné de ravins sans nombre, marchèrent longtemps presque à l'aventure, accablés de chaleur, exténués de fatigue et de soif, et trompés à tout moment par le mirage formé par les vapeurs de la Mitidja, qui leur faisait croire qu'ils se trouvaient en face de la mer, et par conséquent sur la route opposée à celle qu'ils devaient tenir. Les soldats marchaient pêle-mêle, les régiments faisaient fausse route, revenaient sur leurs pas et s'égarèrent encore ; l'on était obligé de battre la marche particulière de chaque corps pour le rallier et le tenir rassemblé.

Enfin, l'ordre se rétablit et l'armée couronna le sommet du Boudjaréah, d'où elle découvrit à la fois Alger et le fort l'Empereur. Alors le cri mille fois répété de vive le roi retentit dans les airs, et le plus vif enthousiasme fit oublier les fatigues de ce jour.

Le fort l'Empereur, autrement nommé Sultan-Calassy, avait été bâti par Muley-Hassan sur l'un des monticules où Charles-Quint avait jadis établi son armée. Huit cents canonniers, choisis parmi les plus habiles, et quinze cents janissaires, commandés par le khaznadji (ministre des finances),

avaient juré de le défendre jusqu'à la dernière extrémité ; et d'ailleurs cette citadelle était réputée imprenable parmi les Algériens.

M. de Bourmont alla reconnaître les lieux. Il établit son quartier général à deux mille mètres du fort et ordonna que les travaux de tranchée commençassent le soir même. Le lendemain, au lever de l'aurore, les artilleurs ennemis ayant découvert nos travaux, commencèrent un feu terrible qui dura plusieurs jours et qui coûta la vie à un grand nombre de braves. Les canons du fort l'Empereur et ceux de la Kasbah détruisaient nos parapets, et les Arabes, armés de longs fusils, décimaient les travailleurs ; mais, secondé par la flotte française, qui, défilant depuis la pointe Pescade jusqu'au môle, lâcha plusieurs fois toutes ses bordées contre les batteries turques pour attirer sur elle les efforts de l'ennemi et détourner ainsi son attention du siège, le génie put cependant imprimer une grande activité à ses travaux. Déjà même on touchait au succès et l'on rêvait à une prochaine victoire, lorsque, dans la nuit du 3 juillet, une troupe d'Arabes et de janissaires intrépides escaladèrent sans bruit les sacs à terre et les gabions, et vinrent fondre à l'improviste sur nos travailleurs, déchargeant sur eux à bout portant leurs fusils et leurs pistolets, tandis que les pièces du fort vomissaient au loin les boulets et la mitraille. Les officiers d'artillerie mettent le sabre à la main, les soldats se défendent avec leurs instruments de travail ; des luttes terribles, des combats corps à corps s'engagent de toutes parts ; l'infanterie française se met en mouvement, elle force l'ennemi à se retirer, et une demi-heure plus tard, lorsque les premières lueurs de l'aurore eurent dissipé les ténèbres, une fusée volante, lancée du quartier général, donne à l'artillerie le signal de commencer le feu. Nos six batteries lancent à la fois leurs terribles projectiles les défenseurs de Sultan-Calassy ripostent vigoureusement, mais leurs coups portent presque toujours à faux, tandis que les nôtres, habilement dirigés par le général Lahitte, atteignent les embrasures et font voler les pierres en éclats. La tour qui s'élevait au milieu du château s'écroule sous nos coups, les canonnières turcs sont tués, les casemates sont enfoncées, les boulets déterminent de toutes parts de nombreux éboulements, le feu de la place se ralentit peu à peu, et à dix heures il cesse tout à fait.

Un instant plus tard une épouvantable détonation retentit dans les airs, un nuage épais de poussière et de fumée s'élève au-dessus de la forteresse, laissant tomber une horrible grêle de pierres, de bois, de fer ensanglantés et

des lambeaux de cadavres. La garnison de Sultan-Calassi venait, en se retirant, de mettre le feu aux poudres.

Lorsque ce nuage fut dissipé, nos troupes, franchissant rapidement l'espace qui les séparait des ruines du fort l'Empereur, vinrent en occuper l'enceinte, et à la vue de cet événement réputé impossible, les Arabes et les Bédouins, accourus de l'intérieur des terres pour défendre Alger la superbe s'enfuirent épouvantés et retournèrent dans leurs tribus. La Kasbah et le fort Bab-Azoun continuèrent encore leur feu, mais la stupeur et l'épouvante régnaient dans la ville, devant laquelle on venait d'ouvrir une nouvelle tranchée.

A peine l'état-major général était-il installé dans les décombres de Sultan-Calassi, que Sidi-Mustapha, premier secrétaire du dey, vint se prosterner devant le général en chef pour faire des propositions de paix, et après de longs pourparlers, dans lesquels furent réglés le sort de Hussein et de la milice algérienne, la ville ouvrit ses portes au vainqueur.

Le 5 juillet, à onze heures du matin, les trois divisions se mirent en mouvement ; et c'était un beau spectacle que celui de cette armée victorieuse, marchant en bon ordre, au son joyeux des fanfares guerrières. Le général en chef, escorté par un escadron de chasseurs dont les lances et les schakos étaient ornés de lauriers et de myrtes, marchait entouré de son nombreux état-major, dont les uniformes paraissaient plus resplendissants encore sous les rayons de ce soleil sans nuage qui faisait étinceler comme des miroirs ardents les armes d'acier poli. Officiers et soldats partageaient l'ivresse du chef, l'orgueil du triomphe brillait dans tous les yeux.

L'abbé de Granville, qui avait suivi les travaux du siège avec l'intérêt d'un militaire instruit dans l'art de la guerre, prenait sa part des joies de la victoire. Monté sur un coursier fringant, qu'il conduisait avec une admirable aisance, malgré la blessure qu'il avait reçue la veille, pendant qu'il confessait dans la tranchée un sous-officier expirant ; l'abbé de Granville, dis-je, contemplait avec l'enthousiasme d'un Français et d'un soldat le triomphe de notre armée. Oublieux de ses propres soucis, le cœur léger, la tête haute, il respirait avec volupté les âcres parfums de la mer qui arrivaient jusqu'à lui, il écoutait avec délices les brillantes fanfares de la musique militaire, annonçant au loin la victoire, lorsqu'un spectacle révoltant vint s'offrir à ses yeux. L'on était arrivé à la porte de la ville, et dans le fossé des remparts étaient entassés pêle-mêle les cadavres mutilés des Français faits prisonniers pendant le siège ; c'étaient des têtes séparées

du tronc, des membres coupés, des lambeaux de chair épars çà et là. A cette vue, l'armée entière fut saisie de tristesse et de pitié, les tambours roulèrent une marche funèbre, les drapeaux s'inclinèrent devant ces tristes dépouilles, et l'aumônier sentit s'évanouir la joie qui venait de dilater son cœur.

— Toujours des sacrifices sanglants ! toujours des douleurs et des larmes pour acheter le triomphe ! se dit-il avec amertume. Oh ! quand viendra le temps où, tous unis dans une même croyance et dans un même amour, les hommes couleront en paix le peu d'instant qu'il leur est donné de vivre sur la terre ! Ce temps même viendra-t-il ?... Non, la charité, cette fleur divine que le Christianisme a transplantée et acclimatée sur la terre, ne prendra que dans le ciel son entier développement.

Et la tête nue sous les rayons brûlants du soleil d'Afrique, les yeux élevés vers la voûte céleste, il se mit à prier avec ferveur pour ces tristes victimes des discordes humaines. Cependant la pensée de ces chrétiens qui gémissaient peut-être encore dans le bagne d'Alger, appelant de tous leurs vœux le triomphe de nos armes, vint bientôt ranimer son ardeur, et à peine l'armée eut-elle pénétré dans la ville, que, pendant que chaque corps prenait possession des postes qui lui étaient assignés, l'abbé de Granville se hâta de rejoindre les officiers logés à la Marine, et avec eux il pénétra dans le bagne, vieil et sombre édifice qui avait été jadis une chapelle chrétienne. Là, des hommes maigres et pâles, à peine vêtus de sales haillons, plus semblables à des fantômes qu'à des créatures vivantes, apparurent à ses regards. Les uns étaient aveugles, les autres couverts de plaies, quelques-uns avaient perdu la raison à force de chagrins et de souffrances. A l'aspect de l'uniforme français, à la vue surtout du ministre de l'Évangile, ces infortunés furent inondés de joie ; ils devinaient leur bonheur sans oser y croire encore. Enfin, quand on leur eut répété à plusieurs reprises qu'ils étaient libres, qu'ils n'avaient plus rien à craindre de leurs tyrans, lorsque le doute leur devint impossible, les uns tombèrent à genoux, les autres baisèrent les mains de leurs libérateurs ; c'étaient des cris d'allégresse, des pleurs de reconnaissance, des sanglots de bonheur, tableau saisissant, scène émouvante, que l'on sent et que l'on ne saurait décrire.

L'abbé de Granville, le cœur ému, les yeux mouillés de douces larmes, disait à tous quelques bonnes paroles d'affection et d'encouragement, les invitant à élever leur esprit vers Dieu, qui seul tient entre ses mains le salut et la victoire. Ces pauvres gens étaient au nombre de cent vingt-deux, et parmi eux se trouvait un Toulonnais, nommé Béraud, qui était au bagne

depuis 1802 ; les autres étaient des Génois, des Grecs et surtout des marins français ; il y avait aussi quelques soldats tombés récemment au pouvoir des Turcs. On distribua à tous des vêtements et des secours ; l'abbé de Granville, en particulier, leur vint généreusement en aide de sa personne et de sa bourse ; et le dimanche suivant, lorsque dans la grande cour de la Kasbah, il les vit agenouillés près d'un autel élevé à la hâte dans ce redoutable repaire des pirates musulmans, que, pour la première fois, le doyen des aumôniers de l'armée célébra le saint sacrifice ; lorsque généraux, officiers et soldats, courbèrent pieusement le front devant le dieu des armées, et que le chant du Te Deum, s'élevant dans les airs comme un long cri d'amour et de joie, vint électriser tous les assistants, l'abbé de Granville senti son cœur se fondre en douce larmes. Le triomphe du christianisme, qui lui permettait alors d'espérer la conversion d'un peuple plongé dans les ténèbres d'une religion barbare, le salut de tant d'infortunés privés des lumières et des consolations de l'Évangile, exaltait son âme et le transportait hors de la sphère visible pour le rapprocher de Dieu même. C'était ce sentiment surnaturel, ces ineffables délices qui faisaient dire à Xavier abandonné sur des rochers sauvages :

— C'est trop, mon Dieu ! c'est trop de joie, mon cœur ne saurait la contenir ?

Un tel moment, quand Dieu l'accorde à ses élus, n'est pas acheté trop cher par des années entières de souffrances et de tribulations !

XVI

Deux grands de la terre.

Maures, Juifs et Koulouglis circulaient paisiblement dans Alger ; les boutiques s'étaient rouvertes ; les marchands, accroupis devant leur porte, attendaient les chalands ; les Arabes, montés sur des ânes ou conduisant des chameaux, faisaient entendre comme d'ordinaire leur cri de laissez-passer : balek, balek (gare, gare) ; quelques musulmanes, si soigneusement voilées qu'on ne pouvait apercevoir que leurs yeux noirs et brillants, se montraient dans les rues ou sur les terrasses des maisons ; les Juives aux bras nus, au costume pittoresque, au visage découvert, vaquaient aux soins de leur ménage ; un mot, la ville avait déjà repris son aspect accoutumé, tant était grande la confiance des vaincus dans la parole des vainqueurs, qui avaient promis à tous sûreté et protection.

Du reste, ni l'éclat de nos uniformes, ni l'harmonie de notre musique, qui leur était tout à fait étrangère, ne semblaient étonner les Algériens. La plupart d'entre eux demeuraient étendus sur leurs bancs de pierre, ne levant pas même la tête pour voir passer les troupes françaises. Nos soldats, au contraire, jetaient partout des regards curieux, tant ce qu'ils voyaient leur paraissait extraordinaire.

L'abbé de Granville parcourait aussi dans tous les sens cette ville étrange, qui lui semblait d'abord n'offrir qu'une masse confuse et sans issue de maisons, de bazars, de casernes et de mosquées, mais au milieu desquels il reconnut bientôt des rues étroites et tortueuses, qui, se transformant quelquefois en sombres tunnels par le rapprochement successif des étages supérieurs, devenaient alors impénétrables aux rayons du soleil. Il se perdit souvent dans ce dédale inextricable d'impasses, de degrés, de cloaques immondes qui composaient la haute ville, mais il ne tarda pas à s'orienter et à reconnaître deux voies principales, Bab-Azoun et Bab-el Oued, qui, traversant Alger du nord au sud, se joignent sur une place où s'ouvre une autre rue dans laquelle débouche celle de la marine, qui conduit au port. Le jour était sur son déclin, la brise du soir rafraîchissait l'atmosphère, et quelques Maures, accroupis sur le môle, paraissaient contempler une frégate

française toute prête à mettre à la voile. Dès que les derniers rayons de soleil se furent éteints dans la mer, l'aumônier aperçut un musulman à la barbe grisonnante, au visage noble et sévère, qui s'avancait lentement vers le môle ; il était suivi d'un grand nombre d'esclaves, dont les uns portaient des palanquins fermés et les autres marchaient sur deux rangs dans le plus profond silence. »

« C'est Hussein ! » s'écrièrent plusieurs Français qui accouraient au port afin d'assister au départ du dernier dey d'Alger s'embarquant pour Naples. C'était lui, en effet ; les palanquins contenaient ses cinquante-cinq femmes, et son gendre Ali-Aga l'accompagnait avec toute sa famille. Les Maures disséminés sur le rivage le regardèrent d'un air de complète indifférence ; pas un d'entre eux ne salua son ancien maître dans ce moment solennel. Gardes et courtisans avaient disparu sans retour ; les batteries restaient muettes, aucun témoignage de sympathie, aucun appareil de souveraineté ne venait adoucir l'amertume de ce départ. Hussein, cependant, semblait supérieur à son infortune ; rien dans sa démarche calme et digne ne trahissait l'agitation de son âme ; mais lorsque, arrivé sur le rivage, il jeta un dernier regard sur ce palais qu'il habitait naguère, sur cette ville puissante où il avait si longtemps commandé en maître absolu, son cœur se brisa, et l'abbé de Granville, qui s'était approché de très-près, aperçut de grosses larmes dans les yeux du souverain détrôné. Le prêtre de Jésus-Christ comprit cette immense douleur, son âme compatissante en fut vivement émue, et, à l'instant où le malheureux prince mit le pied dans la chaloupe, seul de tous les habitants d'Alger, il salua respectueusement celui dont une foule de courtisans, le front dans la poussière, mendiaient naguère le plus léger sourire, et que tous abandonnaient lâchement au jour de la disgrâce.

Prince infortuné, se disait tout bas l'aumônier, mieux eût valu pour toi rester dans l'humble condition où le sort t'avait fait naître, que t'élever rapidement jusqu'au pouvoir suprême pour en redescendre ainsi, proscrit et humilié ; car la lie de ce calice est mille fois plus amère que ne furent douces et enivrantes les jouissances de l'orgueil satisfait. Il en est ainsi, mon Dieu ! de toutes les joies qui ne viennent pas de vous, de toutes les félicités dont vous n'êtes pas le principe et la fin.

Et comme l'abbé de Granville méditait de la sorte tantôt creusant les profondeurs du néant des choses humaines, et tantôt s'élevant en esprit vers

l'éternelle Miséricorde par d'ardentes aspirations d'espérance et d'amour, un sapeur s'approcha de lui, et le saluant du revers de la main :

— Mon aumônier, dit-il d'un ton respectueux, je viens de vous chercher partout ; le général en chef vous fait appeler.

— Merci, mon brave, répondit le prêtre de son ton amical.

— Et jetant un dernier regard sur la Jeanne-d'Arc qui s'éloignait à pleines voiles, il suivit le planton dans une rue longue, sinueuse et étroite, s'élevant en forme de rampe, qui les conduisit jusque sur la place de la Victoire, située au pied même de la Kasbah.

Cette forteresse, bâtie en forme triangulaire, et séparée de la ville par des murs épais, élevés et garnis de canons, ressemblait plutôt à une prison d'Etat qu'à un palais. L'aspect en était si lugubre que l'abbé de Granville se sentit attristé en franchissant le seuil de cette redoutable demeure. Il se trouva alors dans une vaste cour carrée, pavée de marbre blanc et entourée de galeries soutenues par des colonnes torses. Le général de Bourmont occupait l'ancien appartement d'Hussein, situé au second étage et composé de plusieurs pièces longues et étroites, ornées de riches tapis et de coussins brodés d'or et d'argent. Le sapeur conduisit l'abbé tout au bout de la galerie vers un petit kiosque entouré d'un divan rouge, dans lequel le dernier dey venait autrefois prendre son café et fumer sa pipe dans ses heures de loisir, et il alla avertir le général.

— Faites entrer, dit celui-ci avec une certaine précipitation, mais sans quitter la table couverte de papiers sur laquelle il écrivait.

Dès qu'il aperçut l'aumônier :

— Monsieur l'abbé, dit-il en lui offrant d'un geste de la main l'un des deux fauteuils dorés qui décoraient la chambre, je sais combien votre conduite a été noble et courageuse pendant toute la campagne, et j'ai voulu vous remercier, comme général en chef d'abord, et comme père en particulier, ajouta-t-il d'une voix où perçait malgré lui une douloureuse émotion, car je n'ignore pas que vous avez visité plusieurs fois mon pauvre Amédée à l'ambulance de Sidi-Ferruch ; j'avais espéré qu'il pourrait vous témoigner lui-même sa reconnaissance, et je viens d'apprendre sa mort.

En prononçant ces mots, le malheureux père ne put retenir ses larmes.

— Général, dit l'abbé, très-ému de cette douleur si légitime, je ne vous dirai point qu'il vous reste trois autres fils braves et distingués comme celui que nous regrettons tous, car je n'ignore pas que le cœur d'un père est tout entier à chacun de ses enfants ; mais je vous répéterai ce que vous savez

sans doute : le lieutenant de Bourmont est mort en héros chrétien ; pendant que le vainqueur de l'Algérie prenait possession de sa brillante conquête, son fils, plus heureux encore, entrait triomphant dans le ciel !

— Je le crois comme vous, Monsieur l'abbé, reprit le général après un moment de silence, et cette pensée doit consoler aussi sa pauvre mère. D'ailleurs, il est noble, il est beau, ajouta-t-il en s'exaltant lui-même, de mourir au champ de d'honneur, en laissant après soi de glorieux souvenirs qui rejailliront sur ma famille entière, car la France me saura gré, je l'espère, de cette magnifique conquête payée du plus pur de mon sang.

— La France !... reprit l'aumônier en tressaillant et en levant au ciel ses yeux qu'il y tint longtemps attachés avec une expression indéfinissable de trouble et de surprise ; la France, dites-vous ?...

Et comme si la triste destinée du général en chef lui eût été miraculeusement révélée, il ajouta d'une voix émue :

— La France est une nation grande et glorieuse, et cependant n'attendez d'elle ni reconnaissance ni consolation. Dieu seul est toujours juste, général, parce que lui seul est tout-puissant, et c'est en Dieu qu'il vous faut chercher la force et l'espérance, aujourd'hui comme à l'heure d'une plus grande affliction.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? reprit M. de Bourmont, péniblement impressionné par ce discours.

Mais l'aumônier ne lui répondit pas, et ses yeux immobiles demeuraient comme fixés sur un objet invisible à ceux du général.

L'on frappa vivement à la porte. M. de Bourmont donna l'ordre d'entrer et reçut avec un empressement visible les dépêches de France qu'on lui apportait.

A la voix des aides de camp et au bruit qui se faisait alors dans la chambre, l'abbé de Granville s'était comme réveillé d'un songe pénible, et, se levant aussitôt, il se disposait à sortir, lorsque M. de Bourmont l'arrêta :

— Attendez un instant, lui dit-il, il me reste quelque chose à vous dire.

Le prêtre s'inclina en signe d'obéissance, et se retira dans le marabout, garni de divans, dont la lucarne entr'ouverte lui laissa apercevoir la Jeanne d'Arc, qu'un vent contraire retenait dans la rade. Saisissant alors une lunette d'approche, qui se trouvait à sa portée, il lui sembla reconnaître le dernier souverain de l'Algérie debout sur le pont, les bras étendus vers son ancienne capitale, comme si, au moment de la voir disparaître sans retour, il eût voulu la presser tout entière sur son cœur déchiré.

— Pauvres grands de la terre ! murmura l'aumônier. Hussein, l'heure de l'humiliation a déjà sonné pour toi ; bientôt ! d'autres personnages, aujourd'hui plus puissants que tu ne le fus jamais, mangeront comme toi le pain amer de l'exil !

Il jeta un coup d'œil rapide sur les objets qui l'entouraient, considérant d'un air de tendre compassion le général en chef, assis sur le fauteuil d'honneur du dernier dey d'Alger, donnant d'un air calme et fier des ordres sans réplique à plusieurs officiers supérieurs qu'il venait de faire appeler. A cette vue le prêtre soupira profondément, et, cachant sa tête dans ses mains, il se mit à prier avec ferveur.

Pendant ce temps, M. de Bourmont examinait des états de situation, consultait des cartes, interrogeait les officiers au talent desquels il avait confiance, et, sans leur faire part de ses projets, il traçait rapidement un nouveau plan de campagne, tout en dictant à ses secrétaires l'ordre du jour qui devait paraître le lendemain.

Quand leur tâche fut terminée :

— Vous pouvez vous retirer, Messieurs, leur dit-il en les saluant d'un signe de tête.

Ils sortirent aussitôt, et quand le général vit retomber sur eux la portière de velours, il relut une seconde fois la dépêche qu'il venait de recevoir, et, la jetant avec colère sur la table qui lui servait de bureau :

— Quelle ineptie ! s'écria-t-il. ou quelle coupable insouciance ! Pas une instruction, pas un ordre raisonnable ; la demande de soixante chameaux que l'on veut acclimater dans les landes de la Gironde. Ne voilà-t-il pas une affaire d'une grande importance et bien pressante en effet !... Et de tels hommes se croient capables de gouverner !...

I ! leva les épaules et se promena à grands pas dans la chambre.

— Heureusement, reprit-il un instant après, que je sens en moi tout ce qu'il faut pour vaincre de grandes difficultés. L'exemple et les conseils d'Hussein sont restés gravés dans ma mémoire, et je saurai les mettre à profit ; je forcerai les beys d'Oran et de Constantine à nous payer le tribut ; je soumettrai l'Algérie tout entière : ne faudra-t-il pas un vice-roi pour gouverner ces vastes possessions ?... Du moins mon nom prendra rang désormais entre ceux de nos plus illustres guerriers, car je viens de doter la France de la plus importante, de la plus magnifique conquête des temps modernes, d'une conquête qui, loin d'épuiser les finances, va les enrichir au contraire des quarante-huit millions trouvés dans le trésor du dey !...

Maintenant, il me faut des récompenses pour ces généreux soldats dont la bravoure a si bien secondé mes efforts ; il me les faut éclatantes et proportionnées à leurs services !...

Il prit sur la table un mémoire de proposition qu'il avait tracé le matin et le parcourut rapidement.

— Qu'est devenu l'abbé de Granville ? dit-il en s'interrompant tout à coup.

— Je suis à vos ordres, mon général, dit l'aumônier en sortant du marabout.

— Pardon, Monsieur, de vous avoir retenu si longtemps, mais voilà ce qu'il me restait à vous dire : je vous ai porté pour la croix, et personne ne m'en paraît plus digne.

— Merci, mon général, répondit le prêtre avec effusion, vous me voyez pénétré de reconnaissance et cependant obligé de refuser une si grande faveur.

Et le motif ? reprit M. de Bourmont avec une certaine brusquerie.

— Le voici, répliqua l'aumônier en déboutonnant sa soutane et en laissant apercevoir sur sa poitrine une croix d'officier de la Légion d'honneur.

— Et pourquoi ne la portez-vous pas ostensiblement, si vous en avez le droit ? dit le général avec surprise.

— Quand j'étais du monde, je m'en faisais gloire aux yeux des hommes, répondit le prêtre en baissant la tête avec humilité ; il me suffit maintenant de la sentir reposer sur mon cœur.

— Et où l'avez-vous reçue ?

— Après la bataille de Bautzen, quand j'étais capitaine de dragons.

— Vous êtes un homme étrange, dit le général en chef, ne puis-je donc rien faire pour vous ?

— Il y a dans mon régiment un jeune sous-officier sans fortune et sans appui, dont la bravoure et les nobles sentiments m'ont souvent réjoui le cœur.

— Son nom interrompit M. de Bourmont sans laisser à l'aumônier le temps d'achever sa phrase.

— Merci, répondit le prêtre en s'approchant du bureau et en écrivant rapidement le nom, le grade, le régiment et les titres de Roger pour obtenir la décoration, merci mille fois, général, et que Dieu vous récompense dans un monde meilleur ! ajouta-t-il à voix basse.

— Adieu et au revoir, dit M. de Bourmont.

— Adieu pour toujours, murmura l'aumônier en serrant avec effusion la main que le général venait de lui tendre.

Et il sortit le cœur ému et l'esprit agité ; sa tête était en feu, ses jambes le soutenaient à peine, un malaise indéfinissable s'était emparé de tous ses sens, un frisson glacial parcourait tous ses membres ; en sortant de la Kasbah Il fut obligé d'emprunter le secours d'un soldat français pour regagner sa demeure. Roger le Hardi l'y attendait. A la vue de ce jeune homme, un éclair de bonheur illumina le visage de l'aumônier, un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres, mais il ne lui parla point de ce qu'il venait de faire pour lui.

— Êtes-vous malade, Monsieur l'abbé ? dit le fourrier avec inquiétude.

— Je ne me sens pas bien, murmura le prêtre en se laissant tomber sur la natte de jonc qui lui servait de couche ; cela n'est rien sans doute, mais je voudrais cependant faire quelques dispositions testamentaires... Mon ami, cherchez dans mes effets le portefeuille du lieutenant de Saint-Fabien, que vous m'avez vu entre les mains... C'est cela... du papier, de l'encre... De grâce, dépêchez-vous... la mort nous surprend toujours... Pourquoi ai-je différé d'un seul instant ?... Mon Dieu ! ne me laisserez-vous pas le temps d'assurer le sort de cette pauvre mère !

Il ouvrit le portefeuille, une page d'une écriture fine, mais très-distincte, s'offrit à ses regards troublés ; il la parcourut avidement.

— Mon Dieu ! est-ce donc possible ! Ernest ! comment cela se fait-il ? Ai-je bien ma tête à moi ?... Oh ! quelques jours encore pour découvrir ce mystère ; quelques heures au moins pour soulager tant d'infortune !

Il se souleva avec effort, se saisit du papier que Roger lui présentait, écrivit ces mots à peine lisibles :

« Ceci est mon testament. »

Puis la plume s'échappa de sa main défaillante, et il tomba sans connaissance.

XVII

Le cri du sang.

Au petit village de Blénod, sur le seuil de cette modeste chaumière que le lecteur connaît déjà, M^{me} de Saint-Fabien, étendue plutôt qu'assise sur l'unique fauteuil de sa pauvre demeure, tenait ses regards fixement attachés sur un objet lointain qui semblait s'approcher peu à peu. Elle était si pâle et si maigre qu'on l'eût prise pour un cadavre sans l'éclat fébrile de ses yeux noirs et les battements rapides de son cœur, où la vie semblait s'être réfugiée tout entière.

— Hortense ! s'écria-t-elle tout à coup, n'est-ce point un officier d'infanterie qui s'avance là-bas sur la route ?

— Pauvre mère murmura la jeune fille en essuyant une larme, toujours la même pensée, toujours la même vision !

Elle quitta son ou, rage et courut auprès de la malade.

— Je vois briller des épaulettes, reprit la mère d'une voix étouffée, en étendant une main dans l'espace et en posant l'autre sur son cœur comme pour en comprimer les pulsations.

Hortense regarda dans la direction qui lui était indiquée, puis une rougeur subite colora son front et ses joues, et, se faisant de ses deux petites mains blanches un abat-jour improvisé contre les rayons obliques d'un soleil d'octobre alors sur son déclin, elle demeura longtemps immobile, partagée entre l'espérance du bonheur si longtemps attendu et la crainte d'une déception.

— Eh bien ? dit M^{me} de Saint-Fabien qui respirait à peine.

— Eh bien ! répondit Hortense, c'est en effet un officier d'infanterie.

— Mon fils !... mon cher enfant !... s'écria la pauvre mère en se levant éperdue ! même avant de le voir, mon cœur l'avait deviné !

— De grâce ! calmez-vous, dit la jeune fille.

— Je veux aller à sa rencontre pour le presser plus tôt sur mon cœur !

— Vos jambes peuvent à peine vous soutenir, attendez ici, maman ; et d'ailleurs, ajouta-t-elle avec une anxiété fiévreuse, mon frère n'est pas le

seul à porter cet uniforme.

— C'est vrai, répondit la mère en se laissant retomber sur son siège, comme atterrée par la justesse de cette réflexion.... si ce n'était pas lui !...

— Je vais courir au pavillon pour mieux voir au détour de la route, dit Hortense, qui, légère comme un oiseau, grimpa sur un banc de pierre et se tint immobile à ce poste d'observation.

— Est-ce lui ? cria M^{me} de Saint-Fabien.

— Je ne distingue encore que son schako et ses épaulettes, car il s'est arrêté ; il cause avec un homme habillé de noir, un ecclésiastique, je crois.

— Mon Dieu ! mon Dieu !... Eugène s'arrêterait-il ainsi sur le point d'embrasser sa pauvre mère !...

— Et pourquoi non ? reprit Hortense ; ne peut-il pas avoir besoin d'un renseignement ou répondre à une question ?... Le voilà qui recommence à marcher côte à côte avec l'homme noir... Ils prennent le sentier qui conduit directement au village, le soleil donne en plein sur la figure de l'officier ; je ne puis cependant pas distinguer ses traits ; mais c'est bien la tournure de mon frère, ajouta-t-elle palpitante d'émotion.

— Il vit donc !... Je pourrai avant de mourir presser mon enfant sur mon cœur !...

Il se fit un long silence.

— O mon Dieu ! s'écria soudain la jeune fille en se laissant glisser à terre.

Elle quitta le pavillon et revint lentement s'asseoir à côté de M^{me} de Saint-Fabien.

— Qu'as-tu ? que t'est-il arrivé ? dit celle-ci, effrayée de la pâleur de sa fille.

— Ce n'est pas lui, dit Hortense en baissant la tête.

— Oh ! mon fils ne vit plus ! s'écria la malade en passant tout à coup de l'espérance la plus vive au désespoir le plus violent.

— Non, je ne puis le croire, reprit Hortense avec vivacité ; les six cents francs que vous avez reçus d'Afrique ne vous prouvent-ils pas le contraire ?

— Cela est vrai, dit M^{me} de Saint-Fabien, s'attachant à cette pensée consolante, comme un homme qui se noie à la dernière branche que sa main peut saisir, il est bien vrai que nul autre que mon fils n'a pu m'envoyer ce secours ; mais alors pourquoi pas une lettre, pas un seul mot pour rassurer sa pauvre mère ? Quelques lignes de sa main chérie eussent plus réjoui mon cœur que cet argent, si nécessaire cependant à notre triste existence.

— Est-ce que sa lettre ne peut pas s'être perdue ? dit Hortense, cherchant à ranimer le courage de la malade. Est-ce qu'il ne pourrait pas l'avoir remise à un ami qui, au lieu de continuer directement sa route, se serait arrêté plusieurs jours en chemin, comme cela nous est arrivé l'année dernière ?

C'était pour la centième fois au moins que la douce enfant renouvelait de pareilles conjectures depuis ce mois de juin si redouté de la pauvre mère.

— Tu m'y fais penser, reprit vivement celle-ci ; ce militaire, dont l'uniforme vient de nous faire éprouver une si cruelle déception, ne serait-il pas porteur de quelque message de mon fils ? Sans cela, pourquoi se serait-il arrêté à Blénod, un petit village sans agrément et sans ressources ?

— Vous avez raison, maman, cela serait possible.

— Va, mon enfant, cours t'informer... ou plutôt prie notre bon voisin de le faire pour nous ; tu ne peux chercher toi-même cet officier, mais le père Matthieu ne nous refusera pas ce service.

— Certainement non, il est toujours si obligeant ! Je vais chez lui, petite mère, mais à condition que vous allez rentrer dans votre chambre, car le soleil se couche et l'air humide du soir vous ferait mal, j'en suis sûre.

— Je ferai tout ce que tu voudras, mais vas vite.

Hortense replaça le fauteuil dans la chambre, établit sa mère auprès de la fenêtre et courut chez le voisin. M^{me} de Saint-Fabien contempla quelque temps à travers la vitre la démarche vive et légère de la gracieuse jeune fille, et des larmes amères vinrent mouiller ses yeux.

— La mort de l'un serait aussi la perte de l'autre, dit-elle, car lui seul pourra la protéger quand je ne serai plus !

Elle appuya sa tête dans ses mains et demeura plongée dans un morne abattement. Un instant après elle se leva et alla chercher dans son armoire un vieux livre jauni, qui s'ouvrit presque de lui-même à une certaine page.

— L'histoire de David ! toujours l'histoire de David ! répéta Mme de Saint-Fabien, effrayée de cette circonstance qui était cependant toute naturelle, puisque le livre avait été bien fréquemment ouvert à cet endroit.

Cependant, au lieu de chercher un autre passage, elle se mit à relire encore une fois cette page presque effacée par ses larmes.

Au même instant deux petits coups discrets furent frappés à la porte de la chaumière, et un pas d'homme retentit dans la première pièce.

— Est-ce vous, père Matthieu ? m'apportez-vous des nouvelles d'Eugène ? s'écria la pauvre mère en se levant avec plus de vigueur que ses

forces épuisées ne semblaient le lui permettre.

Mais au lieu de la large et bonne figure de celui qu'elle attendait, un homme de haute taille s'offrit à ses regards. Son visage maigre et pâle avait cette teinte jaunâtre si commune aux Européens qui sortent de l'Afrique, lorsque les fièvres de ce pays les ont visités. Une barbe noire et touffue, qui tombait sur sa poitrine, prêtait au premier abord à son noble visage une sévérité mâle à laquelle les yeux français n'étaient point encore habitués à cette époque ; mais sa physionomie était douce et bienveillante, quoique empreinte de tristesse ; son costume était sombre aussi, et son manteau un peu entr'ouvert laissait apercevoir la soutane de l'ecclésiastique.

— Excusez-moi, Monsieur, lui dit M^{me} de Saint-Fabien en lui offrant un siège avec la politesse digne qui lui était naturelle ; je suis si occupée de mon fils, officier à l'armée d'Afrique, que son nom est toujours sur mes lèvres.

— Aussi est-ce de lui que je viens vous entretenir, Madame, dit le prêtre d'une voix si émue que les paroles s'échappaient avec peine de ses lèvres pâlies.

— Quoi ! vous connaissez mon Eugène ? vous l'avez vu, Monsieur ? Il vous a chargé d'un message pour sa mère ?

— Oui, dit l'aumônier en levant les yeux vers le Ciel comme pour le prier de lui venir en aide.

— Oh ! donnez vite, je vous en supplie, donnez, de grâce... Ah ! mon Dieu ! je suis folle, mais si vous saviez avec quelle impatience j'attendais cette lettre...

— Ce n'est point une lettre, murmura l'aumônier, de plus en plus embarrassé de sa pénible mission.

— Et qu'est-ce donc enfin ?... Pourquoi ne m'écrit-il point ? se porte-t-il bien au moins ? quand l'avez-vous vu, Monsieur ?

— Nous avons fait ensemble, sur le même bâtiment, la traversée de Toulon à Alger ; il me parlait de vous bien souvent ; c'était un excellent jeune homme, plein d'honneur et de vertu.

— Oui, c'est la vérité, reprit la mère dont un rayon de joie illumina le visage ; mais où est-il maintenant ?

— Je ne l'ai plus revu depuis le combat de Staouéli ; je sors de l'hôpital, où j'ai été longtemps malade, Madame ; je vous apporte un souvenir de lui, que je vous montrerai tout à l'heure. Mais vous-même, n'avez-vous rien reçu de sa part ?

— J'en ai reçu de l'argent, car, pourquoi rougirais-je de le dire ? je suis pauvre, Monsieur, et mon fils, avec un dévouement sublime, se prive de tout ce qui n'est pas l'absolu nécessaire pour venir en aide à sa sœur et à moi ; ces jours-ci j'en ai reçu six cents francs en billets de banque, mais point de nouvelles.

— Hélas ! murmura le prêtre, la guerre a de si terribles chances !

— Vous me faites frémir, Monsieur, car cette pensée me poursuit nuit et jour ; auriez-vous appris quelque chose sur son compte ? serait-il blessé ? serait-il malade ?

Et sans oser prononcer un mot plus terrible encore, quoiqu'il se fût présenté le premier à son imagination, elle se laissa retomber mourante sur son fauteuil.

— Madame, dit le prêtre après un moment de silence, il n'est point de malheur si grand que la résignation chrétienne ne puisse au moins adoucir.

— Oh ! je n'ai plus de fils ! s'écria la mère éperdue et saisie tout à coup d'un tremblement convulsif.

— Je n'ai pas dit cela, répondit le prêtre de sa voix grave et douce, j'ai fait seulement un appel à vos sentiments de chrétienne.

— S'il est mort, je veux mourir aussi, reprit M^{me} de Saint-Fabien d'une voix sombre ; peut-on survivre à ses enfants !

— Je connais de tendres mères qui ont perdu les leurs et qui vivent dans l'espérance de les retrouver un jour dans le ciel. Et vous-même, ajouta-t-il avec une émotion visible, n'avez-vous pas déjà perdu un autre fils ?

— Mon Dieu ! que voulez-vous dire ? répondit-elle en tressaillant.

Et comme si une douleur ancienne, soudainement réveillée, eût fait un instant diversion à celle qui l'accablait alors, elle ajouta tristement :

— Le fils que j'ai perdu jadis avait quatre ans à peine, et cependant je l'ai pleuré plusieurs années de suite, et son cher souvenir est toujours resté présent à ma pensée.

— Comment est-il mort ? demanda le prêtre avec toutes les marques du plus vif intérêt.

— Hélas ! je n'en sais rien, dit la malheureuse femme en cachant son visage de ses mains. Depuis quelque temps déjà j'en étais séparée, car on me l'avait enlevé de vive force ; on m'écrivit sa mort sans me donner aucuns détails. Ce fut une poignante douleur et c'est une tragique histoire que la mienne !... J'ai bien pleuré, j'ai bien souffert dans ma vie, mais de

tous les maux qui peuvent accabler une pauvre femme, je trouve que le plus affreux est de survivre à ses enfants.

— Hélas ! Madame, la nature humaine est ainsi faite que le malheur qui nous frappe nous paraît toujours le plus grand de tous. J'ai connu un homme dont l'enfance et la jeunesse se sont écoulées à regretter de n'avoir pas connu sa mère ; et même aujourd'hui que Dieu, dans son infinie bonté a bien voulu détacher son cœur des biens périssables de ce monde, il tressaillerait de joie à la seule espérance de pouvoir devenir utile à celle qui lui donna le jour. Cet homme avait cependant reçu en partage plusieurs dons précieux : une santé robuste, une fortune suffisante, un esprit et un cœur capables de connaître et d'aimer la vertu ; et, loin de rendre grâces à Dieu de tous ces bienfaits, il se croyait de bonne foi le plus malheureux des hommes. Son père, le comte de Granville... Vous changez de couleur, Madame, ce nom aurait-il touché quelque corde sensible dans vos souvenirs de jeunesse ?

Et, en parlant de la sorte, le prêtre tenait les yeux fixement attachés sur M^{me} de Saint-Fabien, avide de lire dans sa physionomie les impressions de son âme.

— Non, non ; ou plutôt oui, Monsieur, j'ai connu jadis un comte de Granville, mais celui-là n'avait qu'un seul enfant qu'il a perdu en bas âge.

— En êtes-vous bien sûre, Madame ? Celui dont je parle se nommait François-Félix de ses noms de baptême.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria M^{me} de Saint-Fabien !

— Il était né à Vire, petite ville de la Normandie.

— Et vous dites que vous avez connu son fils, reprit-elle vivement, fils d'un second mariage, peut-être ?...

— Je ne le crois pas, répondit l'aumônier en se troublant à son tour. Il est vrai que plusieurs circonstances de la vie du comte de Granville sont toujours demeurées un mystère pour son fils unique lui-même.

— Quel âge a maintenant ce jeune homme, Monsieur.

— Quarante ans accomplis, répondit le prêtre avec émotion.

— Juste ciel !... serait-il bien possible ! ô Monsieur ! Monsieur, ne me trompez-vous pas ? Etes-vous bien sûr de ce que vous avancez ?.. Arthur était né le 2 février 1790, je n'ai jamais oublié cette date.

— Arthur est, en effet, le nom qu'il reçut au baptême, dit le prêtre presque aussi ému que M^{me} de Saint-Fabien elle-même. Le comte de Granville est mort depuis longtemps, mais Arthur vit encore.

— Arthur ! mon enfant que j'ai tant pleuré ! s'écria la mère hors d'elle-même ; Arthur qui me fit goûter le premier les amères, mais enivrantes jouissances de la maternité, le reverrai-je un jour ? où est-il maintenant ?

— Sous vos yeux, ma mère, dit le prêtre en couvrant de baisers et de pleurs qu'il ne pouvait plus contenir la main décharnée de la malade, à vos pieds pour vous aimer la première après Dieu, pour vous consoler dans vos peines, pour vous soulager dans vos besoins, pour remplacer autant qu'il lui sera donné de le faire le noble fils que la guerre vient de vous enlever, mais qui, mort en chrétien, sourit maintenant du haut du ciel au spectacle consolant de notre réunion.

Et, en achevant ces mots, il leva vers cette mère infortunée ses yeux baignés de larmes... elle était évanouie.

XVIII

La mère et le fils.

Lorsque M^{me} de Saint-Fabien reprit enfin connaissance, il était nuit depuis longtemps. Un médecin de Pont-à-Mousson, que l'on avait fait appeler à la hâte, lui donnait des soins ; Hortense, agenouillée près du lit sur lequel on avait étendu sa mère, sanglotait à fendre l'âme, et l'abbé de Granville, debout au pied de cette couche de douleur, contemplait avec une compassion pleine de tendresse cette frêle créature brisée par une commotion trop forte, et tout bas il priait pour elle.

— Quel rêve affreux ! murmura la pauvre femme d'une voix à peine intelligible ; Eugène ! mon Eugène !...

— C'est à lui seul qu'elle pense, se dit le prêtre avec tristesse ; la douleur de la mort de ce fils chéri étouffe entièrement la joie de retrouver celui qu'elle croyait perdu !

Mais surmontant aussitôt ce mouvement de faiblesse humaine :

— Ne devais-je point m'y attendre ? ajouta-t-il ; l'affection des pères et des mères s'accroît de tous les soins qu'ils ont prodigués à leurs enfants, et l'habitude de les aimer ajoute une force nouvelle à la voix du sang et à l'instinct de la nature. Mes devoirs de fils n'en sont pas moins sacrés, et avec le secours de votre grâce je les remplirai tous, ô mon Dieu ! heureux si je puis adoucir les chagrins de cette pauvre mère et rendre moins tristes les dernières années d'une vie bien malheureuse, si j'en crois les renseignements que j'ai recueillis avec tant de peine, et l'expression désolée de ce visage jadis si beau.

Pendant qu'il réfléchissait de la sorte, la malade avait entièrement recouvré ses esprits. Le souvenir de tout ce qu'elle venait d'apprendre lui revenait en mémoire, mais la douleur de la mort de son Eugène dominait en effet tous les autres sentiments. Voyant qu'Hortense le pleurait aussi, elle l'attira sur son sein, et des larmes brûlantes s'échappèrent de ses yeux.

— J'aime mieux cela, dit le docteur en se penchant à l'oreille du prêtre ; si cette femme n'eût pas pleuré, elle était perdue sans ressource ; maintenant j'ai beaucoup moins d'inquiétude, et comme j'ai d'autres

malades à voir à Pont-à-Mousson, je vais y retourner de suite ; M^{lle} Hortense soignera sa mère, elle en a l'habitude. Sortez-vous avec moi, Monsieur l'abbé ?

— Non, je veux rester plus longtemps auprès de Mme de Saint-Fabien.

— Vous ne partez donc pas avec votre ami, le jeune officier qui vous accompagnait quand je vous ai rencontré sur la grand'route ?

— Non, Monsieur, le hasard seul nous avait réunis à quelques lieues de Blénod ; ce jeune homme a un congé qu'il va passer dans sa famille, et, comme il fait partie du régiment dont j'étais naguère l'aumônier, nous avons été heureux de faire une petite partie de voyage ensemble. Adieu, docteur, je vous attends demain.

Le médecin tata de nouveau le pouls de la malade, ordonna une potion calmante et sortit. Alors M^{me} de Saint-Fabien, se soulevant péniblement sur sa couche et pressant sa fille sur son cœur, prit la main de l'abbé de Granville et la lui serra avec force.

Il comprit tout ce qu'il y avait d'amour maternel dans cette étreinte, et porta respectueusement à ses lèvres cette main brûlante et fiévreuse ; puis s'approchant de la jeune fille, et l'appelant doucement par son nom :

— Ne pleurez plus, lui-dit-il, mais priez pour lui du fond du cœur, car la prière soulage l'âme et attire d'abondantes grâces sur les vivants et sur les morts.

— Hortense, dit sa mère en la baisant sur le front, retire-toi, mon enfant, va prendre un peu de repos.

— Mais je ne vous laisserai pas dans l'état où vous êtes, maman !

— Monsieur voudra bien rester quelque temps encore auprès de moi, reprit M^{me} de Saint-Fabien en jetant sur l'abbé de Granville un regard plein de tendresse, qui semblait lui demander pardon de ce mot de Monsieur qu'elle venait de prononcer, il est notre meilleur ami, vois-tu, et je veux lui parler en secret.

Hortense obéit sans réplique ; elle attisa le feu, raviva la lampe et se retira dans sa petite chambre.

Alors la pauvre malade se mit sur son séant, et d'une voix presque timide :

— Arthur ? dit-elle.

L'abbé de Granville s'approcha du lit, elle lui prit la main.

— Oh ! laisse-moi te contempler tout à mon aise, enfant de mon amour, qui m'as coûté tant de douleurs et tant de larmes, s'écria la pauvre mère ;

laisse-moi te presser sur ce sein qui t'a nourri quinze mois ! Que tu es grand et beau ! que ton visage est noble et doux ! j'y retrouve le sourire gracieux de ton enfance, et ce n'est point un jeu de mon imagination, car ton image était restée gravée dans mon cœur. Un autre pouvait partager avec toi ma tendresse, mais celui-là je ne le verrai plus ! Pourquoi m'a-t-il été ravi ? avait-il mérité de mourir si jeune ?

— Ma mère, calmez-vous, dit le prêtre effrayé d'une exaltation qui pouvait devenir funeste. Et puis il ajouta d'une voix plus grave :

— Quelque légitime que soit cet amour maternel, le plus pur et le plus saint de tous les amours terrestres, vive et brillante étincelle de ce feu divin qui doit nous embraser si délicieusement dans le ciel, il doit être subordonné à la volonté de Dieu, dont les mystérieux desseins ne peuvent avoir pour but que le bonheur de ses enfants.

— Ah ! vous ne pouvez savoir ce que c'est que l'amour d'une femme pour le fils qu'elle porta dans son sein, interrompit vivement la malade ; vous ne connaissez, Arthur, ni les poignantes douleurs de la maternité, ni ses joies délirantes !

— Il n'existe pas de joie comparable aux transports de l'amour divin, ni de souffrance que la bonté du Seigneur ne puisse adoucir, répondit le prêtre.

— Hélas ! dit-elle avec un soupir, quand j'étais innocente et pure, ces paroles sorties d'une bouche si chère auraient certainement touché mon cœur, mais Dieu s'est retiré de moi et m'a abandonnée sans retour.

— Oh ! ne parlez pas de la sorte, ma mère, dit Arthur. N'est-ce pas lui qui, par un enchaînement de circonstances impossibles à prévoir, m'a rendu à votre tendresse au moment où la mienne vous devenait plus nécessaire ? Bénissons donc son infinie miséricorde tout en nous soumettant à sa volonté sainte... Mais il est tard déjà, et les émotions de ce jour vous rendent le repos indispensable ; je vais donc me retirer dans la pièce voisine pour que vous puissiez dormir plus tranquillement.

— Non, non, ne me quittez pas ainsi, dit-elle ; quand, après une si longue séparation, je retrouve enfin mon enfant, ne me privez pas si tôt de sa présence chérie. Croyez-vous que je pourrai dormir avant de savoir comment vous avez vécu jusqu'à ce jour ! Quel a été votre sort depuis que vous me fûtes enlevé ? Oh ! parlez, parlez mon fils, dites-moi l'histoire de votre vie ? Trop longtemps j'y suis restée étrangère, ne tardez pas davantage à me la faire connaître.

L'abbé de Granville ne résista point à ces instances, il donna à M^{me} de Saint-Fabien la potion ordonnée par le docteur, et, s'asseyant auprès du lit, il recueillit ses souvenirs et raconta en peu de mots les événements qui l'avaient le plus frappé dans son enfance. M^{me} de Saint-Fabien pleurait en l'écoutant, car, quelque soin qu'il prit de couvrir d'un voile respectueux la dureté de son père à son égard, et de dissimuler habilement les douleurs de sa jeunesse, rien n'échappait à l'instinct maternel.

— Oh ! combien vous avez souffert ! dit-elle. Malheureuse que je suis ! pourquoi n'ai-je pas eu le courage de subir jusqu'au bout la triste vie que votre père m'avait faite ! Au moins, pauvre enfant, j'aurais été là pour te défendre ou pour pleurer avec toi. Pour mon fils, pour mon Arthur, j'aurais dû tout braver avec courage, tout supporter patiemment, ma conscience du moins ne m'adresserait aucun reproche.

— Ne vous accusez pas, ma mère, dit le prêtre, car Dieu, qui sait tirer le bien du mal et qui se sert de tous les moyens pour faire réussir ses desseins miséricordieux, a permis que je souffrisse de la sorte, afin de me faire toucher au doigt, pour ainsi dire, que par lui seul et en lui seul on pouvait trouver, même sur la terre, cette paix intérieure et ce bonheur de l'âme que nous cherchons en vain dans les biens d'ici-bas, et dont l'amour, la fortune et la gloire ne sont que les trompeuses promesses.

Pour faire diversion aux tristes pensées qui déchiraient le cœur de sa pauvre mère, l'abbé de Granville lui conta ses campagnes et ses succès guerriers ; et elle l'écoutait le sourire sur les lèvres, la joie de l'orgueil dans les yeux. Puis il lui parla longuement des motifs qui avaient déterminé sa conversion et sa vocation ecclésiastique, les joies intérieures de cette vie d'abnégation et de dévouement, des espérances surnaturelles qui remplissaient son âme, et il s'aperçut avec délices de l'impression salubre que ses paroles, pleines d'onction et de piété, paraissaient produire sur la malade. Mais, quand il lui fallut raconter ses relations avec Eugène et la fin touchante de ce pauvre jeune homme, les larmes de M^{me} de Saint-Fabien coulèrent avec tant d'amertume, ses sanglots devinrent si déchirants que le prêtre, attendri lui-même par une si vive douleur, ne put continuer son récit ; et, tombant à genoux, il pria tout haut pour celui qu'il avait déjà si efficacement secouru à son heure dernière. Alors la mère infortunée unit sa voix tremblante à cette voix grave qui montait vers les cieux, et quand la prière lui eut rendu un peu de calme.

— Mon fils, dit-elle, il me tarde de savoir comment vous avez appris mon existence.

L'abbé de Granville tira de sa poche le portefeuille qu'il avait reçu d'Eugène, et montrant le portrait qu'il contenait.

— Cette image, dit-il, avait déjà réveillé dans mon âme un vague souvenir des joies de ma première enfance. Elle était depuis peu de temps en ma possession lorsque le fourrier Roger me raconta qu'au point du jour il avait vu sortir de ma tente ce volontaire dont je vous ai parlé, et que sa taille et son courage rendaient également remarquable. Je ne l'avais ni vu ni entendu, et je me perdais en conjectures sur le but d'une pareille visite. Toutes mes recherches pour découvrir d'Ormion restèrent infructueuses, je ne le retrouvai point et j'ignore encore ce qu'il est devenu. Quelques jours plus tard, je tombai malade presque subitement, et je résolus de profiter d'un reste de force, que je sentais m'échapper, pour accomplir par des dispositions testamentaires la promesse que j'avais faite à Saint-Fabien de venir au secours de sa famille ; j'en cherchai l'adresse dans le portefeuille, mais quelle fut ma surprise de reconnaître sur la première page l'écriture de mon cousin et d'y lire ces mots :

« Au nom de votre mère, dont je reconnais ici le portrait, oubliez mes torts à votre égard et ayez pitié de ma femme et de mon enfant, que mes malheurs et mes fautes ont réduits depuis longtemps à la misère. Ils habitent, non pas le château de Courcy, car il est vendu, mais une chaumière dans le village de ce même nom. Je vous sais riche et généreux, vous ne rejetterez pas la prière que je vous fais pour eux et que je n'aurais jamais eu le courage de vous adresser pour celui qui ne veut pas vous importuner de sa présence et qui ose à peine se dire votre dévoué cousin.

« ERNEST D'ORMION. »

Cette lettre, continua l'abbé de Granville, me fit éprouver de vives émotions qui accélérèrent encore la marche rapide de la fièvre pernicieuse dont je venais d'être atteint. Je fus porté à l'hôpital et j'y restai plus de quinze jours entre la vie et la mort. Dès que je commençai à aller mieux et que j'eus recouvré l'intelligence et la mémoire, je relus la lettre de mon cousin, dont la première phrase, que je ne pouvais comprendre, excitait cependant dans mon cœur un trouble involontaire. A force de réfléchir sur le même sujet, je me rappelai une circonstance de ma jeunesse sur laquelle je

m'étais fort peu appesanti jadis, et qui me frappa vivement quand elle me revint en mémoire ; cette circonstance, la voici :

J'avais dix ans déjà, lorsque je pénétrai pour la première fois dans la chambre de mon père, qui se promenait dans le parc. Je me mis à regarder avec une curiosité infantine les nombreux tableaux qui décoraient les murs ; il y en avait de toute sorte, mais le plus grand, le plus beau sans doute était couvert d'un voile noir. Je soulevai ce voile avec beaucoup de difficulté, parce qu'il était retenu par de petits anneaux et des clous à crochet fixés derrière le cadre, Je vis alors le portrait d'une jeune femme, vêtue de bleu, allaitant un petit enfant. M^{me} d'Ormion arriva sur ces entrefaites.

— Malheureux ! me dit-elle, qui vous a permis de toucher aux tableaux de votre père ? S'il le savait, il vous punirait sévèrement.

— Hélas ! interrompit M^{me} de Saint-Fabien avec un profond soupir, ce portrait était le mien ; M. de Granville le fit faire à Paris peu de mois après votre naissance, mon fils, et la miniature que j'avais conservée, et que je donnai plus tard à Eugène, n'était qu'une copie réduite du grand portrait peint à l'huile.

— Ma mère, dit le prêtre, remercions le Seigneur, qui se sert quelquefois des moyens les plus simples pour favoriser ses faibles créatures ; sans ce portrait chéri, que je vous demande la permission de conserver toujours, je n'aurais peut-être pas eu le bonheur de vous connaître.

En le comparant dans mes souvenirs, fortement réveillés par la lettre de mon cousin, au portrait voilé de la chambre de mon père, je conçus l'idée qu'ils pouvaient représenter tous les deux la même personne. Mille conjectures diverses se présentaient à mon esprit, mais aucune d'elles ne le satisfaisait entièrement ; je priai le Seigneur de m'aider à éclaircir des doutes qui troublaient mon repos, il m'inspira la pensée de partir pour Vire, où je savais que mon père habitait avant l'émigration. La révolution de juillet, qui a supprimé les aumôniers de régiment, me permettait de quitter l'Afrique ; ma santé, fortement ébranlée, m'y engageait aussi ; j'envoyai à votre adresse les billets de banque que vous avez reçus, et à celle de M^{me} d'Ormion une somme à peu près égale ; puis, avec l'autorisation de mes supérieurs ecclésiastiques, je partis pour la France dès que je fus capable de quitter l'hôpital. En débarquant à Toulon, je pris immédiatement la route de Normandie, et, à peine arrivé à Vire, je commençai mes perquisitions. Le château de mes ancêtres avait passé de main en main, mais leur nom vivait encore dans l'esprit des habitants du pays. Une vieille douairière, avec

laquelle le curé de la paroisse me mit en relation, me dit avoir connu mon père et ma mère ; elle assurait que cette dernière était belle comme un ange et bonne autant que belle, mais qu'on la savait fort malheureuse. Elle n'était pas morte en mettant son fils au monde, comme on me l'avait fait croire ; on disait, au contraire.....

— Mon Dieu ! que disait-on ? s'écria M^{me} de Saint-Fabien dans une agitation d'esprit facile à deviner.

— On disait, répondit le prêtre, si bas qu'on l'entendit à peine, que poussée au désespoir par les mauvais traitements d'un mari jaloux, elle s'était enfuie du domicile conjugal et qu'elle avait profité des lois révolutionnaires qui autorisaient le divorce.

— Oui, ce fut là mon crime, reprit M^{me} de Saint-Fabien les yeux baignés de larmes, car les hommes peuvent changer leur politique et la forme de leur gouvernement, mais les lois divines ne changent point au gré des passions humaines, et la mort seule peut dissoudre l'union que le sacrement de l'Église a sanctifiée aux pieds des autels. Je le savais, mon fils, car j'avais été élevée par un père pieux et sage. Tant qu'il vécut, ses conseils et son exemple m'aidèrent à supporter la triste vie que je m'étais faite, puisque c'était moi surtout qui, séduite par l'éclat d'un beau nom et de la fortune, avais accepté presque sans réflexion les offres de mariage du comte de Granville. Quand mon bon père fut mort, que j'eus reçu son dernier soupir et que je me retrouvai de nouveau en butte aux scènes jalouses, aux reproches que je ne méritais point, le courage me manqua pour supporter tant d'humiliations. Au lieu d'avoir recours à Dieu, qui me serait sans doute venu en aide, au lieu de me résigner patiemment à des maux que je m'étais seule attirés et qu'une constante vertu aurait peut-être adoucis, je profitai d'une courte absence de M. de Granville pour quitter sa maison et m'enfuir à Paris, où je me réfugiai chez une sœur de ma mère, âgée et infirme. Votre père découvrit bientôt ma retraite et voulut m'en arracher ; il employa pour y parvenir les prières d'abord, les menaces ensuite. Je résistai aux premières, je craignis les secondes, et, cédant à de mauvais conseils, j'eus recours à la protection d'une loi impie, et je demandai le divorce, que j'obtins sans difficulté.

Dès que ma chaîne fut rompue, il me sembla que je respirais plus à l'aise et que mon bonheur était assuré désormais. Je vécus ainsi plus d'un an, cachée et solitaire, mais heureuse des grâces naissantes de mon Arthur, de ses caresses enfantines ; votre amour seul me suffisait, mon fils, et près de

vosre berceau je ne regrettais rien au monde. Mais le 29 juin 1792, jour d'affreuse mémoire, dont le souvenir me fait encore frémir malgré moi ! renfermée à la maison par la maladie de ma tante et pleine de confiance dans la jeune bonne normande qui m'avait accompagnée dans ma fuite, je lui dis de vous conduire aux Tuileries, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois. Vous y étiez depuis un quart-d'heure à peine lorsqu'un cousin de cette fille, nouvellement arrivé à Paris, s'approcha d'elle et lui exprima le plaisir qu'il éprouvait à la revoir ; ils s'assirent ensemble sur un banc et se mirent à causer de leur pays pendant que vous jouiez sous les grands arbres. Au bout d'une demi-heure, le parent de Javote prit congé d'elle et s'éloigna. La jeune fille, ne vous voyant plus à ces côtés, vous chercha d'abord dans tous le jardin, bientôt elle interrogea les promeneurs, elle remplit l'air de ses cris, elle mit la police en mouvement ; tous ses soins furent inutiles, personne ne savait ce que vous étiez devenu.

Lorsque j'appris cet événement affreux, je manquai de devenir folle de douleur ; puis, après des angoisses que vous ne pouvez concevoir, j'eus l'idée de faire rechercher le cousin de Javote ; on parvint à découvrir l'auberge où il avait logé, et l'on apprit que cet homme était reparti le jour même de votre disparition avec un compatriote qui logeait avec lui. Je compris alors que votre père était le véritable auteur de cet enlèvement, et ne désespérant point de reprendre par force ou par adresse le trésor que la ruse m'avait ravi, je partis pour Vire, où j'acquis la certitude d'avoir deviné juste, puisqu'on vous avait revu chez M. de Granville ; mais votre père venait d'émigrer, et il vous avait emmené avec lui. J'écrivis alors lettres sur lettres, je fis agir des amis, je suppliai, je menaçai tour à tour sans obtenir de réponse. Alors je me résolus à partir aussi, à suivre jusqu'au bout du monde, s'il le fallait, les traces de ce même homme que j'avais fui et repoussé naguère, à lui demander à genoux l'enfant de mon amour ; mais, comme je faisais mes préparatifs de voyage, je reçus du valet du comte une lettre cachetée de noir, qui m'apprenait en termes froids et secs la mort de mon Arthur. Le but de votre père, en me faisant donner cette fausse nouvelle, avait-il été de vous soustraire plus sûrement à mes recherches ou de se venger de moi en déchirant mon pauvre cœur ? c'est ce que je ne puis savoir. Ma douleur et mon désespoir furent au delà de toute expression. Peu de temps après, ma tante mourut ; je restai seule au monde, sans affection, sans protecteur, sans appui, et j'avais vingt ans à peine ! Je sais bien que toutes ces considérations ne sauraient excuser le second mariage que je

contractai plus tard contre les lois de l'Église, contre le cri de ma conscience, mais je voudrais qu'elles atténuassent du moins cette faute à vos yeux.

— Pauvre mère ! dit le prêtre avec tendresse, est-ce à votre fils à vous juger ? Puis-je faire autre chose que de vous plaindre et de prier pour vous, du plus profond de mon cœur, le Dieu d'éternelle miséricorde ?

— Ce Dieu s'est retiré de moi parce que je me suis éloignée de lui, répondit-elle d'une voix sombre, car le malheur n'a cessé de me poursuivre depuis lors.

— Lorsque Dieu nous punit en ce monde, c'est qu'il veut nous épargner dans l'autre, ma mère ; prions-le et confions-nous en lui, jamais il ne rejette les soupirs d'un cœur contrit et humilié.

Après avoir achevé ces paroles, l'abbé de Granville supplia la malade de prendre quelque repos, et, sur l'invitation de Mme de Saint-Fabien, il se retira dans le cabinet qui servait autrefois de chambre à Eugène.

XIX

Le Taureau

Lorsque le prêtre se trouva seul, il tomba à genoux et pria avec larmes pour le bonheur et la conversion de celle qui lui avait donné la vie, et, dès que les premières clartés de l'aurore pénétrèrent dans sa chambre, il sortit sans faire de bruit et courut à l'église, afin d'offrir à Dieu pour cette pauvre brebis égarée le saint sacrifice de la messe.

Ce pieux devoir accompli, il pria le curé du village de lui procurer, pour servir M^{me} de Saint-Fabien, une fille habile et vertueuse, et s'informa où il pourrait trouver à acheter quelques meubles. Le curé lui ayant appris qu'un propriétaire de Blénod, qui avait hérité du mobilier d'un de ses parents, désirait s'en défaire, l'abbé de Granville se rendit de suite chez cet homme et acheta tout ce qui lui parut utile et commode pour sa mère.

Cette affaire terminée, il retourna à la chaumière, et trouva M^{lle} de Saint-Fabien sur la porte.

Dès que cette jeune fille aperçut l'abbé, elle courut à sa rencontre, et, le saluant respectueusement, elle lui dit avec une naïveté charmante :

— Je viens d'apprendre que vous êtes mon frère, et j'en suis bien contente, car j'ai vu hier combien vous êtes bon et j'avais déjà remarqué que vous ressemblez beaucoup à maman.

— Je me réjouis de mon côté de pouvoir vous donner le doux nom de sœur, répondit Arthur en la baisant au front ; puisse le Dieu de toute bonté répandre sur vous à pleines mains les trésors de ses bénédictions !

Ils entrèrent ensemble dans la chambre de M^{me} de Saint-Fabien, et l'abbé de Granville la trouva mieux portante qu'il n'avait osé l'espérer la veille.

Peu de temps après, la servante choisie par le curé arriva et l'on apporta aussi les meubles achetés le matin. Hortense, dont la vie avait été jusque-là toute de privations et de misère, admira tous ces objets avec une vivacité enfantine et manifesta son contentement par des exclamations qui firent sourire son frère. M^{me} de Saint-Fabien pleurait, au contraire, mais ses

larmes avaient leur douceur, quoique le souvenir du fils qu'elle avait perdu se mêlât à toutes ses pensées.

Cette journée et plusieurs autres s'écoulèrent en causeries intimes, dans lesquelles l'abbé de Granville ne perdait aucune occasion de parler de la miséricorde céleste et du calme que l'on goûte dans le service de Dieu, et il s'aperçut avec plaisir que le cœur pur et simple de la jeune fille était tout disposé à recevoir avec fruit la semence féconde de la parole évangélique ; il lui semblait aussi que ses discours faisaient une vive impression sur l'esprit de M^{me} de Saint-Fabien, et il espérait que cette âme si tendre, si passionnée, s'élancerait bientôt avec ardeur vers la source de tout amour. Quant à lui, qui n'avait jamais éprouvé les douceurs de la famille, il s'abandonnait avec délices à cette vie nouvelle d'épanchement et d'affection, remerciant Dieu de la lui faire connaître. La tendresse de sa mère, l'amitié naissante de sa jeune sœur avaient pour lui des charmes infinis, mais un pressentiment secret semblait l'avertir que ces joies ne seraient pas de longue durée, et que ce n'était point pour le rendre heureux ici-bas que Dieu l'avait engagé dans les liens du sacerdoce ; aussi son bonheur était-il grave et recueilli comme il convenait à son caractère.

Cependant M^{me} de Saint-Fabien semblait reprendre de la force ; elle avait pu sortir de sa chambre et assister sans trop de fatigue au service funèbre que l'abbé de Granville célébra pour le repos de l'âme d'Eugène. L'après-midi de ce même jour, Hortense supplia sa mère de la mener faire un tour de promenade dans la campagne. Le ciel était si pur, l'air si doux, que M^{me} de Saint-Fabien ne voulut point refuser à sa fille, depuis si longtemps retenue à la maison ou dans l'étroit jardin, cet innocent plaisir. Elle sortit donc, appuyée sur le bras de son fils, et, quand elle eut gagné le bouquet d'arbres qui domine la grande prairie, elle s'assit à l'ombre des ormeaux. L'abbé de Granville prit place auprès d'elle ; il contempla avec ravissement le paysage enchanteur qui s'offrait à ses regards ; et, pénétré d'admiration à la vue de cette campagne riche et fertile, il parla avec enthousiasme de la grandeur et de la bonté de Dieu. M^{me} de Saint-Fabien l'écoutait attentive et recueillie, tandis que la jeune fille, heureuse de se trouver libre et en plein air, courait comme un enfant dans la prairie émaillée de fleurs, tantôt cueillant des boutons d'or pour les tresser en guirlande, et tantôt livrant au vent du soir les pétales effeuillés des blanches marguerites.

Tout à coup un cri perçant retentit jusqu'au bouquet d'arbres ; Arthur et sa mère levèrent la tête, et virent avec effroi un taureau de haute taille qui poursuivait Hortense, dont le chapeau de paille, orné de rubans rouges, flottant au gré du vent, excitait l'ardeur du farouche animal. Plus prompt que l'éclair, l'abbé de Granville se précipite à la rencontre du taureau, et, lui lançant à la tête une pierre ramassée à la hâte, il le frappe au front et attire ainsi sur lui-même la colère de ce terrible ennemi, au moment où la jeune fille, sur le point d'être atteinte, venait de tomber de fatigue ou de frayeur peut-être. L'abbé, n'ayant point d'arme, n'avait aucun moyen de se débarrasser du taureau par la force ; mais, agile autant que prompt à se décider, il espéra lui échapper par la ruse, et, criant à sa sœur de se sauver au plus vite, il continua à harceler l'animal à coups de pierre pour donner aux deux femmes le temps de se retirer. Il s'enfuit ensuite vers un petit bois de chênes dans lequel le taureau s'engagea d'abord à sa poursuite, mais où, arrêté par les branchages, il ralentit bientôt sa course, et, se calmant de lui-même, finit par se coucher, haletant, dans une étroite clairière.

Dès que l'abbé de Granville le vit dans ces dispositions pacifiques, il reprit lui-même haleine, et, lorsqu'il se fut reposé un instant, il sortit de ce bois et s'achemina lentement vers la chaumière, le cœur joyeux d'avoir pu protéger efficacement sa jeune sœur. Bientôt il rencontra une troupe de paysans que M^{me} de Saint-Fabien envoyait à son secours.

Après les avoir remercié avec effusion et leur avoir dit en quel endroit on retrouverait le taureau, il retourna seul à sa demeure, heureux d'avance du plaisir qu'allait y causer son retour. Les cris de joie de sa sœur, qui guettait son arrivée sur le seuil de la porte saluèrent en effet sa bien-venue, mais en se retournant auprès de sa mère, qui pleurait alors de tendresse et de bonheur, il fut frappé de l'altération de son visage et des tressaillements nerveux qui agitaient continuellement tous ses membres. Il l'engagea à se mettre au lit, espérant que le repos lui ferait du bien. Elle parut s'endormir peu de temps après ; mais lorsqu'il revint auprès d'elle le lendemain matin, il la trouva en proie à une fièvre ardente, poussant des cris inarticulés, balbutiant des phrases incohérentes, des mots sans suite dans lesquels les noms d'Arthur et d'Hortense se mêlaient aux épithètes de monstre furieux, de dragon vomé par l'enfer. En voyant la veille le péril de ses deux enfants, la pauvre mère avait senti ses forces l'abandonner ; sa constitution, minée par la maladie et par de longs chagrins, avait succombé à cette dernière épreuve, le délire s'était emparé de ses sens et la ramenait sans cesse vers ce

danger toujours présent à son esprit ; c'était une terreur inexprimable, un supplice de tous les instants.

Justement effrayé de cet état d'exaltation, l'abbé de Granville envoya en toute hâte chercher le médecin ; celui-ci arriva bientôt, mais il ne tarda pas à déclarer que les ressources de son art étaient tout à fait impuissantes contre un mal qui devait nécessairement emporter la malade dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, sans lui laisser recouvrer la raison.

Alors une crainte affreuse s'empara de l'esprit de l'abbé. Cette femme qu'il aimait d'abord sans la connaître, seulement parce qu'elle était sa mère, cette femme qu'il chérissait encore plus depuis qu'elle l'avait accueilli avec amour et qu'il avait reconnu les trésors de tendresse qu'elle tenait renfermés dans son cœur, il allait en être privé à jamais, avant même d'avoir eu le temps de la réconcilier avec le Ciel. Lui qui, à force de patience et de charité, avait amené tant de fiers guerriers à confesser leurs fautes et à mourir saintement il était là à côté de sa mère expirante, il savait que depuis longtemps, égarée par l'excès même de ses remords, elle vivait éloignée de Dieu sans confession, sans sacrements, et il ne pouvait rien entreprendre pour sauver cette âme pour le salut de laquelle il aurait volontiers sacrifié jusqu'à la dernière goutte de son sang. Debout près de ce lit de souffrance, il épiait dans des angoisses inexprimables une lueur d'espoir, un seul mot annonçant que la raison allait revenir, et les divagations les plus insensées, les phrases les plus incohérentes ou l'affaissement le plus complet venaient tour à tour tromper ses espérances.

— Dieu de miséricorde, un jour ! une heure encore à cette pauvre créature ! s'écriait-il du fond du cœur, le temps d'élever vers vous ses yeux noyés de larmes et de crier merci !... Tout ce qu'il me reste de jours à vivre pour cette heure précieuse !... Ne me l'avez-vous rendue un instant, Seigneur, que pour que je la voie tomber sous mes yeux dans l'abîme sans fond de vos justices éternelles !... Grâce pour cette pauvre femme, qui a tant souffert dans ce monde, mon Dieu ! grâce pour son âme au moins, au nom de Jésus-Christ !

Et les heures suivaient les heures, les jours succédaient aux jours sans autre changement que l'affaiblissement inévitable qui rapprochait le dénouement de ce terrible drame.

Le docteur, qui venait très-fréquemment, s'approcha un soir de l'abbé de Granville, et lui dit à voix basse :

— Ne souffrez point que M^{lle} Hortense veille cette nuit.

— Je l'enverrai se reposer de bonne heure, répondit le prêtre ; mais pourquoi me faites-vous cette recommandation ?

— Parce qu'elle est trop jeune et trop impressionnable pour voir mourir sa mère sans danger pour elle-même.

— Vous croyez donc que le terme fatal approche dit Arthur en tressaillant.

— Jugez-en plutôt par vos propres connaissances, répondit le docteur en tâtant de nouveau le pouls de la malade. Cette nuit, ou demain au point du jour... Du courage, vous êtes un homme.

Il s'éloigna à ces mots, et l'abbé de Granville, le cœur déchiré, mais toujours maître de ses émotions engagea sa sœur à se coucher de bonne heure et ordonna à la servante de se retirer dans la pièce voisine.

XX

La vision.

Une fois seul avec la malade, Arthur se prosterna au pied du lit, et, le front dans la poussière, les yeux baignés de pleurs, il cria vers Dieu, comme il l'avait déjà fait tant de fois.

— Non, disait-il, Seigneur, en vain vous paraissez sourd à mes prières, vous ne me refuserez point le salut de cette âme. Sans doute elle a trop différé de répondre à votre grâce, qui tant de fois la rappellera vers vous, mais le sang de Jésus-Christ n'est-il pas assez puissant pour laver toutes les fautes, tous les délais du pécheur !

Il pria ainsi toute la nuit, se relevant de temps à autre pour examiner la mourante, qui, tantôt le prenant pour le vieux comte de Granville, lui demandait grâce avec une expression déchirante de douleur et d'effroi, et tantôt l'appelait des noms les plus doux qu'elle donnait jadis à son second mari.

Vers les deux heures du matin, la malade cessa de parler et parut s'endormir, bientôt on n'entendit même plus le bruit de sa respiration ; Arthur effrayé, se pencha vers sa mère, aucun souffle ne vint effleurer son visage.

Il frissonna d'épouvante.

— Non, cela n'est pas possible ! s'écria-t-il ; non, elle n'a pu mourir ainsi !

Il toucha le pouls de la malade, il ne battait plus d'une manière perceptible, mais la main était moite et souple encore. Arthur retomba à genoux. Cette fois ce furent des sanglots qui s'échappèrent de sa poitrine, des larmes brûlantes qui coulèrent de ses yeux. Il demeura longtemps le regard fixé sur le crucifix, les bras étendus vers lui, puis peu à peu ses pleurs s'arrêtèrent, ses bras se détendirent, sa tête se pencha sur sa poitrine, il s'endormit d'un sommeil plus fort que sa volonté. C'était sa cinquième nuit de veille au chevet de sa mère.

Tout à coup la chambre lui parut s'illuminer d'une clarté douteuse ; c'était la lueur d'une flamme rougeâtre qui s'élevait en tourbillonnant du

sein même de la terre ; puis un homme à la taille gigantesque, au visage sinistre, quoique noble et beau, se montra soudain près du lit, sans que le prêtre pût deviner quelle issue avait livré passage à ce personnage, dont le sourire satanique et le front chargé d'ennuis contrastaient étrangement. Le voyant s'approcher de la malade, comme pour s'en emparer de vive force, l'abbé de Granville, pour la défendre, se précipita sur cet être surhumain, et une lutte étrange s'engagea entre eux. L'abbé de Granville frappait à coups redoublés, mais ses coups, quoique assénés avec une force prodigieuse, n'ébranlaient même pas son adversaire, qui ne paraissait occupé que de son funeste dessein ; et comme l'abbé s'était jeté entre M^{me} de Saint-Fabien et le ravisseur, celui-ci étendit sa main formidable, le toucha au bras droit, et Arthur sentit comme l'application d'un fer rouge qui calcinait sa chair, et la douleur fut si vive qu'elle lui arracha des cris. Il lutta longtemps encore, mais sans plus de succès ; sa poitrine était en feu, ses forces s'épuisaient en efforts inutiles, une sueur de sang coulait de tous ses pores ; il se sentait succomber, lorsqu'une odeur plus suave que tous les parfums de l'Arabie se répandit dans la maison ; le plafond s'entr'ouvrit soudain, et une femme merveilleusement belle, portée sur un nuage d'or, parut tout à coup au milieu de la chambre. Elle regarda l'abbé avec des yeux remplis d'une tendre pitié, et d'une voix plus douce que les vibrations d'une harpe éolienne, elle lui dit :

— Ne crains rien, fidèle serviteur, je viens à ton secours.

Réveillé par l'excès même de la joie ineffable dont la céleste apparition venait de le remplir, Arthur se retrouva agenouillé auprès du lit de douleur ; une sueur froide l'inondait de la tête aux pieds, tout son corps était brisé par ce sommeil plein d'agitation, mais l'espérance était descendue dans son âme.

— O douce Consolatrice des affligés, je mets en vous toute ma confiance ! s'écria-t-il.

Et, poussé par une inspiration céleste, il s'offrit à Dieu en holocauste, et fit à Marie un vœu secret pour le salut de sa mère.

Bientôt une voix douce se fit entendre à son oreille.

— Arthur ! est-ce bien vous ? dit la malade ; vous ne courez aucun danger, n'est-ce pas ?

— Non, ma mère.

— Et ma fille, je ne la vois point ?

— Elle dort ; la pauvre enfant avait besoin de repos.

— Il n’y a rien à craindre pour elle ?

— Non, assurément,

— Ce monstre effroyable prêt à la dévorer, tout cela était donc un songe ?

La malade se recueillit un instant, puis elle reprit en s’asseyant sur sa couche :

— Un taureau la poursuivait, vous l’avez sauvée, mais en risquant votre propre vie ; cependant vous êtes revenu sain et sauf, que le Ciel soit donc béni !... La mémoire me revient... je me rappelle tout maintenant, mais je n’en suis pas moins bien malade... J’ai fait de mauvais rêves ; votre père me poursuivait, et l’enfer s’entr’ouvrait sous mes pas... L’enfer ! quelle affreuse image !...

— Ma mère ! ma bonne mère ! il ne tient qu’à vous de l’éviter.

— Que faire pour cela ?

— Prier le Dieu d’amour qui a versé son sang pour le salut du pécheur, et laver votre âme dans les eaux salutaires de la pénitence.

— Eh bien ! j’y penserai, mon fils... quand je serai plus forte... demain peut-être...

— Non, pas demain, mais aujourd’hui, mais tout de suite, car c’est maintenant le jour favorable, le jour du salut. Non, pas demain, car demain n’est pas à nous, demain n’appartient qu’à Dieu seul. O mère dont j’ai été privé si longtemps, continua-t-il en tombant à ses pieds, au nom de tout ce que j’ai souffert loin de vous ! au nom de votre amour maternel, au nom de cet autre fils mort saintement sur un champ de bataille, et qui vous appelle maintenant du haut du ciel, ne différez pas d’un jour, pas d’une minute, donnez-moi le seul bonheur que vous puissiez me donner : l’espoir de vous retrouver dans un autre monde !

Et il pleurait en l’implorant ainsi.

— Quand ce serait tout mon sang que vous me demanderiez de la sorte, pourrais-je vous le refuser ? dit Mme de Saint-Fabien en lui tendant les bras... Il est cependant bien pénible à une pauvre femme qui a longtemps vécu éloignée de Dieu, ajouta-t-elle tristement, de dévoiler ainsi les fautes de sa jeunesse, de mettre son cœur à nu devant un homme mortel ; cependant, puisque vous le désirez, Arthur...

— Si je le désire ! de toutes les forces de mon âme, dit-il en l’interrompant ; parlez, ma mère, dois-je faire appeler le curé du village, vieillard respectable qui mérite toute votre confiance, ou préférez-vous

ouvrir votre cœur au pauvre prêtre qui vous supplie à genoux de penser au salut de votre âme ?

— Ah ! dit-elle, si ma foi était assez vive pour me faire oublier un instant que vous êtes mon fils bien-aimé, et pour ne me laisser voir en vous que le ministre de Jésus-Christ, personne ne m'inspirerait plus de confiance, mais é'est un effort dont mon cœur n'est peut-être pas capable.

— Je cours chez le curé, et je le ramène auprès de vous, reprit Arthur l'âme remplie d'une sainte joie.

Il appela la servante pour qu'elle prît soin de la malade, et il sortit aussitôt pour aller chercher le curé. Un quart d'heure après, le vieux prêtre s'assit auprès du lit de douleur, Arthur prit la main de sa mère, y déposa un respectueux baiser et se retira silencieusement.

Deux heures s'écoulèrent, deux heures que l'abbé de Granville passa en prière au pied de son crucifix. Déjà les premières lueurs de l'aurore doraient les coteaux, lorsque le curé vint l'avertir que la malade le demandait.

M^{me} de Saint-Fabien était assise sur son lit, la tête appuyée sur des coussins ; ses yeux étaient encore pleins de larmes, une vive rougeur colorait son visage, sur lequel s'épanouissait cependant ce vif sentiment de satisfaction intérieure que donne l'accomplissement d'un important devoir.

— Mon fils, mon cher enfant ! que ne vous ai-je connu plus tôt ! dit-elle ; mon âme, déchargée du poids énorme qui l'accablait depuis si longtemps, jouit d'une paix délicieuse, car j'espère maintenant dans la miséricorde de Dieu. Ah ! pourquoi ai-je différé si longtemps de me jeter entre ses bras ! Pourquoi me suis-je convertie si tard !,...

— Ma mère, dit Arthur en lui serrant les mains, les ouvriers appelés à la dernière heure ne reçurent-ils pas du père de famille la même récompense que ceux qui travaillaient depuis le point du jour ? Les mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ suppléent à tous ceux qui nous manquent. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un doux sentiment de joie, j'espère maintenant qu'il vous reste encore de longues années pour aimer et servir le Seigneur ici-bas.

En effet, elle paraissait si calme dans ce moment, qu'il crut que la sainte Vierge avait opéré un miracle pour la rendre à la santé. Mais elle, secouant la tête. répondit avec tristesse :

— Ne vous abusez point, je n'ai plus que bien peu de temps à vivre... Hélas ! j'ai été si malheureuse que, si je n'avais pas craint le jugement de Dieu, j'aurais été souvent tentée d'appeler la mort à mon secours ; maintenant, néanmoins, il me serait doux de vivre à cause de vous, mon fils,

à cause de ma fille aussi... Mais mon heure est venue ; que la volonté de Dieu soit faite !

— Oui, qu'elle soit faite en toute chose et que son nom soit toujours béni ! dit l'abbé de Granville. Cependant laissez-moi du moins espérer, lorsque le mieux est si sensible.

— Sans doute, je vais mieux dans ce moment, par une grâce insigne qui me pénètre de reconnaissance ; mais je sens que ce n'est qu'un jour ajouté au nombre de mes jours pour me donner le temps de me disposer à la mort... Priez donc pour moi, mon fils, mon heure approche ; et quand j'aurai cessé de vivre, priez aussi pour le repos de mon âme ; dites, mon fils, me le promettez-vous ?

— Oui, tous les jours de ma vie, répondit-il en s'attendrissant.

— Le curé s'approcha de lui et l'avertit qu'il allait chercher le saint viatique. Ce seul mot lui rendit toute sa force d'âme ; il disposa la chambre pour l'auguste cérémonie ; puis il s'approcha du lit et prononça à haute voix de belles et saintes prières, et la malade les répétait avec une ferveur qui le charmait.

Bientôt Jésus-Christ lui-même, sous les espèces eucharistiques, daigna visiter cette pauvre demeure. Quelques paysans infirmes, quelques vieilles femmes, attirés par le son de la cloche, composaient seuls le cortège du Roi des rois, et s'étaient agenouillés dans la salle. M^{me} de Saint-Fabien, les mains jointes, le cœur ému, écoutait dans un saint recueillement les exhortations qui lui étaient adressées ; son esprit soutenu, pour ainsi dire, par ces paroles salutaires, semblait se dégager des liens terrestres pour s'élever jusqu'à Dieu, lorsqu'un cri déchirant retentit à son oreille : c'était Hortense qui, réveillée par le bruit, venait d'entrer dans la chambre. A la vue du spectacle imposant qui s'offrit à ses regards, cette jeune fille, à qui l'imprévoyance naturelle à son âge n'avait pas permis de soupçonner le véritable état de sa mère, comprit tout à coup le danger qui la menaçait, et incapable de maîtriser sa douleur, elle la laissait éclater en pleurs et en gémissements.

— Pauvre enfant ! dit M^{me} de Saint-Fabien rappelée tout à coup du ciel sur la terre, pauvre malheureuse enfant !... Viens dans mes bras, mon Hortense ! viens recevoir la bénédiction de ta mère expirante... car je vais mourir, ma fille... mourir avec le regret de te laisser orpheline, avec le regret surtout de ne t'avoir pas élevée plus chrétiennement.

Et comme Hortense fondait en larmes :

— Ne pleure pas ainsi, lui dit-elle, tes sanglots me déchirent l'âme.

— Ma sœur, dit Arthur en la prenant par la main, retirez-vous, je vous en conjure, pour laisser à votre mère le recueillement et la présence d'esprit qui lui sont indispensables dans ce moment solennel.

— Oh ! non, non, dit la malade ; non, pas encore, mon enfant ! ma fille chérie ! Laissez-moi l'embrasser de nouveau. Oh ! penser que je ne la verrai plus !... que je vais l'abandonner à jamais, sans fortune et sans ressources !... Arthur ! ayez pitié de cette pauvre orpheline, soyez son protecteur et son appui, votre mère mourante vous le demande au nom de Dieu !

— Mon devoir et mon cœur sont d'accord pour vous obéir, répondit l'abbé de Granville. Tant que je lui serai nécessaire, ni mes soins ni ma tendresse ne lui feront défaut.

La pauvre mère saisit la main de son fils et la pressa contre sa poitrine en signe de reconnaissance et d'affection ; elle couvrit de baisers et de pleurs le doux visage d'Hortense, et la repoussant ensuite doucement :

— Maintenant, emmenez-la, dit-elle d'une voix qui trahissait la plus vive émotion, emmenez-la pour qu'il me soit possible de me résigner à la mort.

Et elle cacha sa tête dans ses mains pour ne pas la voir s'éloigner. Il se fit un long silence ; ce fut l'agonisante qui le rompit la première.

— Mon père, dit-elle au curé en essuyant les larmes qui couvraient son visage, demandez pardon de ma part à tous les habitants de ce pays du scandale que je leur ai donné en vivant éloignée de Dieu et des pieuses pratiques de notre sainte religion, et conjurez-les de prier pour moi dans ce moment redoutable.

Le curé répéta ces mots aux fidèles assemblés dans la pièce voisine, ils n'y répondirent que par des larmes. Le ministre de Jésus-Christ prononça de nouveau les paroles de l'absolution, et lorsque la mourante eut reçu l'eucharistie, que l'onction sainte eut coulé sur ses membres pour les purifier de leurs souillures, elle pria qu'on la laissât seule avec Dieu, qu'elle devait bientôt contempler face à face.

Tous les assistants se retirèrent émus et édifiés. Arthur seul demeura en prière au pied du lit. Malgré tout ce qui venait de se passer et les tristes pressentiments de M^{me} de Saint-Fabien, l'espoir de la conserver n'était pas encore éteint dans son cœur, et, tout en rendant grâce à Dieu de cette conversion qu'il avait si ardemment désirée, il ne pouvait s'empêcher de penser aussi à la joie que lui causerait la guérison de sa mère. L'état de la

malade paraissait si sensiblement amélioré, sa présence d'esprit était telle, qu'il ne pouvait plus croire à cette mort, qui lui semblait si proche les jours précédents.

Hortense se présenta de nouveau à la porte de la chambre. L'abbé de Grandville, craignant une seconde scène trop émouvante, l'engagea doucement à se retirer, puis il s'approcha du lit.

M^{me} de Saint-Fabien paraissait dormir, mais elle tenait encore entre ses mains le crucifix qu'on lui avait laissé. L'abbé de Grandville referma les rideaux avec soin et reprit sa place auprès de la fenêtre. De temps en temps il venait regarder la malade ; elle ne lui parlait point et ne changeait pas de position. Effrayé à la fin de cette immobilité constante, il lui prit la main pour lui tâter le pouls ; cette main était roide et froide, la pauvre mère avait cessé de vivre.

XXI

Roger le Hardi.

Quatre ans après les événements que nous venons de raconter, l'abbé de Granville, plus détaché que jamais des choses de la terre, se promenait un jour, son bréviaire à la main, dans les environs de Paris, qu'il habitait depuis la mort de M^{me} de Saint-Fabien. Il marchait au bord de la grand'route, encombrée en ce moment de voitures élégantes et de voyageurs de toute espèce. Mais il était facile de voir, à l'expression de son regard élevé vers le ciel, que son esprit prenait peu de part à tout ce mouvement. Les sons d'une musique militaire qui retentissaient à son oreille n'avaient même pas eu le pouvoir de le distraire, lorsqu'il fut tout à coup tiré de cette profonde méditation par deux bras qui l'enlacèrent tendrement.

— Quoi ! vous ici, Monsieur l'abbé ? quelle heureuse inspiration vous amène à notre rencontre.

Le bon prêtre, ainsi rendu brusquement au sentiment de la vie présente, reconnut avec bonheur Roger le Hardi, non plus en habit de sous-officier, mais avec les épaulettes de lieutenant. Il était couvert de poussière et fortement bruni par le soleil d'Afrique, la joie la plus vive brillait dans ses yeux noirs, et ses moustaches, plus fournies, donnaient à son visage une expression plus mâle et plus énergique qui lui séyait à ravir.

Je ne m'attendais guère au plaisir de vous revoir, dit l'abbé en le serrant sur son cœur, et je bénis le Ciel de cette heureuse rencontre.

Au même instant, l'ancien aumônier se vit entouré d'une foule d'officiers et de soldats ; c'était un bataillon du 28^e de ligne qui faisait sa dernière halte avant d'entrer à Paris pour y tenir garnison, Le capitaine Verder, Sergy, le sergent Roc, Dupré, Cornouillard, toutes ses anciennes connaissances s'empressèrent de venir lui donner une poignée de main en signe d'amitié. L'abbé de Granville jeta un regard attendri sur tous ces braves militaires qu'il avait aimés comme ses enfants et qui lui conservaient un si bon souvenir ; il leur dit à tous un mot d'affection, s'informa de leur santé, de leur famille, de leur avancement ; puis il demanda des nouvelles de tous ceux qu'il ne voyait point dans le groupe nombreux qui s'était

formé autour de lui. Bien des noms manquaient à cet appel d'un affectueux souvenir ; un grand nombre d'hommes avaient payé un fatal tribut au climat insalubre de certaines parties de l'Afrique ; d'autres étaient tombés sous le feu de l'ennemi ; Bursac était mort à l'hôpital peu de temps après le départ de l'aumônier ; un chef de bataillon avait succombé dans une embuscade. L'abbé de Granville soupira en pensant que la plupart de ces pauvres gens n'avaient pas eu les secours de la religion à leur dernière heure, et il les recommanda du fond du cœur à la miséricorde infinie de celui qui versa tout son sang pour le salut des hommes.

Bientôt le bataillon se remit en marche ; l'abbé de Granville se fit un plaisir de faire la route avec ses anciens amis. Il aimait à leur entendre raconter leurs nouveaux triomphes, les dangers qu'ils avaient courus, les fatigues qu'ils avaient essuyées, et il leur rappelait en marchant les sages avis qu'il leur avait prodigués jadis.

Au moment de se séparer à l'entrée de la ville, Roger lui demanda son adresse et la permission d'aller le voir bientôt. Dès le lendemain, le jeune officier frappait à la porte d'un modeste logement de la rue de Sèvres, que l'abbé de Granville vint ouvrir lui-même.

— Il me tardait de vous voir en particulier, Monsieur, lui dit le jeune officier, pour vous remercier de vos bons offices, car je n'ignore point que c'est à votre recommandation que je dois ma croix et mes épaulettes.

— Qui a pu vous dire pareille chose ? demanda l'abbé.

— Le maréchal de Bourmont lui-même, répondit l'officier.

— Pauvre maréchal ! reprit le prêtre avec un soupir, avoir été assez habile pour effectuer en quelques jours une conquête vainement tentée par Charles-Quint, par André Doria et par tant d'autres, avoir doté son pays d'une immense province et n'avoir que l'exil pour récompense ! quelle leçon, grand Dieu ! pour tous ceux qui cherchent ailleurs qu'en vous seul la justice et le bonheur.

— Oh ! dit Roger, je l'ai vu partir comme un proscrit de cette terre d'Afrique, n'emportant pour tout souvenir d'une si brillante conquête que le cercueil d'un de ses fils. Il avait demandé un bâtiment de l'État pour se rendre à Mahon, et cette légère faveur lui fut même refusée !

— Croyez-moi, mon enfant, quelle que soit la carrière que nous suivions ici-bas, ayons principalement en vue la gloire de Dieu et le salut de nos âmes, c'est le seul moyen de retirer un fruit assuré de nos travaux. La

fortune est inconstante, les rois et les peuples sont ingrats, Dieu seul est toujours juste et reconnaissant du peu de bien que sa bonté nous aide à faire.

Mais parlons de vous, mon ami, il me semble que votre première épaulette a promptement changé de place, et qu'un second grade n'a pas tardé à suivre le premier.

— Oui, dit Roger, voilà dix-huit mois déjà que je suis lieutenant, et j'espère ne pas tarder à devenir capitaine.

— Bravo ! dit l'aumônier en lui serrant la main ; je me réjouis de vous voir en si bonne voie et parfaitement satisfait de votre sort.

— Parfaitement satisfait n'est pas précisément le mot, dit Roger en riant ; je crois, au contraire, que j'ai le spleen depuis que nous ne sommes plus en campagne ; la vie de garnison m'ennuie à mourir, et, n'ayant plus de famille, je me trouve bien seul et bien isolé sur la terre.

— N'avez-vous pas vos camarades ?

Sans doute, Monsieur l'abbé, mais la plupart d'entre eux ont d'autres goûts, d'autres habitudes ; la vie de café m'est odieuse ; je suis bien avec tous, mais je ne saurais partager tous leurs plaisirs ; enfin, vous l'avouerez-vous ? vous allez vous moquer de moi, mais je rêve le bonheur d'avoir une compagne bonne et aimable, qui partage mes joies et mes peines, et qui me donne des enfants à aimer.

— Vous êtes bien jeune encore pour songer au mariage, répondit le prêtre.

— J'ai vingt-quatre ans, reprit Roger, du bon sens pour cinquante et la conscience de rendre ma femme fort heureuse.

— C'est déjà quelque chose, répondit le prêtre avec un sourire.

— N'est-ce pas, Monsieur l'abbé ? avec cela une tournure qui en vaut bien une autre, cinquante mille francs qu'une bonne tante vient de me laisser en héritage, et le bâton de maréchal en perspective au fond de je ne sais quelle contrée.

— Je vois que vous connaissez parfaitement tous vos avantages, dit le prêtre en riant tout à fait.

— L'essentiel pour moi serait de faire partager cette bonne opinion à quelque aimable personne qui pût me convenir, et, pourvu qu'elle soit vertueuse, jeune, jolie, spirituelle et riche, je ne lui demande rien de plus, ajouta-t-il en badinant.

— Vous n'êtes pas difficile, dit le prêtre ; mais trêve de plaisanterie, enfant que vous êtes, j'ai un service à vous demander maintenant.

— Mon Dieu ! que j'en suis donc content, répondit Roger ; parlez, Monsieur, que faut-il faire ?

— Il s'agit d'un jeune parent auquel je m'intéresse beaucoup ; sa mère est morte depuis longtemps, son père n'existe probablement plus ; son éducation avait été fort négligée dans son enfance, et, quoique l'on soit fort content de lui au collège Stanislas, où je l'ai placé, je n'espère pas qu'il puisse être admis à Saint-Cyr. Comme il veut absolument être militaire, il ne lui reste plus que le parti de s'engager, et je désire que ce soit dans votre régiment.

— Il y sera reçu comme mon frère, et je demanderai à l'avoir dans ma compagnie, dit Roger tout heureux de cette preuve de confiance.

— Eh bien ! venez demain à onze heures déjeuner avec moi, reprit l'abbé, je vous présenterai mon jeune homme, car c'est son jour de sortie.

Après une demi-heure de conversation intime, Roger se retira. L'abbé de Granville appela son domestique, vieux militaire éclopé, mais qui lui suffisait parfaitement pour son service.

— Antoine, lui dit-il, j'aurai demain deux personnes à déjeuner.

— Suffit, mon aumônier, répondit le domestique en prenant la position du soldat sans armes, vous serez content de moi.

L'abbé sortit aussitôt pour se rendre à l'église, et Antoine, demeuré seul, se mit à rêver à ses apprêts culinaires.

— J'ai vu ici un officier, se disait-il, c'est probablement l'un des convives de demain. Un officier, parbleu ! ça se connaît en bons repas, il nous faut une cuisine soignée et du bon vin vieux pour le mettre en belle humeur ; ce n'est pas comme mon maître, qui ne boit guère que de l'eau, et auquel on ferait manger des tiges de botte à la sauce piquante, en guise de filet de bœuf, sans qu'il s'en aperçût.

Antoine en était là de ses réflexions lorsque le concierge lui monta une lettre qui venait d'arriver à l'instant. Le vieux soldat jeta un coup d'œil distrait sur le vélin satiné.

— C'est bien pour nous, dit-il en lisant l'adresse écrite d'une petite écriture de femme. Il la plaça dans un des tiroirs de la table, et il reprit aussitôt le fil de ses importantes méditations.

Roger fut exact au rendez-vous ; à onze heures moins cinq minutes il escaladait lestement les quatre étages de l'abbé de Granville.

— Entrez au salon, mon lieutenant, lui dit Antoine, rouge comme le feu de ses fourneaux ; Monsieur n'est pas de retour, mais vous trouverez son

neveu.

Un grand garçon de cinq pieds huit pouces, portant l'uniforme du collège Stanislas, parut alors sur le seuil de la porte ; il salua l'officier d'un air timide, mais sans gaucherie.

— Asseyez-vous, lui dit-il en avançant un fauteuil, mon oncle a été appelé auprès d'une pauvre femme malade, mais il y a plus d'une heure de cela, et j'espère qu'il ne tardera point à rentrer.

— Est-ce vous, jeune homme, qui vous destinez à la carrière militaire ?

— Oui, Monsieur, c'est mon plus vif désir.

— Eh bien ! touchez-là, vous ferez un beau grenadier.

Encouragé par cet accueil amical, le collégien ne tarda pas à prendre confiance.

— Si je m'étais senti de la vocation pour l'état ecclésiastique, dit-il, mon oncle en aurait sans doute été bien aise, mais je ne suis pas un saint comme lui, et d'ailleurs il a bien commencé par être militaire lui-même.

— Quand comptez-vous vous engager ? lui demanda l'officier.

Aujourd'hui même, si je le puis ; j'ai dix-huit ans depuis trois jours, et mon oncle me conseille de ne pas tarder.

— C'est lui qui est votre tuteur ?

— Il est tout pour moi, car je n'ai que lui au monde, répondit le jeune homme d'une voix émue. Il y a bientôt dix ans que mon père fut obligé de quitter la France à cause d'affaires politiques dont il s'était mêlé mal à propos. Il avait mangé toute sa fortune, et il nous laissa dans un état de misère qui allait toujours croissant. Le hasard lui fit rencontrer en Afrique mon oncle de Granville, qu'il avait depuis longtemps perdu de vue ; il nous recommanda à lui, puis il disparut sans que nous ayons jamais pu savoir de ses nouvelles ; mais mon bon oncle nous prit sous sa protection, il nous envoya de l'argent, s'occupa de nos affaires et pourvut à tous nos besoins. Ma pauvre mère est morte en le bénissant et en me recommandant de lui obéir en toutes choses et de me conduire d'après ses conseils, J'en ai toujours agi de la sorte ; j'ai bien envie d'être militaire, Monsieur, mais si mon oncle n'y eût pas consenti de bonne grâce, j'y aurais certainement renoncé.

Dans ce moment l'abbé de Granville entra chez lui, donna cordialement une poignée de main à chacun des jeunes gens, et les invita à se mettre à table.

Le repas faisait honneur aux talents culinaires d'Antoine, et les convives firent honneur au repas ; une franche gaieté animait les jeunes gens lorsqu'un coup de sonnette retentit. Le domestique ouvrit, et une belle jeune fille, accompagnée d'une tourière du couvent du Sacré-Cœur, se précipita étourdiement dans la chambre ; mais, à la vue du jeune officier, elle s'arrêta tout intimidée, et se contenta de dire d'une voix douce et caressante :

— Bonjour, mon frère.

— Vous voilà, ma chère Hortense, dit le prêtre en la baisant au front ; je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir maintenant ?

— Vous n'avez donc pas reçu ma lettre d'hier, dans laquelle je vous disais que M^{me} la supérieure me donnait la permission de sortir aujourd'hui, et je vous en expliquais les motifs ?

— Corbleu ! je suis un fameux imbécile, dit Antoine en se frappant le front ; voilà la lettre, mon aumônier, j'avais oublié de vous la remettre.

— Il ne faut pas jurer pour cela, mon ami, dit le prêtre avec bonté ; mettez le couvert de Mademoiselle, elle déjeunera avec nous ; la réunion n'en sera que plus agréable. Monsieur est un de mes amis, ma chère, il a l'obligeance de s'intéresser à mon neveu, qui va s'engager dans son régiment.

— Quoi ! vous allez vous faire soldat, mon pauvre Charles, dit Hortense avec affection, pendant que l'abbé de Granville congédiait la tourière et qu'Antoine s'empressait d'obéir à son maître.

M^{lle} de Saint-Fabien avait alors dix-huit ans ; elle avait beaucoup grandi dans les cinq années qu'elle venait de passer au couvent. Sa taille était svelte et élancée, ses cheveux blonds tombaient en boucles soyeuses et abondantes le long de ses joues roses, ses yeux bleus étaient fort beaux, sa bouche souriante ; elle avait un air de belle humeur, d'esprit et de santé qui faisait plaisir à voir. Roger trouva la diversion fort de son goût, il fit l'aimable et l'empressé, raconta plusieurs anecdotes récemment plaisantes, qui firent beaucoup rire Hortense. Une fois qu'elle eut un peu secoué sa timidité de pensionnaire, elle se montra telle qu'elle était ordinairement, vive et enjouée, quoique candide et aimante. Le repas se prolongea plus d'une heure, et comme le lieutenant ne s'en allait point, l'abbé de Granville fut obligé de le congédier, parce qu'il lui fallait accompagner sa sœur dans quelques courses qu'elle devait faire avant de retourner au couvent. Quant à Charles d'Ormion, il suivit Roger au quartier et s'occupa dès le jour même des formalités nécessaires pour contracter un engagement.

Trois jours après, le lieutenant se présenta de nouveau chez son ancien aumônier ; il était plus grave que de coutume. Il passa plus d'une heure à parler de choses indifférentes, puis au moment de prendre congé de l'abbé de Granville, il lui dit d'une voix mal assurée :

— Je vous disais l'autre jour que je voulais me marier bientôt, maintenant je vous déclare que je ne me marierai jamais, à moins que vous ne m'accordiez la main de M^{lle} votre sœur.

— Mais vous l'avez à peine vue, et j'ignore absolument quelles pourraient être ses intentions à ce sujet !

— Si vous daignez me servir d'avocat auprès d'elle j'ai l'espoir de réussir, répondit le jeune homme.

— Une affaire aussi importante demande de plus sérieuses réflexions, dit l'abbé de Granville.

— Les miennes sont toutes faites, reprit vivement Roger. Quant à vous, Monsieur, vous me connaissez depuis longtemps, et mon sort est entre vos mains.

— Vous ignorez peut-être qu'Hortense n'est pas riche ?

— Je sais qu'elle est bonne, aimable, bien élevée, et cela me suffit.

— Et comment savez-vous cela ?

— Il ne faut que la voir un instant pour en acquérir la certitude ; et d'ailleurs, n'est-elle pas votre sœur ?

— Vous vous contentez de preuves qui ne sont pas bien péremptoires, mon ami. Mais enfin prenez patience, je réfléchirai à ce projet.

— N'y pensez pas trop longtemps, Monsieur l'abbé, je vous en conjure. Je reviendrai dans quelques jours pour connaître mon arrêt.

Lorsque le prêtre se trouva seul, il réfléchit sérieusement aux propositions du jeune officier. Il ne lui avait jamais parlé d'Hortense, il aurait même évité peut-être de la lui faire connaître, s'il eût reçu à temps la lettre de la jeune fille ; la Providence seule avait mis en rapport ces deux jeunes gens, ne voulait-elle pas ainsi donner à l'abbé de Granville la facilité d'accomplir un projet qu'il méditait depuis bien longtemps, mais qu'il ne pouvait mettre à exécution qu'après avoir assuré le sort d'Hortense, suivant la promesse qu'il en avait faite à sa mère. Roger était un peu jeune peut-être pour penser à se marier, mais c'était un garçon plein d'honneur et de franchise. Sa piété paraissait solide, elle avait déjà résisté à de rudes épreuves. Son caractère vif et ardent semblait convenir beaucoup à l'humeur joyeuse, au cœur sensible de M^{lle} de Saint-Fabien. L'abbé de

Granville résolut donc de sonder les dispositions de la jeune fille, et le lendemain, à l'heure de la récréation, il alla la demander au parloir des dames du Sacré-Cœur.

Hortense arriva en courant, bien contente de cette visite, car elle aimait Arthur avec une tendresse toute filiale. Il s'assit auprès d'elle, et lui, prenant la main :

— J'ai à causer sérieusement avec vous, lui dit-il. Voici le temps des vacances qui approche ; si j'en crois le rapport de vos maîtresses, votre éducation est maintenant terminée ; je ne vois donc pas de nécessité à ce que vous restiez plus longtemps ici en qualité de pensionnaire, mais vous me paraissez si heureuse dans cette sainte maison que j'ai quelquefois pu croire que vous pensiez à y demeurer toujours.

— Je suis certainement heureuse ici, ces dames sont excellentes pour moi, et j'ai des amies que j'aime beaucoup ; mais à vous parler franchement, je n'ai jamais eu l'envie de me faire religieuse, je suis loin d'être assez parfaite pour cet état.

— Avez-vous réfléchi à la position que vous pouviez occuper dans le monde ?

— J'ai pensé souvent que si vous vouliez me prendre auprès de vous, j'en serais bien contente ; vous verriez comme je soignerais votre ménage ; il n'y manquerait rien, je vous l'assure.

— Ce ne serait point un sort bien gai pour une jeune fille de dix-huit ans, car vous n'auriez pas, comme ici, des compagnes de votre âge.

— Oh ! ne craignez point que je m'ennuie, j'aime tant à causer avec vous !

— C'est très-aimable de votre part, Hortense ; mais je suis rarement chez moi, et vous ne pourriez sortir sans mentor. Puisque vous n'avez nul désir de vous faire religieuse, je vais penser à vous marier.

— Quelle idée ! mon frère, dit Hortense en rougissant, je suis trop peu raisonnable pour y songer.

— Si Dieu vous destine à cet état, il vous donnera les grâces nécessaires pour en accomplir les devoirs. Je vais vous parler sans détour, mon enfant. M. Roger, ce jeune officier avec qui vous avez déjeuné la semaine dernière, m'a demandé votre main ; c'est un excellent jeune homme que j'aime et que j'estime beaucoup, je crois que vous seriez heureuse avec lui.

— Vous êtes si bon, vous avez tant fait pour moi que je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre, dit Hortense en baissant les yeux.

— Ce n'est point comme cela que je l'entends, ma chère sœur, je ne désire rien plus vivement que votre bonheur spirituel et temporel. Réfléchissez donc à ce que je viens de vous dire, priez Dieu de vous faire connaître sa volonté, dans huit jours je viendrai chercher votre réponse.

L'abbé se retira à ces mots, laissant Hortense fort agitée. Le jeune officier lui avait paru très-aimable, son frère, en qui elle avait toute confiance, le disait bon et vertueux ; il n'en fallait pas davantage pour la décider. Néanmoins elle résolut de suivre tous les conseils de l'abbé de Granville, et elle alla aussitôt se mettre en prière dans la chapelle des enfants de Marie.

Pendant ce temps l'ex-aumônier prenait de nouveaux renseignements sur le lieutenant Roger, et priaît avec ferveur. Il évita de revoir le jeune officier avant de pouvoir lui donner une réponse, et le pauvre garçon, désespéré de ne plus être reçu chez l'abbé de Granville, prit le parti de lui écrire de longues lettres qu'il portait lui-même à la rue de Sèvres, et qu'Antoine remettait exactement à son maître.

Enfin, les huit jours étant écoulés, l'abbé retourna au couvent ; il y trouva Hortense plus grave que d'habitude.

— Je viens savoir votre réponse, lui dit-il avec bonté.

— Plus j'ai réfléchi, mon bon frère, plus il m'a paru certain que celle que je vous ai faite tout d'abord était la seule raisonnable. Vous êtes mon meilleur ami, vous avez beaucoup plus de lumières et d'expérience que moi, je me laisserai donc entièrement guider par vous seul.

— C'est une grande responsabilité que vous m'imposez là, répondit l'abbé de Granville avec douceur.

Il lui représenta les avantages et les inconvénients de cette union ; il lui parla des graves devoirs d'une mère de famille et des peines particulières attachées à la vie errante et souvent pleine d'anxiété d'une femme d'officier, dont le mari est souvent exposé à de si grands périls ; mais comme ces éventualités ne paraissaient pas faire une impression bien profonde sur l'esprit d'Hortense, et qu'elle écoutait au contraire avec un plaisir très-visible l'éloge que l'abbé de Granville crut devoir faire de Roger, il vit bien que ce jeune homme avait su plaire et que sa cause était gagnée dans le cœur de la jeune fille. Il s'entendit donc avec la supérieure, et il écrivit au lieutenant de le venir voir.

A peine le jeune officier eut-il reçu ce billet qu'il courut chez l'abbé, lui sauta au cou et le serra si fort dans ses bras que celui-ci eut beaucoup de peine à se dégager de cette étreinte.

— Doucement, mon ami, dit l'abbé en riant, modérez vos transports et surtout ne vous présentez pas aussi étourdiment chez les dames du Sacré-Cœur, vous leur donneriez une très-mauvaise opinion de votre raison. Asseyez-vous et écoutez-moi : Vous avez cinquante mille francs de fortune, j'en donne autant en dot à Hortense, vous allez demander la permission du ministre de la guerre, et, si rien ne met obstacle à nos projets, vous vous marierez dans trois mois. Maintenant suivez-moi, je vais vous présenter à ma sœur.

Roger jeta furtivement un coup d'œil sur la glace, passa la main dans ses cheveux, frisa ses moustaches et descendit si rapidement qu'il était déjà dans la cour lorsque l'abbé n'était pas encore au second étage.

Les trois mois d'épreuves s'écoulèrent dans les rêves et les doux projets de la jeunesse ; le ministre accorda sans peine l'autorisation demandée, et le 10 janvier, dans une des chapelles de Saint-Sulpice, l'abbé de Granville unit les deux amants par des liens indissolubles.

Charles d'Ormion, quelques officiers du 28^e, quelques amies d'Hortense, conduites par leurs mères, avaient seuls été invités à la messe du mariage ; mais la fiancée était à la fois si modeste et si gracieuse sous sa parure nuptiale, on devinait si bien sur son candide visage toute la pureté de son âme, le marié était si jeune et si beau, ses yeux noirs rayonnaient de tant de joie et d'amour, que tous ceux qui se trouvaient par hasard dans l'église s'approchèrent de la chapelle pour contempler ce couple charmant. L'ancien aumônier fit un discours plein d'onction, et il s'attendrit si fort en le prononçant qu'Hortense et Roger ne purent retenir leurs larmes.

Après la cérémonie, l'abbé de Granville, suivi de tous les invités, amena les jeunes époux dans un joli appartement qu'il avait loué pour eux au premier étage de la maison dont il occupait le quatrième ; c'était là que devait être dressé le repas de noces. L'abbé fut le premier à féliciter sa sœur et son beau-frère, et, après les avoir tendrement embrassés l'un et l'autre, il remonta chez lui, et, seul avec Dieu dans le petit oratoire attendant à sa chambre, il s'écria les mains jointes et le cœur ému :

C'est maintenant, Seigneur, que je suis libre et tout à vous, puisque aucun devoir ne me retient plus dans ma chère patrie ! Acceptez donc, mon Dieu, le sacrifice de ce peu de jours qui me restent à vivre et que je brûle du désir de consacrer à votre plus grande gloire !

Et quand le jeune Charles vint avertir son oncle qu'on n'attendait plus que lui pour se mettre à table, il le trouva encore à genoux dans son oratoire

et si embrasé de ferveur et d'amour que l'on eût dit un séraphin au pied du trône de l'Éternel.

XXII

Catastrophe.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Roger et d'Hortense, leur tendresse réciproque allait toujours croissant, et le bon abbé voyait empreint dans leurs regards tout le bonheur d'un légitime amour.

Charles d'Ormion paraissait aussi fort content de son sort, et le grade de caporal qu'il venait d'obtenir ajoutait encore à sa satisfaction. Il dînait une fois par semaine chez l'abbé de Granville, qui aimait beaucoup à réunir à sa table ceux qu'il appelait ses enfants.

Un soir, après avoir savouré un excellent repas pour lequel Antoine avait déployé tous ses talents culinaires, Charles allait retourner à la caserne lorsque l'abbé le prit à part et lui dit :

Voici le titre d'une pension de six cents francs qui te sera payée sur tes quittances, fais-en un bon usage.

Et comme Charles stupéfait ne savait plus comment témoigner sa reconnaissance :

— Point de remerciements, reprit l'abbé, sois toujours bon chrétien et remplis exactement les devoirs de ton état, c'est le meilleur moyen de me prouver ta gratitude.

Puis il serra le jeune homme contre son cœur, et le laissa partir.

Un quart d'heure après, Roger et Hortense prirent congé à leur tour. L'abbé attira vers lui la jeune femme, la baisa au front, puis il dit à Roger :

— Et vous, mon ami, ne m'embrasserez-vous donc pas ?

Il souriait en disant ces mots, mais il y avait des larmes dans sa voix. Les jeunes époux ne remarquèrent point cette émotion, tout occupés qu'ils étaient de leur tendresse mutuelle. Le lendemain, ils remontèrent chez l'abbé, mais ils sonnèrent vainement à sa porte, personne ne vint leur ouvrir. A l'heure du déjeuner, leur surprise fut grande de voir arriver Antoine, qui leur dit avec un visage consterné et en essuyant une larme furtive :

— Mon maître est parti ce matin, je viens de l'accompagner jusqu'à la diligence ; nous ne le reverrons peut-être qu'au jugement dernier, moi du moins, qui suis déjà bien vieux.

— Que dites-vous donc là ? s'écrièrent à la fois M. et M^{me} Roger.

— Lisez cette lettre, mon lieutenant, et vous en saurez autant que moi.

Hortense se pencha vivement sur l'épaule de son mari.

— En Afrique ! il retourne en Afrique, s'écria-telle ; ah ! j'aurais dû m'en douter ! C'est pour cela qu'il étudiait l'arabe depuis si longtemps. Mon Dieu ! j'étais trop heureuse depuis trois mois !

— Calmez-vous, ma chère, dit l'officier, notre frère reviendra bientôt sans doute, car que ferait-il en Afrique, maintenant qu'il n'y a plus d'aumôniers ?

— Ne le devinez-vous point ? il va suivre les expéditions pour être encore utile aux soldats français ; et peut-être aussi s'est-il fait missionnaire pour travailler à la conversion des Arabes, et alors, qui peut savoir quand nous le reverrons ? Vous a-t-il dit quelque chose de ses projets, Antoine ?

— Rien, Madame, sinon qu'il allait en Afrique et qu'il avait donné des ordres à son notaire pour qu'on me fit une haute paie de vingt sous par jour. Moi, je l'ai prié de supprimer la haute paie et de me mener avec lui ; mais il m'a répondu que les fatigues du voyage et les fièvres du pays me feraient passer l'arme à gauche un peu plus tôt que de raison, attendu mon grand âge, et qu'il ne voulait pas avoir ma mort à se reprocher. Comme si c'était quelque chose de bien précieux que ma vieille carcasse !

Il ne fallut rien moins que les tendres soins de Roger pour consoler Hortense du départ de ce frère qu'elle chérissait si vivement. Une première lettre de lui vint d'abord adoucir son chagrin, et, peu de temps après, l'espérance d'une maternité prochaine, concentrant ses pensées dans un nouvel amour, y fit une heureuse diversion.

Le jour où l'on présenta la petite Arthuria sur les fonts sacrés du baptême, Hortense dit en soupirant :

— Combien j'aurais été contente que mon frère, qui nous a mariés, baptisât aussi notre chère petite ! il me semble que cette main bénie lui aurait porté bonheur.

— Ma chère, dit Roger, si vous aviez le courage de me suivre à Alger, où le général Bertho me propose de m'emmener en qualité d'officier d'ordonnance, vous reverriez sans doute votre frère.

— Je vous suivrais au bout du monde, s'il le fallait, répondit Hortense ; mais pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plus tôt de ce voyage ?

— Parce que je n'ai reçu qu'aujourd'hui même les offres du général.

—Hélas ! pourvu qu'il ne vous arrive aucun mal dans ce dangereux pays !

— Soyez tranquille, ma chère, l'Afrique et moi nous nous connaissons depuis longtemps ; je n'y ai jamais été malade, et les fièvres du pays ne me font pas plus peur que les fusils des Arabes.

Quelque temps après M. et M^{me} Roger, suivis de Charles d'Ormion, qui avait obtenu de passer avec son grade de caporal dans un régiment d'Afrique, arrivaient à Alger par le bateau à vapeur. Leur premier soin en débarquant sur cette terre lointaine fut de s'informer de la demeure de l'abbé de Granville, qu'ils avaient averti de leur prochaine arrivée. Mais quel fut leur désappointement en apprenant que le saint prêtre venait de partir pour se rendre au camp nouvellement établi à l'embouchure de la Tafna, dans le but de faciliter les communications entre la garnison de Tlemcen et la mer ; position périlleuse, dans laquelle les Français avaient à la fois à redouter les attaques de l'ennemi et l'insalubrité du climat, qui faisait chaque jour de nouvelles victimes.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans apporter d'espérance prochaine de retour, et Hortense disait en embrassant sa fille, belle et gracieuse enfant qui faisait son orgueil et sa joie :

— Quand aurai-je donc le bonheur de te présenter à ton oncle !

De temps à autre une courte missive de l'abbé de Granville, un petit souvenir apporté par quelque officier qu'une affaire de service amenait à Alger, venaient rassurer sa famille. Hortense et son mari faisaient alors de riants projets d'avenir ; leur frère bien-aimé allait retourner au milieu d'eux, sa présence ajouterait un nouveau charme à leur union ; lui, si bon et si tendre, il ne pourrait voir leur enfant sans l'aimer ; sa main se poserait sur le jeune front d'Arthuria, et cette bénédiction lui porterait bonheur.

Mais bientôt un bruit sinistre circula sourdement dans la ville ; on parlait d'un affreux malheur dont on ne connaissait pas encore toute l'étendue ; on faisait mille conjectures ; on se questionnait avec anxiété, et l'on sut enfin que la garnison du camp de la Tafna avait été surprise par les Arabes, que peu de Français avaient échappé à la mort, et qu'ils avaient été faits prisonniers !

XXIII

D'Ormion.

Plusieurs mois après le triste événement dont nous venons de parler, Roger, Hortense et Charles qu'aucune lettre, aucun avis indirect n'était venu rassurer sur le compte de leur cher parent, demeuraient plongés dans une grande affliction. On assurait cependant que le cadavre de l'abbé n'avait pas été retrouvé parmi les morts ; et, comme l'on avait déjà vu plusieurs exemples de prisonniers français rendus à la liberté après être tombés entre les mains des Arabes, Hortense et Roger se flattaient encore de l'espérance de revoir un jour leur frère. Mais la santé de la jeune femme avait souffert de l'anxiété dans laquelle elle vivait, et, les chaleurs de l'été la fatiguant beaucoup, son mari avait loué pour elle à Mustapha une petite maison de campagne dans laquelle il venait la rejoindre tous les soirs.

Dès que le soleil commençait à décliner à l'horizon, Hortense, portant son enfant dans ses bras, venait se placer sur le seuil de la porte, épiant avec impatience le retour de son mari pour courir à sa rencontre et le presser sur son cœur. Un soir qu'elle était assise à sa place accoutumée, les yeux fixés sur le beau paysage bordé par la mer, elle vit venir de loin, dans le petit sentier qui conduisait à sa demeure, un personnage de taille gigantesque, la tête ceinte d'une corde de poils de chameau, le corps enveloppé d'une sale étoffe de laine ; il s'avavançait lentement, et comme un homme exténué de fatigue, dans la direction de la ville.

Quoique l'apparition d'un Arabe fût une chose si naturelle dans les environs d'Alger qu'elle ne devait exciter ni trouble ni surprise, celui-ci paraissait si extraordinairement grand et gros sous les plis de son burnous, gonflé par la brise du soir, qu'Hortense ne put se défendre d'un sentiment de terreur qui la porta à rentrer dans la maison et à pousser le verrou. Un instant après, l'on frappait à la porte, et la jeune femme, qui se trouvait seule avec la bonne, monta à l'étage supérieur et regarda avec précaution par une petite fenêtre ; mais quelle fut alors sa surprise de s'entendre dire en bon français :

— Est-ce bien M^{me} Roger que je vois ?

— Sans doute, dit Hortense, fort intriguée par ces paroles.

Au même instant le galop du cheval de Roger retentit dans le sentier, et la jeune femme, entièrement rassurée par la présence de son mari, alla elle-même ouvrir la porte.

— Que venez-vous faire ici ? demanda l'officier à cet étrange visiteur.

— Capitaine, dit l'inconnu avec une excellente prononciation qui ne permettait aucun doute sur sa nationalité, ne vous rappelez-vous point de m'avoir vu déjà ?

Roger l'examina avec surprise et défiance.

— Je crois que oui, dit-il, mais je ne saurais dire à quelle époque.

— Nous étions cependant ensemble au combat de Staouéli, reprit l'étranger.

— Et vous vous y êtes battu en brave ; je vous reconnais maintenant, car mon beau-frère, l'abbé de Granville, m'a souvent parlé de vous ; vous êtes M. d'Ormion, qu'il avait vainement cherché.

— Je sais que mon fils est sous votre protection, capitaine ; êtes-vous toujours content de lui ?

— C'est un excellent sujet ; mais vous, Monsieur, par quel événement extraordinaire êtes-vous de retour à Alger et dans ce costume ?

— Vous allez tout savoir, quoique je n'aie rien que de bien triste à vous annoncer.

— Entrez et asseyez-vous, Monsieur, dit Hortense ; vous paraissez fatigué, pourrais-je vous offrir quelque chose ?

M. d'Ormion remercia, mais il prit place sur le divan, et tirant de son sein un chiffon de papier :

— Vous connaissez cette écriture ? lui dit-il.

Hortense jeta un cri de joie.

— Une lettre de mon frère ! Ah ! donnez vite, Monsieur ; vous l'avez vu, il se porte bien, n'est-ce pas ?

— D'Ormion soupira profondément, puis il raconta en peu de mots ce qu'il savait touchant l'abbé de Granville.

Voici ce qui s'était passé.

XXIV

Le martyr.

Après quelques mois de séjour au camp de la Tafna, constamment employés à instruire les militaires, à secourir et consoler les malades, à confesser les mourants, l'abbé de Granville, échappé comme par miracle au massacre de la garnison, avait été emmené par les Arabes en compagnie de dix sous-officiers ou soldats, dont la plupart étaient blessés.

Après plusieurs heures de marche forcée dans un pays montueux et sauvage, la petite troupe arriva au point du jour dans une gorge étroite, au fond de laquelle coulait un filet d'eau.

Les Arabes mirent pied à terre et partagèrent entre eux les provisions qui leur restaient ; quant à leurs captifs, ils ne s'en occupèrent que pour les mettre hors d'état de s'enfuir en plaçant des sentinelles prêtes à faire feu sur le premier qui aurait essayé de s'échapper. C'était du reste une précaution inutile, car les pauvres Français, accablés de fatigue, de blessures et de coups, se trouvaient dans un état de prostration qui les rendait incapables d'exécuter aucun projet d'évasion. Tous demeuraient couchés sur la terre nue, enviant le sort de leurs compagnons égorgés pendant la nuit ; mais l'abbé, quoique meurtri et exténué de fatigue, conservait une énergie que la charité seule pouvait lui inspirer. A peine eut-il accordé à la nature quelques instants de repos qu'il se releva et se mit en devoir de laver et de panser les plaies de ses compagnons d'infortune. L'eau de la source, puisée dans son chapeau, des feuilles mâchées et quelques bandages obtenus en déchirant son mouchoir et sa chemise, furent les seuls soulagements qu'il put leur donner ; mais sa voix amie, les paroles de consolation et d'encouragement qui s'échappaient de son cœur, étaient un baume salubre qui adoucissait l'horreur de leur situation.

Après deux heures de halte, les Arabes remontèrent à cheval, et le cheik lui-même vint à coups de bâton presser les captifs de se relever et les mettre en marche. L'abbé de Granville se trouvait alors auprès d'un jeune sergent blessé d'une balle à la cuisse ; le pauvre malheureux avait cependant marché plusieurs heures, mais le repos avait roidi ses membres. Lorsque le

cheik s'approcha de lui, il fit un violent effort pour se relever et ne put y parvenir ; l'Arabe leva alors son fusil, dont la crosse retomba lourdement sur l'épaule de l'abbé, qui s'était précipité vers l'infortuné sergent pour le couvrir de son corps.

— Ne vois-tu pas que cet homme est hors d'état de marcher ? dit l'abbé de Granville.

Le cheik, surpris d'entendre parler correctement l'arabe à ce prisonnier, et remarquant qu'il ne portait point le costume militaire, lui demanda qui il était.

— Je suis un muphti ⁹ français, répondit le prêtre avec dignité, et c'est au nom de mon Dieu que je t'adjure de traiter plus humainement ces pauvres gens, que la fortune de la guerre a mis en ton pouvoir.

— Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! s'écria le cheik ; les chiens de chrétiens ne méritent aucun égard.

Malgré ces paroles méprisantes, cette qualité de muphti, dont l'abbé de Granville s'était dit revêtu, inspira sans doute quelque respect aux Arabes, car, comme l'abbé protégeait toujours le sergent de son corps, le cheik n'osa point le frapper de nouveau.

— S'il ne peut marcher, je vais lui couper le cou, dit-il d'un ton brusque, car je ne puis pas attendre.

— Tu aurais tort, dans ton intérêt même, répondit le prêtre avec sang-froid ; ce jeune homme est un sous-officier, il pourrait être racheté à prix d'argent ou échangé pour un des vôtres ; fais-lui donner un cheval.

Le cheik réfléchit un instant, puis il appela un jeune nègre qui se trouvait avec les Arabes, et lui ordonna de mettre pied à terre et de céder sa monture au blessé.

Le nègre fit entendre quelques murmures qu'un coup de cravache fit taire aussitôt, et le prêtre, ayant hissé, non sans peine, le sergent sur le cheval, se mit à la tête de la troupe.

Si la marche de nuit avait été pénible pour les Français, celle du jour le fut bien davantage encore, car à l'excès d'une fatigue toujours croissante se joignaient à la fois le besoin de prendre de la nourriture et l'accablante chaleur d'un soleil sans nuage. De temps en temps un de ces malheureux, succombant sous le poids de tant de maux, tombait à terre épuisé de douleur ; mais alors les pointes aiguës des flissas ou les coups de crosse le forçaient à se relever sanglant et meurtri.

Vers le milieu du jour, un pauvre conscrit, nommé Bouselme, se coucha à terre en disant :

— Je souffre trop, je n'irai pas plus loin.

Aussitôt un des cruels gardiens se jeta sur cet infortuné et le roua de coups, mais le conscrit répétait avec le courage du désespoir :

— Je n'irai pas plus loin ; tuez-moi, c'est ce que je veux.

L'abbé de Granville retourna vivement sur ses pas, et, saisissant avec force le bras du bourreau :

— Arrête ! lui dit-il, laisse-moi parler à ce garçon.

L'Arabe voulut tourner sa rage contre l'abbé, mais celui-ci le fixa d'un air si calme et si digne à la fois que, dominé par ce regard, il remonta à cheval en silence.

L'abbé se pencha alors vers l'infortuné conscrit, l'embrassa tendrement, et, d'une voix pleine de compassion :

— Courage, lui dit-il, encore un petit effort.

— Impossible, mon aumônier, je souffre trop.

— Notre-Seigneur a plus souffert encore, et d'ailleurs n'avez-vous pas un père, une mère, une fiancée peut-être que votre mort réduirait au désespoir ?

Ces paroles touchèrent sans doute une fibre sensible dans le cœur du jeune soldat, il fit un effort suprême et se remit sur ses jambes. L'abbé passa son bras sous le sien et l'aida à avancer.

Vers la chute du jour, on aperçut de loin des tentes en poil de chameau dressées en demi-cercle sur le penchant d'une colline, au pied de laquelle coulait une source assez abondante. Les cavaliers arabes tirèrent en l'air plusieurs coups de fusil pour annoncer leur arrivée triomphante, et aussitôt une troupe de femmes et d'enfants s'avancèrent au-devant d'eux en poussant des cris stridents et prolongés. A la vue des prisonniers, ces cris de joie prirent une expression terrible et sauvage ; les enfants leur jetèrent des pierres, et plusieurs femmes s'approchèrent d'eux et leur crachèrent au visage.

— Ce que tu fais est mal, et Dieu t'en punira, dit le prêtre d'un ton assuré à une Bédouine qui, tenant son fils dans ses bras, venait d'insulter ainsi le sergent blessé ; peut-être même fera-t-il mourir ton enfant.

La jeune femme regarda le prêtre avec effroi, serra son fils sur son cœur, et, s'asseyant à quelques pas de distance, elle appela ses compagnes.

Lorsque les Arabes eurent pourvu à leurs propres besoins et à ceux de leurs chevaux, ils poussèrent les Français sous une vieille tente entièrement

vide, leur apportèrent une cruche d'eau, et leur distribuèrent à chacun une poignée d'orge et un petit morceau de galette.

Quand ils eurent achevé ce repas insuffisant, l'abbé reprit les fonctions de chirurgien et d'infirmier qu'il avait déjà exercées le matin. Pendant qu'il était occupé de ces soins charitables, un des pans de la tente fut soulevé à demi, et la jeune Bédouine que l'abbé avait menacée naguère de la colère céleste, lui glissa mystérieusement dans l'enceinte quelques galettes de farine d'orge et du lait caillé dans une grande sébille de bois.

— Prends cela, dit-elle à voix basse, et prie ton Dieu qu'il ne fasse pas mourir mon petit Ali.

— Je le prierai tous les jours pour qu'il vous bénisse, toi et ton enfant, lui répondit l'abbé.

La Bédouine se retira avec précaution, et le prêtre partagea avec tous ses compagnons d'infortune ce qu'elle lui avait apporté. Ce surcroît de ration leur fut très-utile, et, la fatigue leur venant en aide, les pauvres prisonniers ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Les premières clartés de l'aurore ne les rendirent que trop vite au sentiment de leur malheureux sort ; tous ces infortunés étaient meurtris de coups, trois d'entre eux étaient grièvement blessés et quelques-uns couverts de plaies ; cependant les exhortations et les soins de l'abbé de Granville, qui s'était fait à la fois leur défenseur et leur serviteur, exercèrent une telle puissance sur leur esprit, que pas un blasphème, pas un jurement ne se faisait entendre dans ce trister éduit ; plusieurs soldats, au contraire, demandèrent à se confesser pour être prêts à la mort, toujours imminente dans une si triste situation.

Le surlendemain, au point du jour, on leur ordonna de se remettre en route sans leur dire où on les conduisait. Le jeune sergent, étant tout à fait hors d'état de marcher, devait rester seul au douair ; mais le pauvre garçon se montra si désespéré d'être séparé de ses compagnons d'infortune, que l'abbé de Granville, touché de compassion, alla trouver le cheik et obtint de lui à force de supplications qu'on prêterait au sergent un vieux cheval sur lequel il ferait le trajet.

Six Arabes seulement escortèrent les prisonniers, et les Français étaient au nombre de onze, mais sans armes et si affaiblis par la souffrance qu'ils ne tentèrent même pas de se défaire de leurs gardiens et de reconquérir leur liberté, quoique la pensée leur en vînt plusieurs fois. Ils eurent cependant à supporter les mêmes privations, les mêmes mauvais traitements que dans la

route précédente ; et, leurs chaussures commençant à se déchirer, ils s'écorchèrent les pieds aux aspérités d'un chemin à travers champs, au milieu des ronces et des cailloux, ce qui vint ajouter un nouveau supplice à tous ceux qu'ils enduraient déjà. La chaleur était aussi plus accablante, et ils ne rencontrèrent pas la moindre source pour étancher leur soif.

Vers le milieu du jour, un de ces malheureux Français se pencha sur l'épaule de l'abbé de Granville, en lui disant :

— Bénissez-moi, car je me meurs !

— Courage, mon ami, répondit le prêtre en l'entourant de ses bras pour le soutenir, nous allons arriver à la halte.

Mais la pâleur de la mort se répandait sur le visage du soldat, et le râle de l'agonie soulevait déjà sa poitrine. L'abbé le porta à l'ombre d'un rocher taillé à pic, agita sur lui son chapeau en guise d'éventail, et obtint d'un Arabe un peu d'eau qu'il lui fit avaler. Tous ses efforts ne servirent à rien.

— Va donc au ciel, pauvre enfant, répondit le prêtre en lui donnant une dernière absolution, et que Dieu te dédommage là-haut de tout ce que tu viens de souffrir ici-bas.

Dans ce moment la pointe d'un flissa piqua l'abbé à l'épaule, mais il ne se détourna même point qu'il n'eût reçu le dernier soupir du soldat.

Le cheik, averti de ce qui se passait, dit d'un ton méprisant :

— En voilà un de crevé !

— Si tu continues à les traiter aussi cruellement, répondit l'abbé avec force, tous les prisonniers mourront comme celui-ci, et tu seras privé de la rançon que tu pourrais obtenir pour eux.

Il chargea ensuite le cadavre sur ses épaules, et, aidé d'un de ses compagnons, il le transporta ainsi jusqu'à la petite vallée où l'on devait faire halte, et qui n'était éloignée que d'une centaine de pas.

Un bouquet de palmiers s'élevait dans cette solitude, et l'herbe verdoyante, qui croissait tout autour, annonçait une source. L'abbé de Granville déposa sur le gazon le corps du soldat, et renouvela ses efforts pour le rappeler à la vie, mais tous ses soins furent inutiles. Alors il récita les prières des morts ; puis, aidé de ses camarades, il creusa péniblement une fosse peu profonde dans laquelle on déposa le cadavre.

Soit que ce triste événement inspirât un peu de pitié aux Arabes ou que les paroles de l'abbé eussent produit quelque impression sur l'esprit du cheik, plus cupide encore que cruel, il fit distribuer de l'orge aux

prisonniers, et attendit pour se remettre en route que le soleil eût perdu sa plus grande force.

Ils marchèrent ainsi plusieurs jours de suite, couchant le soir dans des douairs ¹⁰ de tribus alliées, où les pauvres captifs avaient toujours beaucoup à souffrir de la méchanceté des femmes et des enfants, qui les accueillaient à coups de pierres et ne leur épargnaient aucun outrage.

Ils arrivèrent enfin dans une karouba située dans une plaine fertile, où paissaient de nombreux troupeaux. L'abbé comprit aux discours des Arabes que c'était là le terme de leur voyage et qu'on les avait conduits chez les Beni-Omar, parce que leur douair se trouvant éloigné des possessions françaises, la garde des prisonniers devenait plus facile. Cette précaution, jointe au peu de connaissance que les Français avaient alors de la position topographique du pays, les attrista mortellement, en leur ôtant tout autre espoir de délivrance que celui d'un échange fort incertain, puisqu'il était probable que leurs compatriotes, les croyant massacrés avec la garnison du camp, ne feraient aucune tentative pour les rendre à la liberté.

Chez les Beni-Omar, comme dans les autres tribus où ils avaient passé, les captifs eurent beaucoup à souffrir de l'inhumanité des Arabes et de leurs préventions contre les Roumis. On les parqua tous ensemble dans une grande baraque de planches mal jointes où on les enfermait chaque soir, n'ayant d'autre couche dans les froides nuits d'Afrique que la terre nue et humide, d'autres couvertures que leurs vêtements tombant en lambeaux. Quelque temps après leur arrivée, un sous-officier mourut des suites de ses blessures, et un autre militaire le suivit de près. L'abbé consola ces pauvres chrétiens à leur heure suprême, reçut leur dernier soupir et leur donna la sépulture. Parmi les sept militaires restant, deux étaient dangereusement malades, et les cinq autres, si tristes et si affaiblis qu'ils faisaient peine à voir. L'abbé de Granville était aussi devenu fort maigre, mais il n'avait rien perdu de son énergie et de sa sérénité d'âme ; car, ayant fait à Dieu le sacrifice de sa vie, il ne s'occupait que du soulagement spirituel et temporel de ceux dont la Providence l'avait rendu le père, et les sentiments de foi et de résignation qu'il voyait se fortifier dans leur âme remplissaient la sienne d'une consolation céleste, dont le chrétien fervent et dévoré de zèle pour le salut de ses frères peut seul comprendre la douceur.

Le cheik des Beni-Omar était un vieillard austère et fanatique, mais qui ne manquait ni de pénétration ni de grandeur d'âme. En voyant un jour le prêtre français se précipiter courageusement devant les soldats pour les

garantir des coups de bâton dont les Arabes les accablaient, il comprit tout ce qu'il y avait d'énergie et de dévouement dans le cœur de cet homme, et il désira se l'attacher, le caractère sacré dont il le savait revêtu lui faisant souhaiter plus vivement encore de le convertir à l'islamisme. Résolu à ne rien négliger pour y parvenir, Il se fit amener l'abbé de Granville, et le saluant de la main tout en continuant à fumer sa pipe :

— La paix soit avec toi, ne crains rien, lui dit-il.

— Le prêtre sourit doucement et lui répondit :

— Je ne crains que Dieu seul ; tu m'as fait appeler, que désires-tu de moi ?

— Que tu me donnes des détails sur ton pays, sur vos mœurs, sur vos usages.

Il lui fit ensuite plusieurs questions auxquelles l'abbé répondit avec dignité et complaisance à la fois. Ben-Omar l'écoutait avec un intérêt réel.

— Tu es un savant et un homme de cœur, lui dit-il quand il eut fini, je suis content de toi. Si tu veux ouvrir les yeux à la lumière et suivre les lois du prophète, il n'est point de dignité à laquelle tu ne puisses prétendre ici.

L'abbé ne put s'empêcher de sourire, tant la proposition lui parut singulière.

— Tu es jeune encore, tu es brave, reprit le cheik, je te donnerais des armes et beaucoup de poudre, tu t'illustrerais à la guerre. J'ai une fille de quatorze ans, vierge et belle comme les houris dont parle le prophète, personne ne sait mieux qu'elle tisser la laine et préparer le couscoussou, je te la donnerais pour femme, sans te rien demander en retour.

— Je te rends mille grâces de tes dispositions bienveillantes, dit le prêtre ; mais sache, Ben-Omar, que lors même que tu pourrais rassembler dans un même lieu et m'offrir en même temps tous les trésors de la terre et toutes les beautés de l'Orient et de l'Occident, tu ne parviendrais pas à me faire chanceler dans la foi de mes pères.

— Tous les Français ne parlent pas de la sorte, reprit le cheik, et quand les guerriers seront de retour à la tribu, tu verras un de tes compatriotes qui s'est fait musulman et qui vit satisfait parmi nous.

— Le malheureux ! s'écria le prêtre en français, que le Ciel ait pitié de lui !

— Allons, dit Ben-Omar, nous reparlerons de cela une autre fois ; je veux te régaler maintenant pour te récompenser du plaisir que m'ont causé tes récits.

Il frappa dans ses mains, une vieille femme parut et déposa sur la natte un énorme plat de couscoussou, surmonté de deux poules-bouillies,

— Rassasie-toi, lui dit le cheik en reprenant sa pipe, tout cela t'est destiné.

— Je ne saurais manger de si bonnes choses quand mes frères meurent de faim ; permets-moi de partager avec eux ce que tu m'offres avec tant de générosité.

— Soit, dit Ben-Omar, emporte tout cela, nous nous reverrons bientôt.

Grande fut la joie des malheureux captifs en voyant l'abbé de Granville rentrer dans labaraque, chargé de ce mets succulent. Les poules et le couscoussou furent trouvés délicieux ; c'étaient les premiers aliments chauds qu'ils eussent mangé depuis leur captivité. Le repas fini, l'abbé récita les grâces ; puis réfléchissant que les Arabes essaieraient sans doute aussi, soit par caresses, soit par menaces, de gagner à l'islamisme les soldats français, il s'efforça de les prémunir contre ces attaques en leur rappelant les promesses du baptême, la honte de manquer à de tels engagements, la gloire du martyr ; et les soldats, enthousiasmés par ces paroles, jurèrent tous de souffrir mille morts plutôt que de renoncer à la foi de leurs pères.

Le lendemain, plusieurs coups de fusil, auxquels répondirent presque aussitôt les cris joyeux des femmes et des enfants, retentirent dans les airs. C'étaient les guerriers des Beni-Omar qui retournaient au douair, chassant devant eux les troupeaux de bœufs et de moutons enlevés à l'ennemi. Ils descendirent de cheval et entourèrent Ben-Omar, qui s'avancait majestueusement à leur rencontre.

Les Français, assis à terre sur le devant de leur baraque, contemplaient avec curiosité cette scène pittoresque, lorsqu'un de ces Arabes, qui dépassait ses frères d'armes de toute la tête, fit quelques pas vers les captifs, les considéra avec attention, et, retournant vers le cheik, l'entretint à voix basse.

Peu de temps après, la nuit étant venue, une vieille Bédouine, la même qui avait donné du couscoussou à l'abbé de Granville sur l'ordre du cheik, vint chercher le prêtre dans la baraque et le conduisit de la part de son maître dans une tente déserte et isolée, où il allait voir lui dit-elle, le fameux Roumi qui avait maintenant sa place parmi les guerriers de la tribu. Cette tente était, comme toutes les autres, faite d'un tissu de poils de chameau ; elle n'avait d'autre ameublement que des nattes de palmier, des coussins,

des couvertures, quelques jattes de bois, quelques ustensiles de cuisine et deux fusils suspendus par des courroies ; elle était divisée en deux compartiments, et le prêtre entendait un peu de bruit dans la pièce voisine, mais comme il la savait ordinairement réservée aux femmes, il n'avait garde d'y pénétrer. Enfin, après un quart d'heure d'attente, un personnage vêtu en Bédouin sortit lentement de cette mystérieuse enceinte. A la lueur d'une petite lampe qu'il tenait à la main, l'abbé de Granville distingua les traits de cet homme et ne put retenir un cri de surprise et de douleur.

— C'est vous, Arthur ! dit le soi-disant Arabe avec une certaine émotion ; je ne m'étais donc pas trompé dans mes conjectures, lorsque le cheik m'a parlé du prêtre français prisonnier ?

— Ernest, est-Ce ainsi que nous devons nous revoir ? répondit tristement l'abbé. Ah ! si le pauvre Charles savait que son père, après lequel il soupire depuis si longtemps, a renoncé à sa patrie, à la religion de ses ancêtres !...

— Mon fils ! vous l'avez vu ? vous le connaissez reprit d'Ormion.

Et l'instinct paternel survivant dans le cœur de cet homme à tout autre bon sentiment, il se mit à faire mille questions sur le sort de l'enfant qu'il avait abandonné si jeune et dont le souvenir lui était cher néanmoins.

L'abbé fit l'éloge de Charles et dit avec une grande simplicité tout ce qu'il avait fait pour lui et pour M^{me} d'Ormion avant sa mort ; Ernest ignorait cette mort.

— Pauvre femme, dit-il avec un soupir, mieux vaut pour elle le repos de la tombe que le sort que je lui avais fait ! et je l'aimais, cependant, car elle était douce et bonne.

Il raconta alors sa vie de luxe et de débauche, qui avait englouti en peu de temps la fortune de M^{me} d'Ormion et la sienne ; le crime politique qui l'avait obligé de s'enfuir de France, et après lequel, condamné par coutumace, il s'était trouvé heureux d'accompagner en qualité de secrétaire un riche Anglais dans un long voyage en Orient ; ses courses dans le désert, sa vie nomade au milieu des Bédouins, puis sa campagne d'Afrique, entreprise dans l'espoir de mériter sa grâce à force de valeur ; le malheur qu'il avait eu de tomber au pouvoir des Arabes, et l'espoir qu'il nourrissait encore au fond de son cœur de revoir un jour sa patrie.

L'abbé de Granville lui apprit les événements politiques qui avaient, au mois de juillet 1830, placé l'autorité royale entre les mains de la famille d'Orléans, circonstance qui aplanissait les plus grandes difficultés du retour de d'Ormion en France.

Le jour vint les surprendre dans cet intarissable entretien, et l'abbé se leva pour rejoindre ses compagnons de captivité, qui devaient être en peine sur son compte. Les deux cousins se serrèrent la main avec effusion ; il y avait longtemps que la charité chrétienne avait purifié le cœur de l'abbé de tout levain de ressentiment et de haine, et Ernest avait senti son injuste aversion s'évanouir par degrés et la glace de son cœur se fondre peu à peu sous l'impression des vertus de celui qui était venu si généreusement au secours de Charles et de sa mère.

Vous devez supporter de grandes privations parmi les Arabes, dit d'Ormion à l'abbé ; puis-je vous offrir quelque chose ?

— Sans aucun doute, répondit Granville ; tout ce que vous nous donnerez pour manger et pour nous vêtir sera une véritable aumône dont Dieu vous récompensera, car nous sommes à moitié morts de faim et de misère, mes compagnons et moi.

— Voici des dattes et des galettes, dit Ernest, c'est tout ce dont je puis disposer maintenant ; mais quand Fathma sera levée, je lui ferai traire les vaches et préparer du couscoussou que je vous porterai moi-même, car le cheik, qui s' imagine que mon exemple va vous décider tous à embrasser la religion de Mahomet, m'a engagé à aller vous voir.

— J'espère que vous n'allez pas faire de la propagande musulmane auprès de vos anciens frères d'armes ? dit l'abbé.

— Je n'en ai nulle envie, je vous jure, répondit d'Ormion ; je ne suis mahométan que de nom, vous pouvez être tranquille à ce sujet.

Lorsque l'abbé de Granville fut de retour à la baraque, il trouva les militaires dans un état d'exaspération difficile à exprimer ; ils venaient d'être indignement injuriés et battus par quelques-uns des Arabes arrivés la veille. L'abbé de Granville, dont le courage et l'éloquence leur avaient plusieurs fois épargné de pareils traitements, regretta beaucoup de ne pas s'être trouvé auprès d'eux quelques instants plus tôt. Il leur distribua les dattes et les galettes qu'il venait de recevoir ; mais ce soulagement, non plus que les paroles consolantes qu'il leur prodigua, ne parvint point à les calmer tout à fait.

Vers le soir, d'Ormion apporta lui-même le couscoussou qu'il avait promis, et pendant plusieurs jours de suite il fournit aux soldats français une nourriture saine et abondante, qui leur rendit un peu de forces ; mais bientôt le renégat reçut l'ordre de se tenir prêt pour une grande expédition contre une tribu ennemie, et il partit en effet avec les guerriers des Beni-Omar.

Le surlendemain de ce départ, les captifs entraînèrent l'abbé de Granville à quelque distance de la baraque, où gisaient couchés sur des feuilles sèches deux des leurs, trop malades pour se tenir debout, et ils lui révélèrent le projet qu'ils méditaient depuis longtemps de se soustraire par la fuite à leur dur esclavage. Ils le supplièrent de se mettre à leur tête et de courir avec eux les chances d'une évasion qui leur faisait espérer la liberté et le bonheur, et dont le pire résultat ne pouvait être que la mort, préférable mille fois à tout ce qu'ils enduraient de souffrances.

L'abbé les écouta silencieusement, puis levant les yeux au ciel :

— Partez, mes enfants, dit-il, profitez de l'absence des guerriers de la tribu, mes vœux vous accompagneront, et puisse le Ciel vous conduire sains et saufs au milieu de nos chers compatriotes !

— Quoi ! vous, notre chef, vous, notre père, vous refusez de nous servir de guide ! s'écrièrent les soldats très-affligés.

— Pouvez-vous emmener Bertrand et Sicard, tous les deux si malades ! demanda le prêtre à son tour.

— Non, sans doute, répondirent-ils tristement.

— Eh bien ! puis-je les laisser sans ami, sans consolation au milieu des Arabes que votre évasion rendra peut être plus cruels encore ? Vous voilà cinq jeunes hommes en bonne santé, l'espérance soutiendra votre courage et Dieu guidera vos pas ; ma présence ne vous est donc pas nécessaire ; mais eux, qui les soignera, qui les défendra, si je m'éloigne ?

— Alors nous resterons tous, Monsieur l'abbé, car autrement la colère des Arabes retomberait sur vous, plus encore que sur eux.

— Non, non, vous devez profiter de la chance de salut qui s'offre à vous ; la patrie a encore besoin de vos services, vos familles vous réclament, partez pour accomplir vos devoirs, moi je reste pour remplir le mien.

— Les soldats français, qui vénéraient et chérissaient leur aumônier, insistèrent très-vivement auprès de lui et le supplièrent avec larmes de se sauver avec eux ; ils lui représentèrent que leurs deux pauvres camarades n'ayant certainement plus que très-peu de jours à vivre, il n'était pas raisonnable de se sacrifier pour les voir mourir. L'abbé se montra inflexible sur ce point ; en revanche, il s'occupa activement de tout ce qui pouvait assurer le succès de l'entreprise. Les captifs avaient eu la précaution de mettre en réserve leur ration d'orge et de galette pendant tout le temps que le renégat les avait régalez de laitage et de couscoussou ; c'était une provision précieuse pour la route. L'abbé obtint du cheik Omar quelques

burnous qu'il sollicitait depuis longtemps pour recouvrir les vêtements en lambeaux de ses camarades, pensant bien que ce costume attirerait moins l'attention des Arabes qu'ils pourraient rencontrer et les garantirait davantage de l'ardeur du soleil. Il les engagea ensuite à élire un chef auquel ils promettaient obéissance ; tous le prièrent de désigner celui d'entre eux qu'il jugeait le plus capable de les commander. Il choisit un jeune caporal dont il connaissait le courage et la prudence, et il lui donna plusieurs indications propres à les guider et à leur faire regagner les avant-postes de l'armée française.

Le jour suivant, quand la nuit fut venue et que la tribu entière reposa sous les tentes, les soldats français se réunirent autour de l'abbé, et, tombant à genoux, lui demandèrent sa bénédiction. Il la leur donna les larmes aux yeux, les embrassa tous l'un après l'autre, et les aida à sortir de la baraque par une planche qu'ils avaient enlevée ; puis il s'approcha des deux malades qui sanglotaient de regret et de désespoir, et, les pressant sur son cœur avec tendresse :

— Ne pleurez pas, mes enfants, leur dit-il, mais réjouissez-vous au contraire, car nous serons libres bientôt, et l'heure de notre délivrance approche.

Il s'agenouilla ensuite près de leur couche et passa la nuit en prières.

Le lendemain au lever du soleil, le Bédouin chargé de la garde des captifs ouvrit la porte de la baraque, et, n'apercevant que l'abbé et les deux soldats malades, il leur demanda avec inquiétude ce qu'étaient devenus leurs compagnons.

Tous gardèrent le silence.

Cet homme, devinant alors ce qui s'était passé, entra dans une affreuse colère et tomba à coups de bâton sur les trois prisonniers. L'abbé de Granville, plus vigoureux et plus adroit que son agresseur, aurait pu lui résister avec avantage, mais il n'était occupé qu'à préserver ses camarades, dont les cris de détresse ne tardèrent pas à attirer d'autres Bédouins, qui, apprenant la fuite des prisonniers, partagèrent la fureur du gardien. Ils se saisirent de l'abbé, et lui liant les mains et les pieds :

— Tu dois savoir la route que suivent ces chiens de chrétiens, lui dirent-ils ; indique-nous-là, pour que nous puissions les reprendre, si tu n'aimes mieux périr sous le bâton.

— Ma vie est entre vos mains, répondit le prêtre, je ne la rachèterai point par une lâcheté.

Par Mahomet ! tu parleras ; je saurai bien te délier la langue, dit le gardien en le foulant aux pieds.

Le prêtre parla, en effet, mais ce fut pour exhorter ses camarades à souffrir avec courage.

—Mes frères, mes enfants, leur disait-il, nos pères de la primitive Église mouraient avec joie dans les plus horribles supplices ; car ils savaient qu'échanger une vie périssable contre la couronne du martyr était le plus grand bonheur qui pût leur arriver. Tout chrétien mourant dans la foi pour l'accomplissement d'un devoir a droit aux mêmes récompenses ; réjouissons-nous donc dans le Seigneur et soyons ravis de joie, car le ciel s'entr'ouvre déjà pour nous recevoir.

Les Arabes ne comprenaient point ces paroles, mais ils en devinèrent le sens, car leur rage s'en accrut, et le sang du martyr coula sous leurs coups jusqu'à ce qu'il eût perdu connaissance. Alors seulement les bourreaux, ne voyant plus devant eux qu'une masse inerte, délièrent leur victime et allèrent rendre compte au cheik de tout ce qui s'était passé. Celui-ci donna des ordres pour que deux cavaliers se missent immédiatement à la poursuite des fugitifs ; puis il se rendit lui-même à la baraque des prisonniers, où il trouva les deux pauvres soldats malades faisant de vains efforts pour secourir l'abbé de Granville, qui nageait dans son sang. Ce triste spectacle émut péniblement Ben-Omar, car il aimait et estimait le prêtre français ; il reprocha aux gardiens leur inutile cruauté, fit appeler une vieille femme réputée fort experte dans l'art de guérir, et lui ordonna de panser le Roumi avec autant de soin que s'il eût été son propre fils.

Lorsque le saint abbé recouvra ses sens, son premier mouvement fut de chercher des yeux les deux soldats, et, ne pouvant leur parler à cause de son extrême faiblesse, il leur sourit doucement, fit le signe de la croix, et se mit à prier du fond du cœur.

La vieille femme qui l'avait pansé lui fit avaler un peu de lait, puis elle alla prévenir Ben-Omar, comme il le lui avait prescrit.

— Je regrette beaucoup ce qui est arrivé, dit le cheik à l'abbé de Granville ; je désire qu'Allah cicatrise tes blessures, et je t'accorderai pour mon compte tous les soulagements que tu me demanderas.

— Que Dieu te bénisse de ta générosité ! dit le prêtre en faisant un effort pour prononcer ces paroles ; qu'il te comble de ses bienfaits, toi et les tiens ! Quant à moi, je n'ai plus besoin de rien ici-bas, je sens que mon exil va finir et que le jour du triomphe est arrivé, mais je te recommande mes

pauvres compagnons d'infortune ; prends-les sous ta protection, préserve-les de tout mauvais traitement, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de les délivrer aussi.

— Je te le promets, dit le cheik, que Mahomet me protège ! mais je ne puis voir mourir sans regrets un homme tel que toi, et ceux qui t'ont mis dans cet état me répondront de ta vie.

— Pardonne-leur, comme je leur pardonne moi-même, dit encore le prêtre d'une voix de plus en plus affaiblie ; ils m'ont fait plus de bien que de mal, puisqu'ils ont avancé pour moi l'heure de l'éternelle béatitude.

Ses yeux se fermèrent en prononçant ces mots, et on l'aurait cru mort sans le souffle léger qui s'échappait de ses lèvres.

Au même moment une rumeur soudaine agita le douair, et la population courut en foule vers les guerriers de la tribu, qui revenaient plus tôt qu'ils n'étaient attendus. Le cheik Omar, prévenu de leur retour, s'avança aussi à leur rencontre

Quelques instants après, le Français renégat entra dans la baraque, l'œil hagard, le visage courroucé. Il trouva les deux soldats pleurant et gémissant auprès du lit de mort de leur père spirituel.

— Il est donc vrai, dit-il d'une voix tonnante, les misérables l'ont fait expirer sous leurs coups !

L'abbé de Granville rouvrit les yeux à ces paroles.

— Ne me plaignez point, dit-il en lui tendant la main, jamais je ne fus si heureux ; mon corps est devenu insensible à la souffrance, et les joies du ciel inondent déjà mon âme ; mais vous, Ernest, n'aurez-vous pas pitié de vous-même ? Ah ! je vous en supplie, au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, retournez à la foi de vos pères, qui seule peut nous faire vivre éternellement.

— Je vous le jure et j'en prends le Ciel à témoin, répondit le renégat d'une voix ferme. Arthur ! Arthur ! me pardonnez-vous tout le mal que je vous ai fait jadis ?

— Viens dans mes bras, mon bien-aimé, mon frère ! s'écria le prêtre ; j'avais offert à Dieu le sacrifice de ma vie pour la conversion d'un seul de ces pauvres Arabes que je ne connaissais même pas, il daigne m'accorder celle de mon plus ancien ami. Ah ! ce jour est vraiment le plus beau de mes Jours !... Ernest, mon frère, dès que votre protection ne pourra plus être utile à ces deux braves soldats que je vous recommande, partez en toute hâte pour retourner parmi les chrétiens, et, quelque danger qui vous menace

dans la route, soyez sûr que vous arriverez heureusement à Alger. Remettez alors à ma sœur la lettre que vous trouverez sur moi, et dites-lui bien, ainsi qu'à son mari et à votre fils, que je n'ai jamais cessé de les aimer et que je prierai pour eux dans le ciel. Vous irez ensuite trouver le curé de la paroisse, et il vous enseignera tout ce que vous devrez faire pour rentrer dans le sein de la sainte Église catholique.

Il se tut à ces mots, et sa tête languissante retomba sur la peau de mouton qui lui servait d'oreiller.

Les deux soldats continuaient à gémir, et d'Ormion lui-même avait de la peine à retenir ses larmes. Ils passèrent ainsi tout le reste du jour.

A l'entrée de la nuit le cheik Omar, suivi de ses sept fils ou petits-fils, vint rendre visite au prisonnier. Comme il entra dans la baraque, le mourant entonna soudain ce cantique d'action de grâces :

Te Deum laudamus, te Dominum confitemur ; puis sa voix s'éteignit par degrés, et le martyr de la charité alla achever dans le ciel l'hymne d'amour qu'il venait de commencer sur la terre !

A LA MÊME LIBRAIRIE

Collection nouvelle; volumes à 2 fr. 50.

Héros et Martyrs : épisodes des guerres de l'Ouest, par la comtesse de la Rochère, 1 vol.

La Syrie : épisode de la dernière insurrection, par M^{me} la comtesse de la Rochère, 1 vol.

La Joie du foyer, par Bathild Bouniol, 1 vol.

Les Pères du désert, par M^{me} la comtesse Ida de Hahn-Hahn, 1^{re} série, 1 vol.

LES MÊMES, 2^e série, 1 vol.

Les Soirées du Dimanche, par Bathild Bouniol, 1 vol.

Marguerite ou retour au bonheur, par l'auteur de *Louise* et de *Mélanie*, 1 vol.

La Piété filiale : 1^{re} série des *Lectures d'un pieux écolier*, par le chanoine E. Tisserand, 1 vol.

Doralice : épisode de mœurs contemporaines, par M^{me} la comtesse Ida de Hahn-Hahn, 2 vol.

Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne, par M^{me} la comtesse Drohojowska, 1 vol.

Vie d'un jeune séminariste de Saint-Sulpice, par un prêtre du diocèse d'Albi, 1 vol.

Caroline de Terville, par M^{me} la comtesse de la Rochère, 1 vol.

Vie de la Bienheureuse Louise de Savoie, par Messieurs Jeuner et Thorin.

N. B. On envoie franco les ouvrages ci-dessus aux personnes qui en adressent le prix à M. Wattelier, rue du Cherche-Midi, 5, à Paris.

ŒUVRE DES AGRÉGATIONS

Nous signalons à l'attention des catholiques l'Œuvre des Agrégations, fondée à Paris pour la propagation des bons ouvrages : elle tend par la puissance de l'association à faire baisser le prix des bons livres. Ceux qui s'agrègent à cette œuvre, en payant une cotisation annuelle de 10 fr., jouissent des avantages suivants :

1^o Ils ont droit d'acquiescer, à prix de revient, les ouvrages qui constituent le fonds de l'œuvre ;

2^o Ils jouissent d'une remise particulière sur le prix des livres qu'ils lui font acheter ailleurs et sur les abonnements aux journaux ;

3^o Ils reçoivent gratuitement chaque mois la *Revue bibliographique et littéraire* rendant compte des ouvrages qui paraissent.

Le catalogue complet sera envoyé gratuitement à ceux qui en feront la demande à M. WATTELIER, administrateur de l'Œuvre, rue du Cherche-Midi, 5, à Paris.

1 Historien bysantin du VI^e siècle.

2 Berbers, Berbères ou Barbares, d'où est venu le nom d'Etats barbaresques.

3 Petit village lorrain.

4 Vent du nord-ouest.

5

J.-B. Rousseau.

6 Tombeau somptueux. Ce même mot est aussi employé pour désigner des hommes plus instruits que les autres et qui font profession d'une plus grande sainteté.

7 Tour blanche bâtie sur le point culminant de la presqu'île de Sidi-Ferruch.

8 Roumis (Romains), nom que les musulmans d'Alger donnent encore à tous les chrétiens de quelque pays qu'ils soient.

9 Prêtre.

10 Réunion de plusieurs tentes rangées en cercle,

*L'Aumônier du régiment, ou La Conquête
d'Alger, par la Ctesse Eugénie D. de La Rochère*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6471892d>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Cependant le flambeau de la foi avait illuminé
adis de ses clartés divines cette terre si complè-
ment retombée depuis dans les ténèbres de la
superstition et de la barbarie; le sang des mar-
tyrs l'avait rendue féconde en fruits de salut; de
grands évêques, des hommes aussi remarqua-
bles par leur savoir et leurs talents que par la
sainteté de leur vie, l'avaient illustrée. Dès le v^e
siècle de l'ère chrétienne on y comptait déjà six
cent soixante-douze sièges épiscopaux, et plu-
sieurs conciles y avaient défendu l'orthodoxie
de la foi, lorsque les Vandales furent appelés
en Espagne (428) par le comte Boniface, gouver-
neur des provinces numides et mauritaniennes.
Ce général, après avoir servi longtemps sa pa-
trie avec fidélité, était malheureusement sorti de

[Retour](#)